

Mes vingt ans en Algérie



Ulysse Pérodeau

Mis en pages et illustré par Pierre Jarrige

Sommaire

Avant-propos	
Introduction.....	1
Le conseil de révision	2
Désillusions	4
Mon incorporation	6
La traversée	8
Premier contact avec l'Algérie	9
Le camp du Lido	10
Le maintien de l'ordre	24
Le maintien de l'ordre c'était aussi cela	26
En permission à Alger.....	28
Tireur AM 8.....	30
En route pour le 4^{ème} RCC	34
Le Kouif.....	35
Le camp de Rhilane	36
Premier contact avec mon peloton.....	38
Une vie spartiate.....	40
Mars 1962	44
Avril 1962.....	70
Retour des réfugiés.....	74
Aïn-Chabro	81
Retour à Rhilane	84
Après l'indépendance	84
Il s'en est encore fallu de peu	85
Le départ définitif de Rhilane	86
La base aérienne de Tébessa	88
La permission de détente	90
Une vie de nomade	90
Bounamoussa - Le camp de Cheffia.....	92
La garde de nuit sur un piton	94

Les distractions	94
Au cours des mois	95
Le départ de l'Algérie - Retour au pays.....	96
Au camp de La Valbonne - Février 1963	96
Mars 1963	98
Avril 1963	100
La libération	102
Après l'armée	103

À la mémoire de mon ami Jean-Claude Porcarelli, tué en opération le 4 avril 1959 à Bordj-Mira, région de Kerrata, à l'âge de 21 ans.

Ulysse Pérodeau.

Les photos de ce document sont de Balaszynski, Jacques Jaloux, Daniel Mansion (site tenes), Paul Messina, Jean-Henri Pauquet-Lacassagne, Ulysse Pérodeau, Pierre Pistre, Michel Poisson et Georges Vieville.

Pierre JARRIGE
www.aviation-algerie.com
 Février 2018
 ISBN 979-10-97541-04-0
 Reproduction autorisée
 Publication gratuite - Vente interdite



Avant-propos

Pendant la guerre d'Algérie, les navigants qui ont servi dans l'armée de l'Air, l'Aéronautique Navale ou l'ALAT étaient officiers ou sous-officiers, engagés ou appelés, mais tous volontaires. Ils vivaient dans un confort relatif, en ignorant souvent la condition misérable des hommes de troupe.

Ce témoignage d'un soldat du contingent sur ce que fut sa guerre d'Algérie est essentiel, il reflète le caractère des appelés qui, malgré les contraintes de toutes sortes, malgré le danger, malgré les deuils, malgré des équipements lamentables, malgré un encadrement quelques fois déficient, malgré l'impécuniosité, ont fait, dans l'adversité, tout ce qu'ils ont pu, et souvent beaucoup plus.

Comme des centaines de milliers d'autres, Ulysse Pérodeau a servi, il a fait son devoir bon gré, mal gré. Il narre, sans retenue et sans pudeur, son quotidien dans le pire et dans le meilleur. La force de la camaraderie, la force de la jeunesse et une honnêteté fondamentale ont donné de la noblesse à une tâche ingrate assumée 24 heures sur 24 et mois après mois dans des postes perdus, avec de très rares permissions et la seule perspective d'une libération lointaine.

Ce récit, avec des passages dignes du Voyage au bout de la nuit ou de 08/15 s'en va-t-en-guerre, mêle la rancoeur, la fatigue, la peur, la nostalgie, la tristesse, l'humour et l'amitié avec des points forts sur des sujets peu connus tels que les missions de la Herse, l'ouverture de la frontière tunisienne et le rapatriement des unités de l'Armée. La sauvagerie et les crimes barbares n'étaient pas du côté des appelés. Ils assumaient leur devoir comme les jeunes médecins, les infirmiers et les instituteurs qui animaient des dispensaires et des écoles dans les villages les plus reculés.

Le Service militaire obligatoire, comme devoir citoyen, était la grande force d'une Nation, un élément clef du concept de Nation, concept qui a disparu avec la suppression de la conscription.

On voit le résultat aujourd'hui.

Pierre Jarrige.

Introduction

J'écris ces souvenirs pour les miens, afin qu'ils connaissent ce que fut le soi-disant *bel âge* pour beaucoup d'entre nous. Je ne raconte rien d'exceptionnel pour ceux qui eurent le malheur de l'avoir vécu, mais je le fais pour laisser mon témoignage auprès de ceux qui ont le bonheur de vivre maintenant dans un pays en paix.

Je suis né en 1942 à Verteuil-d'Agenais (Lot-et-Garonne) pendant la Seconde Guerre Mondiale et j'ai grandi dans ce village. La paix retrouvée, les habitants cohabitaient de nouveau mais n'oubliaient pas que les uns avaient fait *le bon choix* et que d'autres s'étaient trompés ! A Verteuil, nous ne faisons pas les choses à moitié : nous étions politiquement bien à droite ou bien à gauche, tous de braves gens convaincus d'avoir raison. La majorité des habitants étaient des opposants systématiques aux nombreux gouvernements successifs alors ! Comment voulez-vous que cela ne déteigne pas sur les enfants ?

Nous les enfants, nous avons aussi notre sujet de discorde. En effet, dans cette commune de 900 habitants il y avait deux écoles, celle du *Diable* (la mienne) comme ils disaient et celle du *Curé* comme nous disions. Entre élèves de ces deux établissements, les contacts étaient dans un premier temps verbaux, la conversation se limitant à des bordées d'insultes qui bien vite se transformaient en arguments frappants.

Le 1^{er} novembre 1954, proclamation du FLN (Front de libération nationale) par des Algériens entrés en rébellion armée et début d'une vague de sanglants attentats. En 1955, le gouvernement décida de rappeler sous les drapeaux les hommes qui avaient achevé leur service militaire depuis moins de trois ans et de les envoyer en Algérie. La durée légale était alors de 18 mois, ces hommes accomplirent donc 30 mois. Ce fut dramatique pour beaucoup : ceux qui s'étaient mariés, ceux qui avaient créé un commerce, une entreprise, des ménages furent brisés, des situations professionnelles anéanties, sans oublier ceux qui n'en revinrent pas. La durée du service militaire passa ensuite à 28 mois pour tous. A vingt ans, ces longs mois de séparation sont interminables et dramatiques, les ruptures furent fréquentes, un traumatisme profond pour certains.

Une fois libérés, nous avons essayé d'oublier, quelques uns ne le purent pas et sont encore traumatisés. Au retour, nous n'étions plus comme avant. Il nous est très difficile d'en parler cependant un demi-siècle plus tard, je vais essayer de l'écrire. Ma mémoire fait défaut, les documents aussi car à mon retour j'ai détruit bien des choses qui me rappelaient le service armé, y compris les échanges de correspondance avec celle qui m'a attendu et qui est devenue ma compagne.

Je ne citerai pas les noms des amis appelés, leurs péripéties leur appartiennent, je citerai seulement leurs prénoms (si je m'en souviens), suivi de l'initiale de leur patronyme. Toutefois, s'ils ont possédé un surnom, je le mentionnerai. Pour les militaires de carrière ou pour les engagés, leurs noms seront cités car eux ont choisi l'Armée, la plupart avait combattu en Indochine, ils appartiennent à l'Histoire. Le langage militaire est assez cru, mais pour être fidèle à la réalité, je me dois de l'écrire comme je l'ai entendu, et comme je l'ai parlé moi-même !

Je remercie mon ami Philippe Dumoulin qui, en 1961, était sous-lieutenant au camp du Lido à Alger où j'effectuais mes *classes*, c'est-à-dire : trois mois d'instruction. Nous ne nous sommes pas connus là-bas, mais cinquante ans après, grâce à Internet. Sa mémoire m'est d'un grand secours ainsi que son talent de correcteur, sans oublier ses photos qui sont remarquables.

Je remercie aussi mon ami Pierre Jarrige pour cette superbe mise en page et la réalisation de cet ouvrage

Le conseil de révision

Succédant aux recensements effectués par les mairies, les jeunes hommes âgés de 18 ans devaient passer devant le conseil de révision, ceux de mon canton devaient se rendre à la gendarmerie de Castelmoron-sur-Lot. Pour être exact, je dois dire qu'il n'y avait pas que des jeunes gens. Parmi les convoqués se trouvait un homme de mon village âgé d'environ 37 ans, le père d'un camarade d'école, comme tout ceux qui ont eu vingt ans à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, il n'avait pas effectué son service militaire.

On nous fit déshabiller et nous nous retrouvâmes tous assis sur un banc en slip, excepté le père de mon camarade qui dut remplir un simple formulaire administratif. En slip, c'était la première fois depuis que la conscription existait, auparavant tous les conscrits devaient être nus. Je préférerais être en slip, ça évite les comparaisons ou les plaisanteries qui pouvaient ne pas être à notre avantage. A l'appel de mon nom, je me rendis devant un médecin militaire pour passer une visite médicale. Je fus pesé, passé à la toise, ma vue fut contrôlée et j'en oublie... Le médecin me fit baisser mon slip et me palpa les testicules, ça on ne l'oublie pas ! Comme tout le monde, je fus déclaré *bon pour le service armé et bon pour les filles !*

A la sortie de la Gendarmerie, un marchand nous vendit des cocardes bleu blanc rouge, c'était la tradition pour les conscrits d'en arborer au moins une sur leurs habits avant d'aller fêter ça. *Fêter ça !* Nous étions peu nombreux à être nés en 1942 dans le canton, j'étais le seul à Verteuil. Il y avait deux bistrots dans le village, l'*ancien* paya sa tournée dans le premier, mais refusa de nous suivre dans le second, nous le fîmes sans lui et puis, je suis rentré à la maison. Quant à l'*ancien*, il reçut son livret militaire sans aller à l'armée (le veinard !).

Mon premier contact avec l'armée

Quelques mois avant d'être appelés sous les drapeaux, nous devions faire *les trois jours* dans un centre de sélection. Le centre de sélection pour le Sud-Ouest se trouvait à Limoges, ma convocation servait de billet de transport pour m'y rendre en partance de la gare de Tonneins dans le Lot-et-Garonne. Comme je travaillais en déplacement dans la zone industrielle d'Amiens et que je logeais à Poulainville dans la Somme, je me rendis à la gendarmerie de Villers-Bocage dans ce département pour y faire modifier mon billet de transport en Amiens-Limoges. L'Armée en décida autrement, elle m'en fit parvenir un autre pour un trajet Amiens-Cambrai lieu où je devais me présenter au centre de sélection de la caserne Mortier. J'ai retrouvé la date sur mon livret militaire, c'était le 27 juillet 1961. Pour m'y rendre, je pris le train en gare d'Amiens via Arras et Douai.

Pendant le voyage, je m'interrogeais pour savoir comment j'allais rejoindre la caserne et à quel endroit elle se trouvait. A peine débarqué en gare de Cambrai, je suis aussitôt accosté par deux soldats qui sans me poser de questions me disent : *Monte dans le camion*, ce que je fis, je m'assis à l'arrière avec les autres. Débarqués dans la cour de la caserne, direction la visite médicale. On nous donna un bocal destiné à une analyse d'urine en nous disant : *Pissez dedans*, ça me semblait évident, car je ne voyais pas l'utilité d'uriner à côté du bocal, et nous dûment nous exécuter en toute promiscuité. Pour se donner du courage, nous plaisantions, mais le cœur n'y était pas. En slip, nous fûmes auscultés, encore une palpation des testicules à subir (je retrouverai plus tard cette étrange coutume à la médecine du travail, mais elle cessera curieusement lorsque la visite sera effectuée par une femme, dommage ce moment aurait pu être amusant). J'ai été pesé, mesuré à la toise (laquelle me fut descendue assez brutalement sur le crâne me faisant perdre un centimètre), contrôle de la vue, entretien avec le médecin major, tout cela le premier jour.

Je me souviens d'un repas pris au réfectoire situé dans le bâtiment d'une ancienne écurie, j'y ai mangé un cassoulet et, ma foi, je l'ai trouvé bon. Pendant le repas, un photographe civil nous pris individuellement en photo, j'ai acheté ce cliché, je l'ai toujours, mais il jaunit de plus en plus.

En 1961, peu de gens avaient voyagé en dehors de leur région aussi dans la cour, j'étais regardé et entouré par tous les appelés. J'étais une curiosité, tous étaient des *Ch'tis* et trouvaient, allez savoir pourquoi, que j'avais un drôle d'accent et que je parlais comme à la télé avec des mots savants. Moi au contraire, je trouvais que c'était eux qui avaient un accent et un vocabulaire surprenant.

Le soir, nous avons dormi au dortoir à l'étage, je n'ai pas de souvenir de cette nuit. Le lendemain debout de bonne heure, 6 heures (je pense), toilette et petit-déjeuner. Nous passâmes ensuite des tests de QI, orthographe, calcul, questionnaires à cocher, certaines questions étaient bêtes du genre : *qui est l'ami du mouton ? Le loup ou le chien ?* Certains de mes compagnons disaient qu'ils allaient marquer n'importe quoi, vantardises ou le firent-ils vraiment, je n'en sais rien, moi je ne pris pas ce risque car on pouvait le payer lors de l'orientation et puis j'ai de l'amour-propre, que diable ! Pour terminer, passage devant l'officier orienteur il me demande si j'avais une arme de préférence pour accomplir mon service militaire, sans me faire trop d'illusion, je lui ai dit : *l'aviation en Allemagne*. Comme j'étais très attaché à Monique (je le suis toujours), j'avais d'autres projets que celui d'aller perdre mon temps à l'armée, mais puisque je ne pouvais pas y échapper, j'ai essayé de gérer au mieux.

Avant d'être envoyés en Algérie à l'âge de vingt ans, les appelés restaient plusieurs mois dans un régiment, soit en France, soit en Allemagne, pour y effectuer leurs *classes* alors, j'ai demandé l'Allemagne, car ce n'était pas trop loin pour venir passer des permissions à Poulainville, et l'aviation car j'ai une passion pour les avions.

L'entretien terminé (ouf !) je quittai la caserne pour me rendre à pied à la gare toute proche afin de rejoindre Amiens. Mes *trois jours* n'avaient duré qu'un jour et demi.



La caserne Mortier à Cambrai

Désillusions

J'ai eu 19 ans le 18 mars 1961, le 28 juillet j'effectuais mes *trois jours*. L'armée qui avait un grand besoin en hommes décida de m'incorporer le 3 novembre de la même année soit à l'âge de 19 ans et sept mois classe 61/2C. Par courrier, je reçus l'ordre de me rendre au centre d'incorporation de la caserne Nansouty à Bordeaux sans que ma destination finale soit indiquée, il était seulement indiqué que les effets personnels des incorporés direct en AFN seraient retournés à la famille, j'en ai déduit sans me tromper hélas, que ce serait mon cas. Une liste de ce qui était autorisé à emporter et à prendre était jointe. Il fallait que je me munisse d'un fer à repasser et d'un nécessaire de couture. Dès que je reçus cet ordre soit deux semaines avant le jour fatidique, je redescendis chez mes parents pour prendre mes effets autorisés et obligatoires pendant mon séjour à l'armée. Mon père me fabriqua une valise en bois assez légère et surtout robuste, je l'ai toujours. Avant mon départ, sachant que l'armée n'aimait pas les cheveux longs et afin d'éviter un saccage des miens à mon incorporation, je me les fis couper assez court.

Je n'étais pas enchanté de rejoindre une armée qui venait de tenter un coup d'état le 21 avril 1961 et qui ne m'inspirait aucune confiance. A cela, s'ajoutait le fait de partir directement en Algérie pour 27 mois (les *incorporés directs* effectuaient un mois de moins), loin de tous ceux et celle qui m'étaient chers et pour couronner le tout, je n'aurais droit qu'à une seule permission pendant tout ce temps.

Je partis donc à la date indiquée depuis la gare de Tonneins sur un train à vapeur qui m'emmena vers le destin que d'autres m'avaient choisi. Maintenant je ne serais plus libre, je devrais obéir, l'armée pensera pour moi, tout ce que je devrais faire me sera ordonné, en échange l'armée me nourrira, me logera et me versera une solde... de misère.

La gare de Tonneins





Pendant les «Trois jours» à Cambrai

Mon incorporation

En gare de Bordeaux même accueil qu'en gare de Cambrai : destination l'arrière d'un camion, assis avec d'autres incorporés et direction la caserne Nansouty. Les choses ne traînèrent pas dès que les formalités d'incorporation (je préférerais le mot *incarcération*) furent effectuées, direction le magasin du fourrier où celui-ci après m'avoir toisé du regard me remit un habillement militaire, sans insigne de régiment, que je dus endosser sur le champ. Mes habits civils furent déposés dans un genre de sac à paquetage en papier épais portant mon nom et mon adresse de Verteuil. Ce sac parviendra chez mes parents plusieurs jours après.

Maintenant que j'étais habillé, direction le coiffeur. Nonobstant mes protestations, celui-ci saisit sa tondeuse électrique et commença un mouvement circulaire qui partit de ma moustache, tondant celle-ci, remontant directement sur mon crâne en passant sur le côté de l'oreille droite et redescendant sur l'oreille gauche ensuite ; satisfait de lui, il me met la boule à zéro. Ensuite, direction le photographe, le crâne rasé, déguisé en militaire, une ardoise tenue entre les mains sur laquelle figurait mon numéro matricule (d'*écrou* conviendrait mieux). Le cliché fut pris et il figure sur la première page de mon livret militaire. Je ne sais plus si j'ai pris un repas dans cette caserne, probablement.

Le soir nous partîmes tous dans une gare de Bordeaux, vraisemblablement une gare de marchandises car il n'y avait pas de civils pour contempler ce triste spectacle. Ce train partait en direction de Marseille lieu où nous devons embarquer. Le train passa à Tonneins de nuit, j'en étais parti *civil* le matin, et le soir, j'y passais *militaire*. Arrivés à Marseille nous avons été transportés avec nos bagages, en camion, au camp de transit de Sainte Marthe. 2 à 3 000 soldats s'entassaient dans ce camp triste et sale, on nous dirigea vers un immense hangar grillagé dans lequel se trouvaient des paillasses superposées articulées sur des poteaux métalliques, il fallait relever les paillasses et les accrocher pour s'y coucher. Il y avait trois couchettes superposées de chaque côté des poteaux, l'immense hangar en était rempli.

L'hygiène était déplorable, les WC à la turque sans porte étaient placés face à face, bonjour l'intimité ! Pour nous laver, à l'extérieur dans une cour très étroite se trouvaient de longs bacs au-dessus desquels il n'y avait que des robinets d'eau froide. Sur des tables sales, nous mangions une nourriture dans un plateau en fer où, baignant dans un jus immonde, tout était mélangé de l'entrée au fromage. Il ne fallait pas laisser ses affaires sans surveillance sous peine de se les faire voler. Lorsqu'on devait s'éloigner, on s'organisait pour laisser de garde quelqu'un à qui on faisait confiance.

Il y avait aussi les corvées, je pense y avoir échappé. Un haut-parleur nous déversait les ordres, l'extinction des feux le soir et le réveil le matin. Normalement nous devons embarquer le lendemain, mais la mer était trop mauvaise et nous dûmes rester un ou deux jours de plus dans ce bouge. Alors comment voulez-vous que je ne sois pas mécontent de mon sort ?



▲ ▼ Le camp de Sainte-Marthe à Marseille



de mon passage

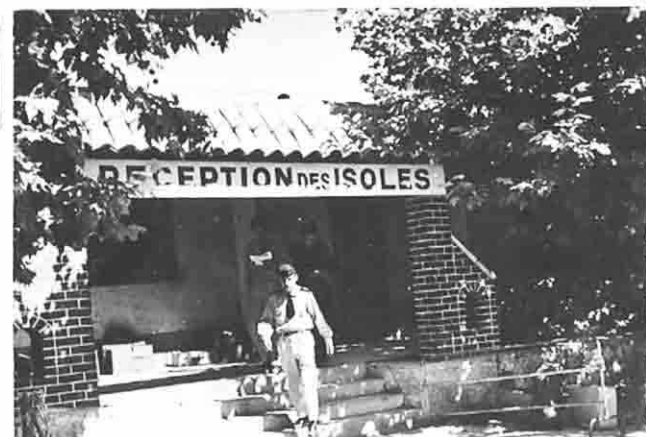
Souvenir



MARSEILLE



CAMP de S^{TE} MARTHE



La traversée

La Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris. Ce slogan écrit par les partisans de l'Algérie Française figurait sur quelques murs, mais pour avoir traversé les deux, je peux vous affirmer qu'il était plus facile et plus agréable de traverser la Seine !

Le 6 novembre au matin, la tempête s'était un peu calmée. Après l'appel de notre nom nous montâmes à bord du *Ville d'Alger* (ce navire avait été construit en 1935) et nous fûmes dirigés vers la cale où des quantités de transats placés côte à côte nous attendaient. Ensuite, nous avions le droit de monter sur le pont pour voir Marseille s'éloigner. J'ai pris une photo de la ville en souvenir pendant que le remorqueur nous tirait hors du port. En posant un regard interrogateur sur cette foule de soldats qui grouillaient sur ce navire, je ne pouvais m'empêcher de penser que parmi tous ces hommes certains ne reviendraient pas vivants... et que je pourrais être un de ceux-là !

La mer démontée se chargea de me ramener à la réalité. A peine sorti du port, la tempête reprit de la force, le bateau s'enfonçait dans la houle et remontait brusquement. Nous descendîmes nous installer sur nos transats non arrimés qui commençaient à glisser.

Le mal de mer nous tortura. Les toilettes furent vite remplies et débordèrent dans le couloir. Par la suite, trop malades pour pouvoir se lever de leurs transats, les hommes vomirent sur le sol mais aussi sur eux-mêmes et sur leurs voisins. Le navire se déplaçait incliné, il était très difficile de rester debout. La tempête s'amplifia, le navire craquait de partout, les transats glissaient sur les vomissures et parfois se renversaient avec les occupants. Personne ne songeait à manger donc nous effectuâmes la traversée le ventre vide dans tous les sens du terme.

Des matelots nous proposèrent de nous louer leurs couchettes. Je n'étais pas riche mais devant le spectacle répugnant qu'offrait la cale, nous en louâmes une à plusieurs. Ces trois ou quatre couchettes se trouvaient aussi dans la cale, elles étaient accrochées aux tubulures à l'intérieur d'une petite cabine fermée par une porte avec un portemanteau, nous y accrochâmes nos capotes et musettes. Je n'en suis pas sûr, mais je pense que les paquetages, pour ceux qui l'avaient, étaient avec nous mais pas les valises. La nuit, la porte s'entrouvrit un bras passa rapidement sa main décrocha une musette au hasard, avant que nous réagissions le voleur était loin. Il ne pouvait être qu'un matelot pour connaître si bien l'emplacement des effets sans pénétrer dans le local. La musette d'un compagnon disparut ainsi victime d'un vol abject.

Mon portefeuille était à l'abri dans mon slip, chaque fois que j'ai voyagé de nuit en bateau ou dans un train avant de m'endormir je l'ai toujours placé là. Toute la nuit, le bateau se soulevait, l'étrave pointait vers le ciel et replongeait profondément vers les abîmes. A tout instant, je m'attendais à ce qu'il se cassât en deux. Les vagues s'écrasaient avec fracas sur le pont dont l'accès nous était interdit, nous étions tous malades et nous n'avions plus rien dans l'estomac à vomir.

Sur mon livret militaire, le temps passé en mer pour cette traversée est noté, il est de deux jours et demi, le 6 et 7 novembre 1961, deux abominables jours ! Nous sommes arrivés au petit matin dans le port d'Alger, nous débarquâmes en sortant des entrailles du navire par une ouverture latérale située sur son flanc. A l'air libre sur la passerelle, je me retournai et je vis une abondante vapeur fétide qui sortait de cette ouverture.

Dès que j'ai eu posé mon pied sur le quai, j'étais devenu dès lors un *Patos* pour les *Pieds-Noirs* et un *Roumi* pour les Algériens. J'emploierai toujours ces termes quand je parlerai des uns ou des autres.

*Le Ville d'Alger
dans le port d'Alger*



Premier contact avec l'Algérie

Au fur et à mesure que nous débarquâmes, nous fûmes dirigés vers des GMC dans lesquels nous montions nous asseoir à l'arrière. Ces GMC étaient débâchés contrairement à ceux de la métropole, les bancs où nous devions nous installer ne se trouvaient pas sur les cotés mais au centre. Nous étions assis dos-à-dos et nous faisions face aux côtés de la route. La raison de cette disposition intelligente n'avait pas pour but de faciliter la contemplation du paysage, mais de ne pas tourner le dos au danger afin de *gicler* rapidement lors d'une embuscade. Une rafale entendue au loin dans la ville et la disposition des sièges me confirmèrent que nous devrions à partir de cet instant être constamment sur nos gardes.

Les GMC nous déposèrent dans la cour d'une caserne dont j'ignore le nom. Nous y étions en transit en attendant que les GMC de notre futur régiment viennent nous chercher, mais nous ignorions encore lequel. Les portails à barreaux de la cour furent refermés, aussitôt des petits Algériens se précipitèrent tout contre pour nous vendre je ne sais plus quoi. À travers les barres un de mes compagnons en possession d'une caméra passa l'objectif entre les barreaux pour filmer ces instants, mal lui en pris, un enfant lui arracha son appareil et s'enfuit en courant. Ce jour-là j'appris comment commercer sous ces cieux : il fallait se servir de ses deux mains, l'une tenait l'argent que l'on avançait, (le vendeur tenait alors l'autre extrémité du billet) et avec son autre main, on tenait ce que l'on achetait. On ne lâchait l'argent que lorsqu'on était sûr de bien tenir son achat. Pour être juste, je dois dire que c'était aussi l'intérêt du vendeur car l'acheteur pouvait s'enfuir sans payer surtout s'il était à bord d'un véhicule.

Le vol de la caméra a eu une suite heureuse, totalement inattendue et surprenante, environ un quart d'heure après le larcin, un Algérien adulte se présenta à l'entrée, rapportant la caméra en disant : *Je ne veux pas de voleurs à la maison*. Nous étions nombreux dans cette cour, mais l'histoire de ce vol s'était répandue comme une traînée de poudre et nous n'eûmes aucune difficulté à retrouver le propriétaire... qui ne pensait plus revoir son bien.

Le camp du Lido

Assis à l'arrière du GMC, nous roulâmes le long du front de mer pendant une dizaine de kilomètres environ. Nous avons franchi l'oued Harrach, véritable égout et dépotoir à ciel ouvert, son odeur pestilentielle se répandait bien au-delà de ses rives, nous l'appellerons par la suite l'oued *Kipu*. Comme pour nous consoler, la campagne fertile nous offrit sa luxuriance. Puis nous sommes arrivés au camp du Lido situé à Fort-de-l'Eau, près d'Hussein-Dey. Ce camp de très grande surface, planté de pins maritimes, possédait une plage superbe, idéale pour y passer des vacances, mais pas pour y accomplir ses classes. A l'entrée du camp je lus CIABCA (Centre d'Instruction de l'Arme Blindée et Cavalerie d'Alger).

Ce camp que je vais vous présenter était commandé par le lieutenant-colonel Deturbet. Il abritait environ 3 000 Cavaliers. Le camp était clôturé par des plaques de béton à l'exception bien sûr des accès et de la plage. Cette magnifique plage qui nous était interdite servait de pas de tir. A l'intérieur de cette enceinte, à la porte sud, se trouvait le poste de garde. La troupe était logée à l'intérieur dans de nombreux bâtiments de plain-pied entourés de massifs fleuris. Le sable recouvrait le sol, mais les routes étaient goudronnées. Le camp abritait, outre les bâtiments administratifs, les cuisines et les réfectoires pour la troupe, les mess pour les officiers et sous-officiers, le foyer, la salle de judo, la salle de cinéma, les magasins, l'armurerie, les ateliers et les garages, les soutes à munitions et à carburant, l'infirmerie, une prison appelée le *trou* ou le *gnouf* située au poste de police (le poste de garde), un terrain de foot, un autre plus petit pour le handball ou le basket-ball et bien sûr, l'incontournable parcours du combattant. J'en oublie probablement.

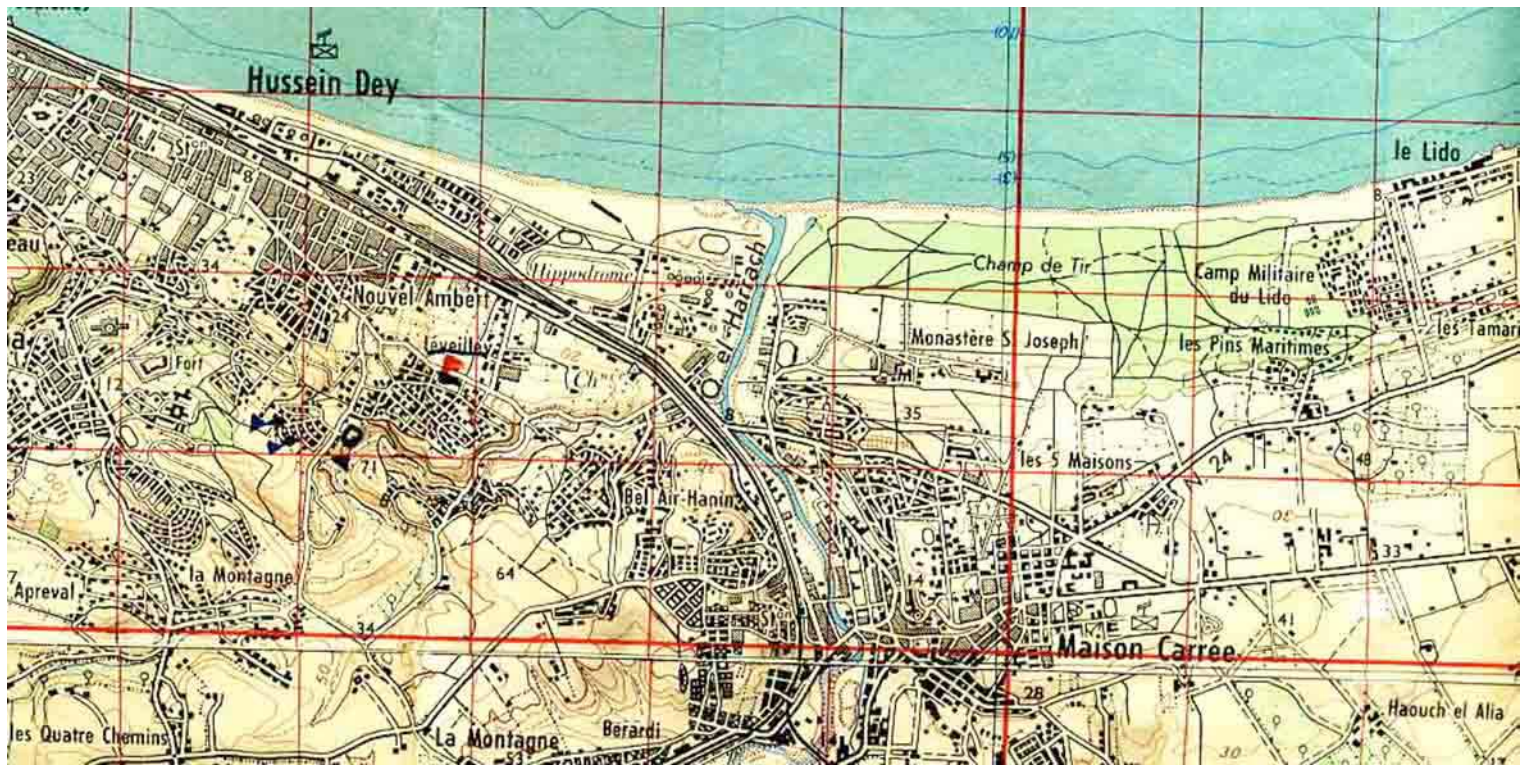
Ce régiment de Cavalerie possédait encore des chevaux dans une importante écurie. La Cavalerie étant l'arme de prédilection de la noblesse, de nombreux officiers présents ici en étaient issus. En Algérie, il y avait peu d'unités *montées*, les blindés avaient remplacé les chevaux.

Comme blindés, nous avions des chars Chaffee M24, des Patton, des automitrailleuses AM8, des half-tracks de fabrication américaine, ainsi que des camions 4x4, 6x6, GMC, Jeep et j'en passe. De fabrication française, nous avions des chars AMX et des EBR (engins blindés de reconnaissance).

Mon installation au CIABCA

Nous avons débarqué de nos GMC sur un terrain de sport, discours d'accueil et ensuite direction les douches collectives, enfin nous allions pouvoir nous laver ! Ensuite passage chez le *garde mites* (le fourrier). Après avoir remis ma tenue provisoire avec sa pesante capote, je pris mon nouveau paquetage avec mes nouveaux effets, le bidon, la gamelle avec fourchette et cuillère, le casque, plutôt les casques le léger et le lourd qui s'emboîtaient l'un dans l'autre, enfin les brodequins à clous et les guêtres en toile. On nous remit un collier d'identification la *plaque à vache* avec notre nom et numéro matricule gravés sur les deux parties d'une plaquette métallique, une ligne de trous permettait de les scinder lors de la mort du soldat, la partie avec le collier restait sur le corps et l'autre partie était clouée sur le cercueil, nous devions la porter autour du cou en permanence, je ne la mis jamais ! Nous devons faire très attention au paquetage et à son contenu car nous en étions responsables. En cas de vol, la victime était gratifiée d'un séjour au *gnouf*. Le port de l'insigne du régiment était obligatoire, mais il ne nous était pas fourni, il fallait l'acheter nous-même au foyer

J'étais enfin débarrassé de la lourde et chaude capote (dans la cavalerie, on dit *manteau*, que je portais sur moi depuis Bordeaux. En métropole, il gelait, ici ce 8 novembre 1961 il faisait plutôt chaud.



Le camp du Lido



Direction le peloton du 2 GMS. Dès que mon adresse me fut communiquée, j'écrivis à mes proches. Ils ignoraient tous l'endroit où je me trouvais et ils ne le surent que deux semaines après mon départ. Le courrier que nous envoyions, comme celui que nous recevions, voyageait gratuitement en *franchise militaire*. Je revois encore ces enveloppes, elles avaient des bandes bleues, blanches, rouges, longues de cinq à six millimètres qui en faisaient le tour, en bas à gauche était imprimé un avion sous lequel figurait : *par avion* ou parfois *air mail*. A partir de ce jour, j'étais devenu un Cavalier et tout courrier qui me serait adressé ne devrait plus être adressé à Monsieur, mais à Cavalier ! Pour me procurer un petit amusement, j'ai demandé à mes proches de continuer à le faire pendant quelque temps.

À l'intérieur de notre chambrée, un muret coupait la pièce en deux à mi-hauteur dans le sens de la longueur. Contre ce muret étaient adossées les têtes de nos lits métalliques superposés et, appuyées contre les murs qui nous faisaient face, se trouvaient nos armoires. Au-dessus de celles-ci on voyait sur les murs de magnifiques peintures. Couché sur mon lit, j'admirais la représentation d'une muse, nue, jouant de la lyre dans le désert, sa lyre était fabriquée avec un crâne de gazelle et elle avait les cordes entre les cornes. Nous étions environ une trentaine logés dans ce peloton dont j'ai oublié le numéro. Notre courrier terminé, nous fîmes progressivement connaissance. Chacun d'entre nous recherchant un camarade issu de sa région, en vain pour moi. Nous nous sommes aperçus que la totalité du peloton, excepté un Cavalier, était composée de sursitaires dont le sursis était terminé. Parmi eux, certains se destinaient à la magistrature, d'autres étaient fonctionnaires et beaucoup instituteurs dont un qui portait le même patronyme que le mien, un seul manuel, le plus jeune, moi !

Un appelé de deuxième classe percevait alors une solde de 9 Francs (nouveaux) par mois (soit 1,35 €) pendant la durée légale de 18 mois, au-delà elle était un peu plus élevée. En tenant compte de l'inflation, cela représenterait aujourd'hui je pense l'équivalent de 12 Euros par mois. En plus de la solde, nous percevions quelques paquets de cigarettes, les *troupes*. Comme compagnons de galère, je ne pouvais pas mieux avoir, c'était un peloton de qualité où régnait une bonne ambiance, nous partagions tous la même allergie au service militaire, pas un vol, pas une brouille entre nous mais une forte complicité. Nous étions là ensemble pour 4 mois.

Une journée normale au camp du lido

Chaque jour à 6 heures nous étions réveillés par le son d'une trompette de cavalerie diffusé par des hauts-parleurs, lever immédiat et direction les lavabos situés à une extrémité de la chambrée, rasage, toilette. Nous devions faire notre lit au carré (les couvertures bien tendues, les angles à 90 degrés) si le lit était mal fait, ou pas fait, et si le gradé qui inspectait était mal luné, il se faisait plaisir de jeter la literie à terre. Je ne me souviens plus où était pris le petit-déjeuner (je suppose dans la chambre, amené par des hommes de corvées). À 7 heures, nous devions être dehors, en tenue, le calot en toile sur la tête, impeccables, les chaussures cirées, en rangs bien alignés. Le dernier qui sortait, bien souvent le même que celui de la veille, écopait d'une corvée, balayage de la chambrée, sans oublier la chambre du brigadier qui couchait à l'autre extrémité de cette chambre, nettoyage des lavabos, nettoyage des abords avec ramassage des *clopes*. La liste n'est pas exhaustive et les corvées guettaient chacun d'entre nous.

Après 7 heures, nous devions aller en *instruction* ou *manœuvres*. À midi nous prenions nos repas au réfectoire avec comprimés de Nivaquine obligatoire contre le paludisme. Sur la boisson flottait une pellicule bleutée, nous l'attribuions, à tort ou à raison, à la présence de bromure que nous appelions *contrebande* et qui était chargé de calmer notre libido. S'il y en eut, il ne devait pas être bien efficace ou alors, il lui a fallu beaucoup d'années pour agir car c'est à présent que

Le camp du Lido



j'en ressens les effets. Au réfectoire, là aussi les corvées nous guettaient : les nettoyages ! Pour le nettoyage des tables, c'était rapide, pour cela nous prenions le large balai qui servait à nettoyer le sol puis avec, nous poussions tout ce qui restait sur les tables vers une de ses extrémités afin de faire tomber ces détritiques dans la grande marmite en alu, celle qui avait servi à cuisiner et à apporter notre repas. Parfois le matin nous étions de *corvée de pluches* aux cuisines. La première fois nous nous vengeâmes sur les pommes de terre en faisant des grosses épluchures, les transformant en cubes ou en parallélépipèdes. Le sous off qui surveillait nous dit alors : *M'en fous c'est ce que vous aurez de moins à manger*. Aussitôt les épluchures devinrent plus fines. L'après-midi nous retournions à notre instruction. Vers 18 heures, nous allions boire une bière au foyer, une *Pills*. Souper à 19 heures puis retour vers la chambre car à 21 heures c'était l'extinction des feux. Aucune lumière ne devait rester allumée. Nous dormions sous une moustiquaire individuelle censée empêcher les moustiques et les mouches de nous importuner. Sous ce climat chaud, les mouches étaient nombreuses, plus agiles, plus agressives et plus pugnaces qu'en métropole, nous ne pouvions pas nous en débarrasser, elles nous couraient sur la peau et dès que nous ouvrons la bouche, elles y entraient précipitamment, il en était de même pour nos narines. Quand je me glissais sous la moustiquaire pour aller me coucher, j'appuyais bien le tissu contre moi pour ne laisser aucun passage, mais, malgré ces précautions, ces saloperies de bestioles arrivaient à s'introduire et il nous était difficile de les tuer.

Nous eûmes aussi quelques inspections inopinées de nuit où nous dûmes nous présenter au garde à vous au pied de notre lit. Notre peloton souffrit beaucoup moins que les autres de ces incursions, je pense que les gradés se méfiaient des relations que certains d'entre-nous pouvaient avoir.

Le premier mois

La discipline est la force principale des armées nous a-t-on dit. Même moi qui n'avais pas la fibre militaire j'en étais convaincu et je le suis toujours. En premier, nous apprîmes à reconnaître les grades, la Cavalerie n'est pas une arme ordinaire. C'est une arme d'élite ! Elle est plus *noble*, c'est une arme *montée* qui a ses coutumes, il n'y a pas de caporal, mais un brigadier, pas de sergent, mais un maréchal des logis, surnommé margi (ou *maréchal des jolis*, mais seulement en petit comité). Quand on parle, ou plus souvent quand on répond, à un adjudant (ma bête noire), depuis Napoléon, on doit dire *mon lieutenant* comme pour un aspirant, un sous-lieutenant ou un lieutenant. Pour le lieutenant-colonel ou le colonel ce sera mon colonel.

J'ai passé une série de tests, notamment un qui consistait à nous faire déchiffrer des signaux en morse, comme je n'étais pas doué je ne fus pas retenu pour faire le stage radio.

Pendant ce premier mois ont eu lieu les vaccins tant appréhendés à cause de leurs effets secondaires. Mon livret militaire me les date. Contre le typhus, première injection le 15 novembre et la deuxième le 25. Pour effectuer les vaccins, il y avait un rituel à respecter, nous devions nous asseoir sur un banc, les uns à côté des autres par groupe de dix, le torse nu. La vaccination se faisait à la chaîne, un premier infirmier désinfectait l'épaule avec un tampon de coton hydrophile imbibé de teinture d'iode puis passait rapidement au suivant renouvelant la même opération et ainsi de suite, un second infirmier le suivait plantant une aiguille dans chaque épaule désinfectée, un troisième, muni d'une grosse seringue passait d'une aiguille à l'autre et injectait une partie du contenu correspondant à la dose réglementaire, un quatrième et dernier retirait les aiguilles et frottait l'emplacement de l'injection avec un tampon de coton. Le vaccin le plus craint, car le plus redoutable, était le TABDT contre la fièvre typhoïde, paratyphoïde A et B, la diphtérie et le tétanos, tout cela réuni en un cocktail diabolique qui s'était avéré parfois mortel disait-on ! Ma première injection s'est déroulée le samedi 18 novembre suivant le procédé déjà détaillé, l'in-

Le camp du Lido



jection provoquait une protubérance sous la peau, nous faisions des moulinets avec le bras pour aider à la diffusion de la mixture. Nous devions aller nous coucher, consignés pour deux jours, interdiction de boire de l'alcool, les effets de ce vaccin se firent sentir rapidement et différemment d'une personne à l'autre, douleurs, nausées, fièvre, délire pour certains et pour tous un régime proche de la diète (j'ai subi ma deuxième injection le 9 décembre 1961).

Maintenant que nous connaissions les grades, nous allions apprendre à nous mettre au garde à vous, à nous présenter, à marcher au pas et à présenter les armes. Je garde un très mauvais souvenir de ces exercices, nous étions le plus souvent commandés par des petits gradés, des appelés comme nous, le vouvoiement était de mise de part et d'autre. Ils avaient une peur bleue de déplaire à leurs supérieurs et de se retrouver mutés à *crapahuter dans le djebel* aussi faisaient-ils des excès de zèle afin d'éviter cette sanction, c'est une première explication. J'ai constaté aussi que quelques-uns d'entre eux ne brillaient pas par leur intelligence, protégés par leur grade ils voulaient nous faire payer leur médiocrité. Les ordres étaient des onomatopées éruptives genre *garde à vous* et *repos* donnaient *ahou, po*. Pour marcher au pas, *vous démarrez toujours du pied gauche*. Je ne sais plus quel faux naïf a posé cette question : *brigadier pourquoi du pied gauche ?* réponse après réflexion du Brigadier : *parce que c'est comme ça* et nous démarrions : *en avant, arch, ein, dé, ein, dé, gauch, gauch...* malheur à celui qui perdait le pas, il héritait d'une série de pompes à effectuer immédiatement puisque comme ils nous le beuglaient fréquemment : *z'êtes là pour en chier*. Les pompes étaient une punition légère envers celle qui attendait les appelés algériens du peloton des écuries, pour la même faute une corde leur était attachée à la cheville gauche inmanquablement la cheville gauche reliant tous les pieds gauches du peloton, ce qui provoquait leurs chutes sous des rires qui se voulaient intelligents.

Nous nous rendions devant l'armurerie où l'on nous remettait un fusil, toujours le même. On nous le passait entre les barreaux de la fenêtre, nous devions retenir son numéro de matricule. C'était un MAS 36, le numéro 36 correspondait à l'année de sa conception : 1936. Ce fusil possédait un magasin (chargeur) d'une capacité de cinq cartouches calibre 7,5 mm mais tirait coup par coup. Pour les manœuvres, on ne nous donnait pas de cartouches. Par précaution, nous devions armer en ouvrant et en refermant la culasse, puis percuter. L'opération devait être effectuée trois fois consécutivement le canon dirigé vers le ciel. Munis de notre fusil, nous allions présenter les armes, je vous épargne la séance de dressage. Les ordres se succédaient rapidement pendant des heures. Au cours d'une longue et épuisante séance de garde-à-vous, les mouches qui couraient sur nos visages entrèrent dans nos narines ce qui provoqua une rafale de *ahou, po*. Profitant de notre fatigue, cette *crevure* répéta deux fois consécutivement : *repos*. Au deuxième *repos*, je me mis au garde-à-vous, il n'attendait que ça, ce déchet ! Je ne sais plus ce que je lui ai dit mais le ton a monté rapidement, avec quel plaisir je lui aurais tapé dessus avec le fusil ! Il était lâchement protégé par ses galons, je fus obligé de ravalier mon amour-propre, de me taire et d'effectuer 50 pompes, pas avec les mains posées bien à plat sur le sol mais avec le fusil serré dans les mains. Jugeant la punition suffisante, il ne m'imposa pas de brailler pendant ces pompes comme c'était souvent la tradition au camp du Lido : *Brigitte Bardot est bien belle, mais je suis trop con pour la baiser*. (En 1960, Brigitte Bardot était une actrice dont le corps avait été modelé par le diable et qui ne laissait personne indifférent, suscitant ou l'envie ou la jalousie). Si je n'avais pas plié, je risquais quelques nuits au *gnouf*. Passer la nuit au *gnouf* ne signifiait pas que dormir en prison, mais passer une grande partie de la nuit à exécuter des tâches nobles comme nettoyer les *chiottes* avec sa brosse à dents, ou avec une lame de rasoir, ou bien accomplir d'autres tâches aussi valorisantes sorties de l'intelligence limitée de l'adjudant. En venir aux mains sur un gradé pouvait avoir pour conséquence d'être dirigé après les classes vers le camp disciplinaire de Tindouf. Ce

Le camp du Lido



Entraînement au tir à la mitrailleuse au Lido



camp se situait près de la frontière marocaine à 1 460 Km au sud-est d'Alger, dans un coin saharien au climat très rude. Plus tard, je sus que cet incident et quelques autres *motifs* d'un gradé me valurent l'appréciation suivante : *Cavalier Pérodeau, vous avez un esprit subversif...* ce qui me servit à préserver mon statut de deuxième classe. Je n'étais pas le seul à avoir de la rancune envers quelques *crevures*, entre nous, nous nous épanchions : *Si je le rencontre dans le civil*, disaient certains, *je lui fous une tête au carré*. En imaginant la scène, ça soulageait ! Parfois nous disions : *Si je suis en opération dans le bled et qu'il se trouve devant, il ramassera une balle perdue*, ça, c'était plutôt improbable, car la *crevure* en question était prête à tout pour ne pas quitter le camp du Lido.

La cote 30

Les manœuvres avaient lieu à la cote 30. Le point le plus haut de ce terrain qui s'élevait à 30 mètres au-dessus du niveau de la mer, était situé dans les sables du front de mer attenant à l'enceinte du camp, une végétation d'arbustes rabougris essayait d'y survivre. Ce champ de manœuvres était entouré de barbelés bien souvent écrasés au ras du sol, des vendeurs ambulants passaient au-dessus en soulevant leur bourricot par les pattes. De chaque côté de ses flancs, le bourricot portait un panier en osier à l'intérieur duquel se trouvaient du pain, des olives, des tomates, de l'harissa (de la vraie) et des confitures dans des boîtes de conserves de couleur kaki qui provenaient donc de l'armée, je ne sais comment il se trouvait en leur possession. De loin nous entendions arriver le vendeur, il criait *gazouze, gazouze*. En effet, pendant la pose, en plus *di cass-croutt*, il nous vendait des boissons gazeuses, j'aimais particulièrement une boisson gazeuse faite à partir de bananes ! Je n'en ai jamais retrouvée en France. La cote 30 était interdite aux civils, mais la présence de ces vendeurs était tolérée par les sous-offs qui bénéficiaient pour cela d'un casse-croûte gratuit. Sur la cote 30 nous apprenions à combattre selon les normes d'une guerre dite conventionnelle. Un grand classique au camp du Lido : le *trou individuel*. Nous devions creuser dans le sable un trou assez profond pour s'y abriter jusqu'à la tête. Quand on connaît la nature du terrain dans le djebel, je ne vois pas comment en opération, nous aurions pu creuser un trou individuel dans la roche et à quoi il aurait pu nous servir. Nous maniâmes des explosifs, TNT, plastic et autres cordons bickford sur lesquels notre gradé (ancien combattant d'Indochine) sertissait, sans employer la pince adéquate, le détonateur avec ses dents. Si les explosifs sont inertes sans un détonateur, celui-ci est sensible, il n'expose pas qu'au feu mais aussi au choc. Lors d'une manœuvre, après avoir déposé à l'intérieur d'une caisse de munition en bois un pain de TNT accompagné de quelques vieilles munitions à détruire, nous enfouîmes le tout quasiment au sommet de la cote 30, la mèche fut allumée et en attendant l'explosion nous nous sommes aplatis, protégés par le casque lourd. Entre temps, un vendeur de casse-croûtes avait gravi la cote 30 du côté opposé et de là-haut, à côté de son bourricot, il nous criait *gazouze, gazouze*. Nous lui avons hurlé *barre-toi*, trop tard, l'explosion eut lieu avant qu'il ait compris, le sable et les morceaux de la caisse ont volés en l'air. Il n'avait pas été blessé et toujours debout, il continuait à sourire mais figé ! Quant à son âne, il restait totalement impassible. Je me souviens d'une autre manœuvre qui consistait à prendre d'assaut la cote 30. Nous montions à l'attaque baïonnette au canon, sans excès de zèle, quand soudain le colonel, juché sur son cheval, sortit de la végétation, trouvant (à juste titre) que l'on manquait d'ardeur il nous traita de *bande de petits cons*, le sous-off en prit également pour son grade. Du haut de sa monture, il nous fit noircir le visage avec du liège brûlé provenant de bouchons de bouteilles de vin, nous fît accrocher du feuillage sur notre tenue de combat puis nous dûmes monter à l'assaut en courant et en poussant de terribles hurlements destinés à terroriser l'ennemi. Satisfait, il tourna bride et repartit. A la cote 30, je préférais combattre avec des balles

à blancs, des grenades au plâtre et effectuer des progressions derrière un char dans la fumée des pots fumigènes plutôt que de me livrer au maniement d'armes.

Le peloton à partir du deuxième mois

Des changements d'affectations se produisirent, deux de mes amis instituteurs qui en avaient fait la demande quittèrent le régiment et même l'uniforme, ils partirent comme enseignants au titre de la coopération dans un pays africain qui avait accédé à l'indépendance.

La spécialisation de chacun se précisant, un Pérodeau fut appelé au bureau parce qu'il avait été sélectionné pour suivre le peloton EOR (Ecole d'officiers de réserve), je me doutais bien qu'il ne s'agissait pas de moi, mais de mon homonyme, celui-ci a tenu à ce que je m'y présente avec lui. Effectivement, c'était bien de lui qu'il s'agissait.

Pendant les quatre mois de classe, nous nous retrouvions ensemble le soir dans la chambrée, mais dans la journée selon notre spécialisation nous ne suivions pas tous les mêmes ateliers.

Une nuit, l'adjudant nous amena à la cote 30 pour nous expliquer comment nous orienter en regardant les étoiles. De tout temps et même encore maintenant, je n'ai jamais été capable d'identifier les étoiles, la grande ourse, le petit chariot, etc. Dans un premier temps, j'ai fait semblant de saisir, puis je lui ai déclaré que je n'y comprenais rien, il nous avoua que lui aussi n'y comprenait rien ! Nous étions bien, couchés sur le sable, aussi nous terminâmes cette séance d'orientation à discuter entre nous de choses et d'autres. Voilà un adjudant sympa et compréhensif !

Pour entretenir et développer notre forme physique le *parcours du combattant* nous attendait. Je n'en garde pas un mauvais souvenir, peut être au début quelques difficultés pour franchir le mur. Par contre, les marches n'étaient pas ma tasse de thé : 20 kilomètres et même 30 kilomètres ! Celle-là, pour cause de pieds abîmés, je l'ai terminée dans un GMC où l'on me fit confectionner des casse-croûtes.

Les dimanches matins, j'étais volontaire pour faire un cross, il n'était pas obligatoire mais ça me permettait de quitter le camp et de courir avec des amis. Notre parcours nous conduisait inmanquablement à traverser des vergers. Les mandariniers et les orangers portaient de beaux fruits mûrs, le gardien avait reçu la consigne de son patron de nous donner de beaux fruits. Pendant que nous les mangions, un compatriote du gardien profitant de sa distraction se faufila entre les arbres pour discrètement en voler quelques-uns. Le gardien qui l'avait vu s'était lancé à sa poursuite et à l'aide du gourdin qui ne le quittait pas, lui asséna une magistrale volée (j'allais écrire une bonne volée, mais je pense que le voleur n'a pas dû la trouver bonne !).

Le dressage continuait. Maintenant nous marchions au pas correctement en attaquant le sol du talon comme il se doit, mais lorsque l'on défile faut chanter d'une voix virile aussi nous apprîmes les paroles de la *Cavalerie d'Afrique* sur l'air des trompettes d'*Aïda*, marche dont j'ai oublié les paroles. Dans ce peloton, nous avions beaucoup de choses en commun, le sens de l'humour et une complicité spontanée pour compliquer ce qui était fort simple. Quand nous ouvrons la bouche pour poser une question, immédiatement on nous disait : *les raisonneurs, taisez vous*. Ce que nous découvrîmes avec émerveillement, c'est que la grande majorité d'entre nous chantait faux. Un peloton qui chante faux, c'est louche, ça ne doit pas exister ! Afin d'améliorer notre voix, nous écopâmes d'une marche de nuit avec un sac sur le dos lesté de pierres. L'ennui pour le sous-off qui avait eu cette idée géniale c'est que lui aussi devait nous accompagner (sans le sac de pierres !). Etonnamment, la thérapie fut inefficace et ne procura aucune amélioration de notre voix. Un nouveau chant nous fut appris : *Le gars Pierre*. C'est l'histoire d'amour du Gars Pierre parti à la guerre un beau jour de printemps en laissant la Marie éplorée. Ce n'était pas non

plus dans nos cordes (vocales) De guerre lasse lors de défilés nous recevions l'ordre de nous taire avant de passer devant la tribune officielle, dommage ça ne nous aurait pas déplu.

Une fois par semaine nous montions la garde pendant 24 heures. En tenues impeccables, armés de notre MAS 36, nous partions en rang rejoindre le poste de police. Les heures de garde étaient réparties ainsi : 2 heures de garde et 4 heures de repos. La garde de jour devant la *Porte Sud* n'était pas trop stressante mais il fallait bien observer qui entra et qui sortait. Comme c'était presque toujours un gradé, nous lui présentions les armes. Si nous étions sans armes nous devions le saluer, et cela, autant de fois qu'il passait ou repassait. La nuit, c'était plus inquiétant, ma première garde de nuit eut lieu sur le seul mirador du camp, au-dessus de la soute à munitions, isolé au bord de la plage contre la cote 30. Sur le toit du mirador, il y avait un projecteur, le sous-off m'avait dit de l'allumer brièvement toutes les vingt minutes et de balayer de son rayon la plage ainsi que la cote 30. Je fis exactement le contraire vingt minutes d'éclairage et très peu de temps d'obscurité, à la relève c'est moi qui me suis fait *allumer*. Si l'on apercevait un individu ou si on entendait un bruit suspect, nous devions faire les sommations : *Halte là qui vive ? L'intrus* devait s'arrêter, s'identifier et à ma demande, donner le mot de passe. Si le suspect continuait d'avancer sans donner le mot de passe, s'ensuivait une autre sommation : *Halte ou je fais feu*, s'il n'obtempérait pas je devrais ouvrir le feu, cas de figure doublement improbable car l'ennemi n'aurait pas attendu la fin des sommations pour faire feu sur moi et ensuite parce que mes cartouches ne lui auraient fait aucun mal, mon fusil n'avait pas de percuteur ! Quelques instructeurs lucides nous disaient en aparté : *Vous tirez avant et vous faites les sommations ensuite*, ça, ils n'avaient pas besoin de me le dire pour me convaincre, cette façon d'agir était déjà mienne, je n'avais pas l'intention de me faire descendre à cause du règlement, il en était de même pour cette interdiction : *En opération, vous ne tirez pas avant d'en avoir reçu l'ordre*. Au camp du Lido, assez sécurisé, nous appliquions les sommations réglementaires, parfois la relève avait oublié le mot de passe ou celui-ci avait changé entre temps. De temps à autre, le chef de garde faisait une tournée inopinée seul ou en patrouille pour surprendre une sentinelle assoupie. La tentation était grande, pour certains, de tirer la nuit sur un ennemi imaginaire uniquement pour se faire passer pour une *sentinelle dangereuse* et ainsi, de se faire exempter définitivement de garde, ou bien de se tirer une balle dans le pied, ça semble facile, mais de là à avoir le courage de le faire, il y a un pas que personne de ma classe à ma connaissance n'a franchi. Pour se faire rapatrier sanitaire, il suffisait, d'après une rumeur, d'exposer une boîte de sardines au soleil pendant trois jours, puis de la consommer ce qui devait déclencher inmanquablement une jaunisse et par conséquent un retour sanitaire vers la mère patrie.

De temps en temps, nous étions de *piquet d'incendie*, à ce jour je ne sais toujours pas à quoi ce *piquet* servait ? Par son étymologie, on peut supposer que nous étions là pour aider les pompiers en cas d'incendie, mais comme nous étions là pour obéir et non pour comprendre, nous n'avions pas besoin de le savoir. Pendant 24 heures (je pense), nous étions d'astreinte et nous devions nous présenter d'abord en tenue de sortie au poste de garde où l'adjudant nous inspectait en gueulant. Il trouvait ou inventait toujours quelque chose qui n'était pas parfait, en particuliers les chaussures de sortie qui ne brillaient pas assez. Le fait d'aller de la chambrée au poste de garde en marchant le plus souvent sur le sable les ternissait inmanquablement. Cette inspection faite, nous devions nous changer, prendre nos treillis et à nouveau, nous rendre au poste de garde nous faire engueuler ! De retour à notre chambrée nous devions rester habillés et chaussés, même la nuit, pour nous précipiter au poste de garde dès que l'on nous y appelait. J'ai oublié de préciser qu'au camp du Lido, quand nous étions de service, on ne se déplaçait qu'au pas cadencé ou au pas de gymnastique.



▲▼ *Les AM8*



Notre chambrée devint la curiosité du camp du Lido le jour où nos supérieurs nous firent savoir que nous pouvions orienter nos lits comme bon nous semblait, sauf à les mettre dans l'allée. Presque tous avaient fait un patio entre quatre lits, ne laissant qu'un accès réduit à cette cour intérieure. Désormais notre peloton fut surnommé le *peloton bordel*. Nous avions probablement servi de cobayes pour je ne sais quelle étude de comportement.

Une bonne nouvelle : désormais nos antiques brodequins cloutés sont remplacés par des rangers moins dangereux pour monter sur les chars. La rumeur prétendait que cette décision avait été prise à la suite d'un grave accident, un cavalier ayant glissé sur la tôle d'un char s'était fracturé le crâne sur le blindage.

Noël eut lieu pendant mon deuxième mois de classe. Nous réveillonnâmes dans notre chambrée avec un repas amélioré : cochon de lait et bouteilles de vins après une messe que je ne vous raconterai pas, car le mécréant que je suis n'y assista pas. La Fondation de la Maréchale Delattre de Tassigny nous offrit quelques cadeaux sans grandes valeurs, je me souviens d'un stylo et d'un calendrier représentant une créature en maillot de bain, mais multiplié par le nombre de soldats en AFN tout cela a dû représenter une dépense conséquente, je les en remercie.

Après deux mois de classes, nous étions devenus des *anciens*, car tous les deux mois une nouvelle classe était incorporée. Je fis une nouvelle recherche parmi eux et j'y ai découvert un natif de Coisy, village voisin de celui de Monique, c'était Christian D. que je ne connaissais pas dans le civil.

Troisième et quatrième mois

Je n'ai pas tenu de journal au camp du Lido, je ne pourrai donc pas raconter ce que je fis jours après jours. Je classerai donc les diverses activités qui me furent imposées non pas chronologiquement mais par thèmes.

Vers la cinquième semaine, je connus enfin la spécialisation qui m'était destinée, celle de tireur sur AM8. En regardant le bon côté des choses, j'eus l'assurance que je ne crapahuterai pas dans le bled. L'AM8 était une automitrailleuse blindée à six roues équipées de pneus de combats, increvables car ils étaient à bandage plein, l'AM8 était fabriquée par Ford Motor Company et avait participé à la Seconde Guerre Mondiale. Le blindage était d'épaisseur variable jusqu'à 19 mm pour la tourelle et l'avant de l'engin, mais faible en dessous seulement 3 à 4mm, ce qui n'offrait aucune protection à l'équipage et qui lui était fatal lorsque l'engin sautait sur une mine antichar. Son moteur lui permettait de rouler à 90 km/h sur route et 48 km/h en tout terrain, il consommait 35 litres/100 km. Tous nos véhicules provenaient de l'armée américaine, ils avaient combattu en Indochine et ils roulaient tous à l'essence. L'AM8 était munie d'un canon de 37 mm, d'une mitrailleuse coaxiale Browning 1919 de calibre 7,62 mm. A l'arrière de la tourelle se trouvait la mitrailleuse lourde (toujours en service de nos jours) calibre 12,7 mm ou 50 centièmes de pouce. Je décrirai plus amplement l'armement de mon AMM8 en temps voulu.

Les sous-officiers instructeurs qui nous prenaient en main dans les divers ateliers de spécialisations étaient plus sympathiques que ceux qui rodaient dans le camp à l'affût du moindre défaut dans notre tenue vestimentaire, notre comportement ou notre coupe de cheveux. Le démontage et le remontage des armes étaient un vrai plaisir pour moi. Dans une des salles que nous occupions pour les cours, il y avait sur un mur un trou de deux centimètres de diamètre provenant d'une balle de 12,7 qui avait été oubliée dans une mitrailleuse destinée au cours.

Les armes françaises étaient de conceptions plus simples que les armes américaines, elles portaient l'antique MAS 36, le MAS 49 plus récent comme son numéro l'indique, le F M (fusil-mitrailleur) 24-29 pas jeune non plus, le PM (pistolet-mitrailleur) MAT 49, le PA 50 (pistolet automatique).

Les armes américaines comprenaient: le fusil Garant, la mitrailleuse de 30 (7,62), la mitrailleuse de 50 (12,7). Je parlerai en temps voulu des armes individuelles qui furent en ma possession.

Les séances de tir avec armes légères avaient lieu au pas de Tir situé sur la plage, nous tirions face à la mer, celle-ci était en zone interdite. Toute personne étrangère à l'armée se trouvant dans une zone interdite se faisait tirer dessus, un jour ce fut le cas pour une barque avec des pêcheurs. L'aéroport d'Alger se trouvait à Maison Blanche, près du camp. Les *Caravelle* qui décollaient et atterrissaient survolaient le pas de tir à basse altitude aussi, dès qu'un vol était signalé le sous-off commandait : *Halte au feu*. J'enviais les passagers qui, à son bord, allaient en métropole.

Nous tirions au MAS 36 couchés puis après avoir tiré sur la cible, chaque étui (cartouche vide) était ramassé par le sous-off, il fallait qu'il rende à l'armurerie autant d'étuis qu'il avait sorti de cartouches. Chaque munition sortie de l'armurerie était notée et surveillée afin d'établir sa traçabilité comme nous disons aujourd'hui. Une munition *égagée* aurait pu arriver inmanquablement entre les mains des fells ou de l'OAS. Vrai ou faux, un bruit avait couru qu'un gradé aurait retiré des armes et des munitions à l'armurerie, mis le tout dans une Jeep et aurait déserté pour rejoindre le FLN (si c'était un déserteur d'office nord-africaine) ou l'OAS (s'il était d'origine européenne), L'Armée n'étant pas bavarde (*La grande muette*) nous n'en sûmes pas plus.

Parmi nous il y avait un grand costaud, ce fut le seul Cavalier que le sous-off fit tirer au MAS 36 debout en se plaçant derrière lui pour le caler au cas où il serait déstabilisé par le recul. Etre plus costaud que les autres ne présentait pas que des avantages en effet, c'était lui qui dans le bled crapahutait avec le poids du redoutable FM sur le dos ce qui le désignait ainsi que le radio comme hommes à abattre en premier. Nous ne tirâmes que très peu au PM alors que c'était l'arme incontournable des combats rapprochés, cette arme de fabrication française équipait aussi les fells, les marchands d'armes ne font pas de sentiments. Heureusement que le lancer de grenades-à-main s'effectuait derrière un parapet protecteur en béton, car mon lancer au-dessus de l'épaule de grenades offensives (à souffle) ou défensives (à fragmentations) ne les projetait pas loin. Le sous-off nous expliquait qu'une grenade dégoupillée (cuillère relâchée) n'explosait que 7 à 8 secondes après. Pour éviter qu'elle nous soit renvoyée par l'ennemi, il fallait attendre 3 à 4 secondes et il le faisait !

Je suis au centre, avec des copains



Le maintien de l'ordre

A partir du troisième mois, après quelques exercices de close-combat et de fouille au corps, nous partions de temps à autre assurer le *maintien de l'ordre* à Alger et dans ses environs. Nous n'étions pas le seul régiment à patrouiller. En 1957 dans Alger en moyenne, 800 attentats étaient perpétrés par mois. Le général Massu à qui le Gouvernement avait donné les pleins pouvoirs, avait été chargé de rétablir l'ordre. De janvier à juillet 1957 la *Bataille d'Alger* menée par 6 000 parachutistes agissant avec des méthodes souvent désapprouvées, avait décapité les réseaux de poseurs de bombes, désorganisé et chassé le FLN de la ville.

En ce début d'année 1962 il n'y avait pas que le FLN qui assassinait dans la ville. Les gens de l'OAS voyant avec inquiétude que le Général De Gaulle dialoguait avec la rébellion, prenaient les armes et posaient des charges de plastic contre les bâtiments officiels et autres équipements collectifs. Voitures piégées et assassinats s'ajoutaient aux crimes commis par le FLN. L'horreur accompagnait l'atroce, parfois des corps de suppliciés étaient retrouvés, d'autres étaient volontairement mutilés *post mortem*, les enfants et les femmes n'étaient pas épargnées.

Mon premier *maintien de l'ordre* eut lieu dans le quartier de Belcourt. Calot bleu ciel sur la tête, tenue de combat, les rangers bien cirés, armé de mon MAS 36 (qui n'était toujours pas réparé), mais en possession de cartouches, je descendis du GMC avec mes camarades sur la petite place arborée du quartier. Maintenant nous n'étions plus en manœuvre, le sous-off nous fit mettre nos cartouches dans le magasin du fusil. En appuyant avec un doigt sur la dernière, on empêche la cartouche de rentrer dans le canon et on referme la culasse. Pour s'assurer qu'il n'y a pas de cartouche engagée, on relève le canon et on percute par sécurité. Au camp du Lido, nous manœuvrions sans cartouches, malgré cela nous devions armer et percuter trois fois par sécurité, ce que fit de nouveau sans réfléchir un de mes camarades situé en face de moi, il ouvrit la culasse de son fusil, la referma sans s'apercevoir qu'il avait ainsi introduit une cartouche et il percuta. Heureusement qu'il avait relevé le canon, la balle passa au-dessus de ma tête, perça une grosse branche qui se cassa quelques instants plus tard. Le coup de feu avait provoqué l'émoi dans le quartier.

Notre travail consistait au contrôle d'identités, fouille de suspects (sauf les femmes), de voitures, et de bagages, à faire respecter le couvre-feu, à réprimer le désordre dans les manifs. Un travail de police sans la contrainte de la Loi, la Loi c'était nous qui la faisions, les civils devaient obéir, les véhicules civils s'arrêtaient quand nous traversions la route. Nous patrouillions dans un secteur défini à l'avance par groupe de quatre, espacés l'un derrière l'autre avec en tête un sous-lieutenant armé d'un PA et équipé d'une radio TRPP8. Pour éviter de se faire arracher notre arme par surprise, celle-ci était constamment attachée à notre bras par une chaînette assez longue tout de même pour pouvoir épauler.

Pour en revenir à ma première patrouille au quartier Belcourt, l'incident clos, j'aperçois un grand Algérien le nez en sang qui courait armé d'un tournevis après un Algérien bien plus petit que lui. Je les arrête et j'apprends que c'est le petit qui avait frappé le grand. J'ai eu droit à beaucoup d'explications qui ne m'éclairent pas le moins du monde. Je confisquais le tournevis et je dis au petit homme de partir. Un moment après je relâche le grand qui voulait récupérer son tournevis car il était électricien, je lui ai rendu son outil de travail. Le contrôle d'identité : un grand moment ! Quand nous demandions la carte d'identité à un individu, celui-ci sortait inmanquablement de son porte-feuille une poignée de papiers qui portaient de la coupure de journal, passaient par divers documents mais aboutissait rarement à sa carte d'identité. Les premières fois nous remettions

l'individu à la Légion pour éclaircir sa situation, mais presque aussitôt nous le rencontrons de nouveau libre dans la rue. Pas plus royalistes que le roi, nous aussi nous les laissons repartir.

Je fis connaissance avec la ville, avec ses rues transformées en cul-de-sac, barrées par des empilements infranchissables de ribard (rouleaux de fils de fer barbelés fixés sur des cercles métalliques d'environ un mètre de diamètre se déployant en accordéon), des paquets de ribard étaient empilés sur les trottoirs prêts à être déployés en cas de coup dur. Les fenêtres et vitrines des bars, les fenêtres des bâtiments publics, les fenêtres des Algérois étaient protégées par un grillage (celui qui sert à faire des volières) contre les attentats à la grenade, car bien souvent elles étaient lancées dans les pièces d'habitation à travers les vitres.

Pendant le maintien de l'ordre, nous devions être constamment sur nos gardes car les partisans du FLN pouvaient à tout moment commettre un attentat. D'autre part, les sympathisants de l'OAS ne nous aimaient guère parce que le CIABCA n'avait pas rejoint la rébellion lors du putsch. En patrouillant sur les trottoirs nous devions aussi regarder en l'air, des pots de fleurs avaient tendance à chuter. Occasionnellement, une fillette algérienne venait à notre rencontre et déposait un grand plateau en cuivre sur le sol, en soulevant sa théière très haut au dessus des verres, elle versait un succulent thé à la menthe très sucré, puis se retirant de quelques pas, elle attendait en souriant que nous l'ayons bu. Ensuite, sans dire un mot, elle repartait avec son matériel.

A 20 ans, on est plus enclin à fouiller le sac à main des jeunes filles que celui des grand' mères. Si ces jeunes personnes le prenaient bien, pas de problème, si ce n'était pas le cas, les sacs à main étaient bêtement retournés et vidés à terre, elles n'avaient plus qu'à ramasser. Comme elles étaient contrôlées dans chaque rue, je dois reconnaître qu'elles avaient quelques raisons d'être agacées ! Bien souvent, cachées sous les voiles des musulmanes (que nous n'avions pas l'autorisation de fouiller) les armes qu'elles transportaient échappaient à notre contrôle. Des noms de quartiers me viennent à l'esprit : Bouzaréah, le Ravin de la Femme Sauvage, Kouba. Notre secteur englobait bien souvent la rue d'Isly, la Grande Poste, le boulevard Carnot.

Je ne voudrais pas quitter ces rues en oubliant la rue de Tanger où se trouvaient quelques lieux de plaisirs. La nuit, on y rencontrait des dames qui exerçaient le plus vieux métier du monde. Cette rue était protégée car nous y croisions fréquemment des patrouilles appartenant à divers régiments qui s'étaient égarées hors de leur secteur, sans oublier les intraitables MP (Police Militaire).

Chaque fois que je le pouvais, j'achetais et je ramenaï au camp le *Canard Enchaîné* pour deux raisons, la première, prce que ce journal anti-militariste était interdit à l'armée et la deuxième parce que je l'aimais bien !

Ci-contre : Armurerie du camp du Lido, départ pour le maintien de l'ordre.

(Paul Messina, copains d'abord)



Le maintien de l'ordre c'était aussi cela

Quand nous assurions le *maintien de l'ordre* de nuit, nous étions déposés sous le porche de la Grande Poste où nous dormions à même le sol en attendant notre tour de patrouiller. La nuit nous devions faire respecter le couvre-feu, aucun civil ne devait se trouver dehors. Pendant une patrouille de nuit, j'ai le souvenir d'avoir vu arriver une voiture, je l'ai arrêtée. Le conducteur a allumé le plafonnier à l'intérieur j'ai vu alors deux gradés de la gendarmerie en galante compagnie ! Les deux dames étaient bien joyeuses elles riaient comme si on les avait chatouillées. J'ai salué et je les ai laissés partir... plus tard, j'ai eu le sentiment de m'être fait duper par l'OAS.

Les *nuits bleues* comme les appelaient l'OAS, consistait à faire exploser des charges de plastic contre divers bâtiments, la lueur des explosions qui se succédaient donnait cette lumière bleutée. J'ai patrouillé lors d'une *nuit bleue*, j'ai vu des explosions à l'extrémité d'une rue où nous étions mais nous n'avons vu aucune personne s'enfuir, à croire que le plastiqueur plaçait sa charge et se réfugiait dans un bâtiment voisin.

Alger c'était aussi les manifestations de Pieds-Noirs scandant *Algérie Française* au son des couvercles de casseroles utilisés comme des cymbales, c'était les embouteillages volontaires dans les carrefours avec grand concert de klaxons sur l'air d'Algérie Française avec le refus de dégager la circulation, ce qui exposait les véhicules bloqueurs à avoir leurs quatre pneus dégonflés.

Maison-Carrée était une petite ville proche d'Alger et du Lido. A l'est se tenait un marché, je me souviens des étals en plein air où les bouchers accrochaient les carcasses de viande à des branches d'arbres, la viande était couverte de mouches. J'achetais des dattes que je mettais dans les poches amples de mon treillis et je les mangeais en patrouillant. Toutes les Jeeps étaient équipées de coupe-fil sur le pare-choc avant. C'était une barre de fer en T verticale consolidé à sa base par deux renforts, la partie haute possédait deux ergots qui sectionnaient les câbles tendus par les fells à mi-hauteur en travers des voies de circulation, ils avaient pour but de décapiter les occupants des Jeeps.

A Maison-Carrée ce lundi 5 février 1962, nous étions quatre à bord d'une Jeep sous les ordres d'un sous-lieutenant appelé. La Jeep garée contre le trottoir, nous commençons à patrouiller lorsque quelques claquements secs retentirent. Un Algérien sortit en courant d'une maison et glissa un PA dans sa poche. Surpris de nous voir, il s'engouffra dans un taxi où se trouvaient ses complices. Des gens criaient : *le docteur est tué*. Nous avons bondi dans la Jeep et nous nous sommes lancés à la poursuite de ce véhicule très facile à reconnaître avec son panneau de toit. Le taxi remonta l'artère principale à vive allure en zigzaguant et en empruntant le sens interdit. Accélérateur au plancher, nous les poursuivîmes en slalomant nous aussi entre les véhicules venant d'en face. Je me mis debout dans la Jeep afin de viser le taxi. Conscient de l'absurdité de cette action puisque mon percuteur n'avait toujours pas été réparé, je me rassis. Notre poursuite continua hors de la ville le taxi qui n'était plus ralenti par la circulation nous distança rapidement car la Jeep ne pouvait pas dépasser les 100 km/h. Derrière la prison de Maison-Carrée la Jeep ne pu négocier le virage, nous survolâmes un fossé, traversâmes les barbelés qui entouraient la prairie dans laquelle se situait la prison. La Jeep atterrit sur l'herbe et sur ses roues. Nous avons été éjectés à l'atterrissage et nous étions allongés sur l'herbe. Aucun de nous n'avait été blessé, nous ramassâmes nos calots. La Jeep avait bien supporté l'accident et n'en portait aucune trace. Le sous-lieutenant nous demanda de n'en parler à personne car il aurait fallu qu'il fasse un rapport lequel se serait ajouté à un précédent concernant un des deux ponts arrière d'une AM8 qu'il aurait

cassé ! Comme si de rien n'était, nous retournâmes patrouiller à Maison-Carrée. Je procédais à l'échange de calot avec le sous lieutenant, celui que j'avais ramassé et mis sur la tête était le sien, sur le devant il portait un galon en pointe couleur argent. Comme promis nous ne parlâmes à personne de cet incident. Grâce à internet, je sais qu'il s'agissait de l'assassinat du docteur Maxime Fleck, conseiller général, adjoint au maire de Maison-Carrée, ancien Président de l'UNR. Ce meurtre fut perpétré dans son cabinet par trois Algériens membres de l'OAS.

Le 22 février, les attentats du FLN à Alger firent 23 morts. Le 25 février, les attentats FLN et OAS firent 70 morts. Ce même jour, de violentes explosions nous firent sortir de notre chambrée, la caserne de gendarmes mobiles de Maison-Carrée était attaquée au bazooka par l'OAS, les stocks de munitions et d'essence explosaient, dans la pénombre nous voyions les réservoirs de carburant monter vers le ciel comme des fusées avant d'exploser en une énorme boule de feu, impressionnante illumination ! Les balles traçantes jaillissaient en tous sens, dangereux feu d'artifice !

Le Gouvernement Général



L'horloge florale et le Monument aux Morts



En permission à Alger

Un jour alors que je me reposais dans la chambrée, j'entends par le haut-parleur : *Le Cavalier Pérodeau est demandé d'urgence au poste sud*. Avec une certaine appréhension, je me rendis donc au poste sud.

A ma grande surprise, j'y trouvais mon oncle Fernand Audéon venu me rendre visite en civil. En tant que CRS, il était envoyé lui aussi dans ce guépier algérois. Le dimanche suivant je pus bénéficier d'une première permission pour aller lui rendre visite. Pour l'obtenir j'en avais fait la demande auprès du brigadier, car l'armée ne connaît que la voie hiérarchique. La voie hiérarchique fonctionne comme un escalier mais on ne doit pas sauter une marche. Toute demande émanant d'un Cavalier devait partir du brigadier, celui-ci la faisait remonter à son supérieur qui la transmettait à son supérieur jusqu'à son arrivée à son destinataire. La réponse redescendait par la même voie, il en était de même pour les ordres ou les remontrances, l'officier ne s'adressait que rarement au Cavalier.

Le grand jour, je me présente à la porte sud en tenue de sortie, l'adjudant m'inspecte devant un grand miroir où l'on se voyait de la tête aux pieds, vérification des plis de la chemise, du brillant des chaussures et surtout de ma coupe de cheveux.

Les cheveux ! L'armée n'aimait pas les cheveux, parfois même si nous sortions de chez le coiffeur, il n'était pas surprenant qu'on nous demanda d'y retourner : *zavé pas deux doigts de blanc au dessus des zoreilles*. Dans le civil, le coiffeur que nous avions était coiffeur pour dames, sa grande conscience professionnelle faisait qu'il travaillait proprement. Ainsi d'un filet qui avait contenu des oranges posé sur notre tête il nous gonflait les cheveux avec un sèche cheveux, cette conscience professionnelle n'était pas appréciée par l'adjudant et il eut droit à une nuit au *gnouf* !

L'inspection passée avec succès, je partis vers Alger je ne me souviens plus par quel moyen. Il est probable que mon oncle vint me chercher en fourgon. La première recommandation que me fit mon oncle, avant d'entrer à son cantonnement situé au sein des GLEA (Groupe laïque d'étude d'Alger), fut : *Tu ne salues personne gradés ou pas*. L'ambiance était différente de celle du camp du Lido, les gradés venaient faire ma connaissance en me serrant la main, ils m'ont très bien accueilli au mess avec un muscat en apéritif et j'ai partagé leur repas.

La deuxième fois que je me rendis au GLEA c'est en stop, mon oncle, service oblige, n'ayant pu venir me chercher. Après que le cerbère de service de la porte sud m'ait renvoyé dans ma *piaule* (chambrée) pour faire briller à nouveau mes chaussures, je pus sortir. Je fis du stop et presque aussitôt une 403 s'arrêta pour me prendre à son bord, c'était une famille de Pieds Noirs. En cours de route ceux-ci me firent part de leur aversion envers le général De Gaulle et de l'ingratitude de la métropole, cette métropole qu'ils avaient défendue pendant les deux guerres mondiales. J'étais mal à l'aise et la plupart du temps je gardais un silence gêné, ce fut la seule conversation que j'ai eu avec des civils Pieds-Noirs durant toute ma période militaire. Je n'étais allé qu'une seule fois au cantonnement du GLEA mais mon existence y était connue, en l'absence de mon oncle ses collègues prirent le relais et je fus accueilli très chaleureusement au mess. L'après-midi je rencontrais mon oncle qui avait terminé son service, ensuite je partis en ville rejoindre des amis en permission, parmi eux se trouvait un Pied-Noir appelé Cohen champion d'Algérie de plongeurs acrobatiques.

En ville, nous étions surveillés par la police militaire qui patrouillait en Jeep, Nous étions de véritables clones de l'armée américaine, avec notre habillement de combat, avec nos véhicules

et avec la plupart de nos armes mais eux, ils étaient encore plus clonés que nous, ils arboraient les lettres M P (Military Police) peintes en blanc sur leurs casques. Gradés ou pas, nous devions les saluer et gare à ceux qui ne s'exécutaient pas assez vite ou qui avaient une attitude incorrecte, ils se chargeaient de leur retour à la caserne et de leur mise au *gnouf*.

Cohen nous fit entrer à la piscine couverte d'Alger, il se mit en maillot de bain. Dès que les baigneurs l'aperçurent ils libérèrent spontanément le bassin. Sous les applaudissements enthousiastes, notre ami nous fit de magistrales démonstrations. La piscine possédait trois plongeoirs superposés décalés à partir du plongeur du haut, il sautait sur celui du milieu puis sur celui du bas. En sautant plusieurs fois sur celui-ci et en jouant sur la souplesse de la planche, il se propulsait dans les airs et se posait avec élégance sur le plongeur du haut soulevant ainsi de formidables acclamations. Ensuite, nous eûmes droit à divers plongeurs acrobatiques. Le soir, retour à la caserne en stop.

La piscine du Groupe Laïque



La Faculté et le tunnel



Tireur AM8

Courant février 1962, avant la fin de mes *classes*, nous partîmes en convois afin de tirer nos premiers obus dans la zone interdite proche de Rovigo, cité située à une trentaine de kilomètres au sud d'Alger.

A l'intérieur des blindés, nous portions le *casque char* antichoc, car au moindre cahot les têtes de l'équipage heurtaient douloureusement le blindage. Afin d'avoir une meilleure réception, ce casque permettait aussi de fixer les écouteurs de la radio plus près des oreilles. Sur ce terrain de tir se trouvaient plusieurs AM8 ainsi que plusieurs chars *Chaffee* M24 et *Sherman* M4, ils étaient placés parallèlement, les canons tournés vers la zone interdite.

La première chose que nous apprîmes c'était le réglage de la lunette de visée qui était solidaire et coaxiale au canon. Pour cela, nous introduisions à l'entrée de la chambre du canon un *simbleau*, pièce circulaire percée d'un petit trou en son centre et à la bouche du tube (canon), nous placions un autre *simbleau* différent, en grande partie évidé et qui avait un guidon à son centre (pièce de visée). Mes *simbleaux* en place, je devais pointer mon canon sur un objectif lointain environ 2 000 mètres *sur la pointe de l'arbre en pinceau* (à ne pas confondre avec *l'arbre en boule*), En regardant par le petit trou du simbleau, il fallait aligner le guidon sur la pointe de l'arbre. Pour incliner ou relever le canon, il y avait près de la main droite une manivelle et pour orienter la tourelle une autre manivelle près de la main gauche.

Une fois ce réglage effectué, je réglais la lunette de visée. Cette lunette de visée M70D affichait les distances graduées en ordre croissant verticalement. En son centre et horizontalement se trouvaient des barres et des espaces pour corriger le tir latéralement. Evaluant la distance de mon point de réglage à 2 000 mètres, à l'aide des molettes de réglage j'amenais la graduation verticale 2 000 sur la pointe de l'arbre. Le réglage théorique définitif pour se servir du canon et de la mitrailleuse coaxiale de 30 était terminé.

Pendant que je réglais la lunette, les chars se mirent à tirer. C'était la première fois que j'entendais la détonation d'un canon de 75. Je découvris avec surprise qu'un tir provoquait deux explosions, une au départ de l'obus et une décalée à son arrivée. L'explosion d'un obus ne provoque pas les énormes flammes que l'on voit dans les films tournés en studio.

Le midi, nous avons mangé notre ration individuelle de combat. A l'intérieur d'une boîte en carton étanche se trouvaient des conserves, un ouvre-boîte que nous appelions un *crapahuteur*, un paquet de biscuits de guerre *La Pampa*. Ces biscuits de survie étaient énormément durs et difficilement mangeables. Il y avait également une petite bouteille d'eau de vie puissante la *gnirole*, une tablette de cachets de chlore pour désinfecter l'eau et des cachets de sel pour lutter contre la déshydratation. Il existait deux sortes de rations : l'*Européenne* et la *Musulmane*, celle-ci était facilement reconnaissable par l'image d'un croissant imprimée sur l'emballage. Nous n'aimions pas cette ration musulmane qui parfois nous était distribuée, car elle ne contenait ni le pâté de porc ni la bouteille de *gnole* !

Après le réglage, vint le tir. Je descendis et j'ouvris la culasse en appuyant fort sur un levier, j'introduisis l'obus en le propulsant d'un coup sec dans la chambre, la douille arrivée en butée faisait refermer la culasse, il fallait donc retirer vivement ses doigts.

Avec ses jumelles, le sous-lieutenant me choisit un objectif, un muret qu'il estimait distant de 1 800 mètres. Je pointai mon canon à l'aide de la lunette de tir sur le muret avec hausse 1 800 mètres. *Prêt*, j'attendis l'ordre *Feu*, j'appuyais sur la pédale de détente à côté de mon pied droit, les deux

Les blindés au tir à Rovigo



maines étant nécessaires pour orienter la tourelle et positionner le canon. Le réglage de la lunette était une chose, mais la balistique était autre chose, l'obus explosa en touchant le sol bien avant la cible et trop à gauche. À l'aide des graduations de la lunette, je corrigeais le tir en pointant le canon à droite et au-dessus de 1 800 mètres en rajoutant, à l'opposé, les distances qui manquaient. Le deuxième tir toucha le muret. Le troisième qui fut parfait, traversa le muret à l'endroit désigné. Un gradé arriva rapidement et cria : *Arrêtez de tirer sur le mur, c'est un marabout* (lieu saint). Un arbre remplaça le muret et au troisième obus je le cassais.

Succéda ensuite le tir à la mitrailleuse 12,7. On ne vise pas à la mitrailleuse, on dirige son tir vers l'objectif en suivant la trace des impacts des balles sur le sol et la nuit en suivant les balles traçantes. Le tir à la 12,7 s'effectuait debout depuis l'intérieur de la tourelle, par-dessus la plage arrière de l'automitrailleuse. Quand j'eus terminé de tirer, je suis monté sur la plage arrière et pour passer sous la 12,7 j'ai saisi son canon à pleine main et comme avec une barre fixe je me suis projeté les pieds en avant. J'ai découvert trop tard que le canon était brûlant, les paumes de mes mains étaient brûlées, j'en ai souffert pendant plusieurs jours.

Le soir, après le tir, il fallait *branler le canon*, c'est à dire nettoyer les tubes, ce qui nécessitait la force de deux hommes qui durant de longs moments devaient tirer et pousser énergiquement le manche de l'écouvillon. L'âme du canon devait être brillante, ensuite il fallait la lubrifier. Avant de repartir, une équipe alla sur les lieux des impacts avec des pains de plastic pour faire sauter les obus qui n'avaient pas explosé et cela pour empêcher qu'ils soient récupérés et transformés en bombes par les rebelles.

Le 16 février j'obtins mon CP 1 de tireur et le lendemain le CA1.

Pendant mes *classes*, je m'étais adapté au camp du Lido. Mais à la fin du quatrième mois, je devais le quitter pour aller je ne sais où, faire je ne sais quoi ? et dans quelles conditions ? J'ai pensé un peu tard qu'il serait préférable que je reste ici. Une conversation m'apprit que le colonel gardait au camp les judokas, je possédais quelques notions de ce sport. Naïvement je m'inscrivis au club où durant quelques soirées j'ai effectué des chutes avec un kimono prêté, puis devant la nécessité d'en acheter un, moi qui n'avait pas beaucoup d'argent, j'ai abandonné.

Cinq cent mille Gaillards munis de transistors (général De Gaulle)

Le soir au repos dans la *piaule*, avant l'extinction des feux, j'écrivais de temps en temps à ma famille et tous les jours à Monique. Le courrier était le seul lien qui nous permettait de communiquer avec le monde civilisé. Qu'ils étaient tristes les jours sans recevoir de lettre ! Grâce à mon transistor, j'écoutais de la musique et les informations autorisées. Chaque semaine un ami de la *piaule* recevait une bouteille de whisky *Black and White* avec sur l'étiquette le petit chien noir et blanc. Cette bouteille il la partageait avec nous.

Terminé tout cela, à la fin du mois j'appris que je partais rejoindre le 4^{ème} RCC (4^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval) quelque part du côté de Tébessa. Aucun de mes amis de *piaule* ne partait rejoindre ce régiment, Nous étions tous peînés de nous séparer et après avoir échangé nos adresses nous nous quittâmes pour toujours.



L'automitralleuse AM8, surnommée Greyhound par les Américains et produit par Ford, était en service depuis 1943.

Armement : Un canon de 37 mm modèle M6 (équipé d'un viseur télescopique M70D), une mitralleuse coaxiale Browning de 7,62 mm (400 cartouches) et une mitralleuse lourde Browning M2 de 12,7 mm sur la tourelle (1 500 cartouches).

Moteur : Hercules, 6 cylindres en ligne, 110 ch.

Equipage : Le pilote et le radio-opérateur prenaient place dans la partie avant de la coque, les deux autres équipiers prenant place dans la tourelle.

Le blindage allait de 3 mm (sous la coque) à 19 mm (tourelle et face avant de la coque). Son moteur Hercules lui permettait d'atteindre 90 km/h sur route et 48 km/h en tout terrain. Son réservoir de 224 l et sa consommation de 35 l/100 km sur routes lui permettaient d'avoir une autonomie de 640 km.

Longueur : 5 m, largeur : 2,54 m, hauteur : 2,64 m, masse au combat : 7,8 tonnes.

En route pour le 4^{ème} RCC

Je quittais le camp du Lido le 1^{er} mars 1962 en tenue de sortie et muni du paquetage. Des GMC nous emmenèrent en gare d'Alger où nous embarquâmes dans les wagons de la CFA afin de rejoindre nos différentes affectations. Prenant la direction de Constantine distante d'environ 450 km, la locomotive poussait devant elle deux wagons lestés de sable qui devaient protéger le convoi si les rails avaient été minés par les fells. Comme la locomotive avançait lentement, elle pouvait en principe s'arrêter sans dommage. Pour rouler lentement, elle roulait vraiment lentement et j'avais tout mon temps pour détailler le paysage. Finie la riche plaine, maintenant la terre était pauvre, caillouteuse et l'herbe rabougrie. Qui dit terre pauvre dit habitants pauvres, de temps à autre j'apercevais un gourbi, une mechta autour desquelles tentaient de survivre plusieurs chèvres faméliques recherchant quelques brins d'herbe, j'en ai vu une brouter du carton.

Au départ, je fus désigné pour détenir et distribuer les repas du midi à plusieurs Cavaliers. On me donna des boîtes de conserves de bœuf aux carottes, ainsi que d'autres boîtes. N'ayant pas d'ouvre-boîte, il aurait été plus judicieux de nous donner des rations individuelles. Après des essais d'ouverture avec la lame de couteau nous avons abandonné et nous n'avons pas mangé ce midi !

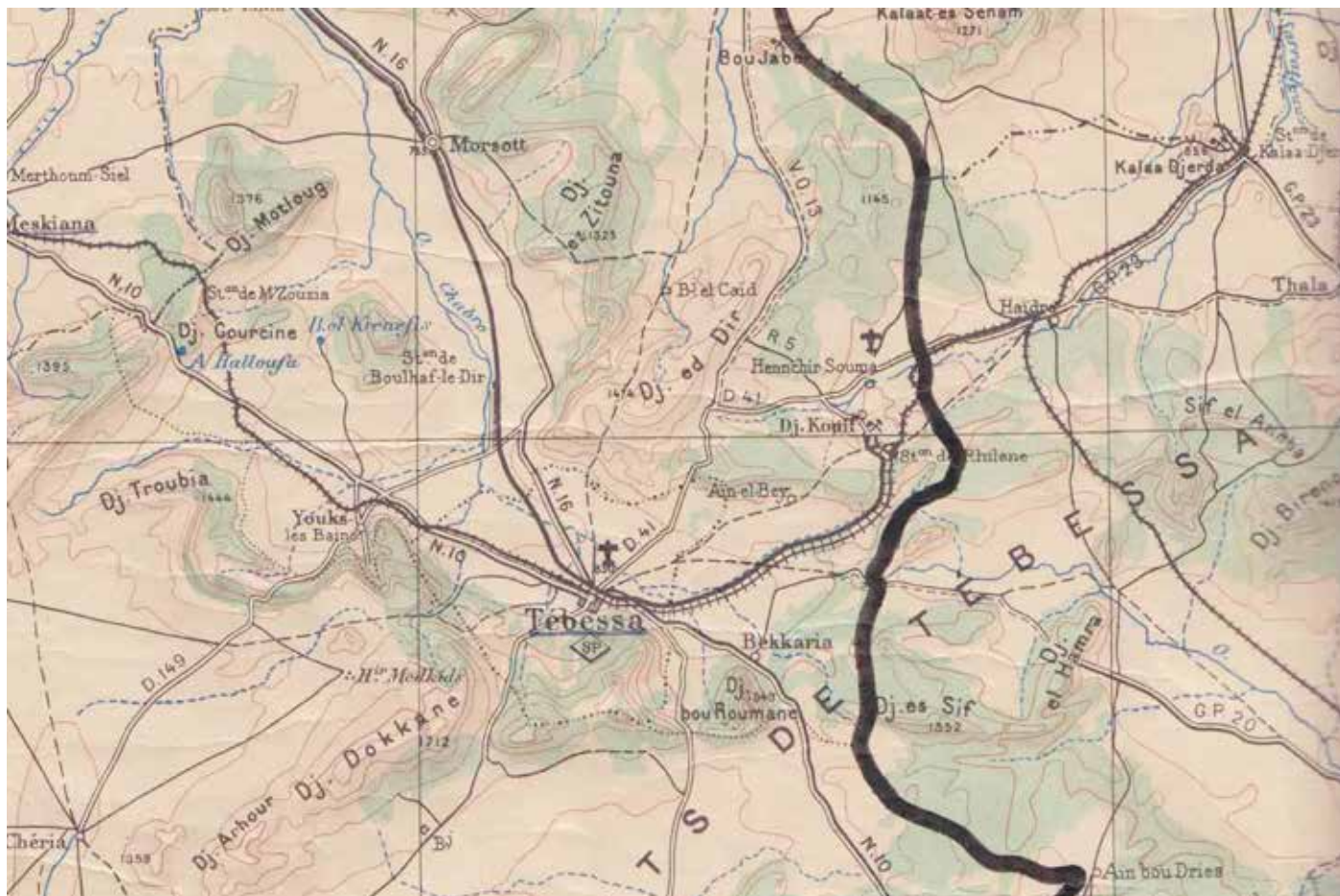
Nous sommes passés par les gorges de Palestro. Sinistre endroit où 17 des nôtres tombèrent dans une embuscade le 18 mai 1956. Les corps de nos soldats furent mutilés, leurs testicules coupés et mis dans leurs bouches, leurs ventres ouverts, éviscérés, remplis de pierres. Pour la première fois, le monde découvrit par la presse l'horreur de ce conflit qui n'était qu'à son début, l'armée se lança le 19 mai à la poursuite du commando FLN qu'elle détruisit le 23 mai. Tout le long de la voie gisaient sur terre les poteaux téléphoniques coupés à leur base. Exceptionnellement, deux ou trois en suivant avaient échappé à la destruction et dressaient leurs squelettes sans fils. Le voyage dura longtemps, parfois le train s'arrêtait pour laisser un scout-car se ranger sur une voie de garage. Je voyais pour la première fois ce type de véhicule blindé armé de mitrailleuses dont les roues à pneus avaient été remplacées par des roues ferroviaires. Ces blindés patrouillaient sur rails. Un autre véhicule aperçu attira mon attention, il se déplaçait à vive allure, puis il s'arrêta net et il repartit immédiatement à la même vitesse dans l'autre sens, sans faire un demi-tour, il s'agissait d'un EBR (engin blindé de reconnaissance). Ce véhicule Panhard à roues, de fabrication française, possédait un équipage de trois hommes, un tireur et deux pilotes, un pilote à l'avant et l'autre lui tournant le dos à l'arrière. Le double poste de pilotage lui permettait de dégager précipitamment et spectaculairement sans manœuvres inutiles.

Nous arrivâmes le soir en gare de Constantine. Le train ne roulant pas de nuit pour des raisons de sécurité, nous fûmes transportés dans un camp où après le repas nous dormîmes sous des tentes. Le lendemain matin nous fûmes réveillés à 6 heures et ramenés à la gare, direction de Tébessa. Je pense avoir aperçu la mine de fer à ciel ouvert d'Ouenza identique à l'image représentée à l'intérieur de mon livre de géographie. Lorsque nous étions écoliers nous apprenions l'histoire et la géographie de la France mais aussi celle de nos colonies. Grâce à l'école je savais que je me trouvais dans les Aurès, montagnes propices aux embuscades où bien des nôtres laissèrent leur vie. Je ne sais plus où je suis descendu du train, mais je sais que le soir je couchais dans un camp avec une dizaine de compagnons qui n'avaient pas été débarqués en cours de trajet pour rejoindre leur unité. Des lits picot nous attendaient, ces lits de camp en toile avaient des pieds en bois en forme de X une fois dépliés. Je me couchais toujours tout habillé avec une couverture sur moi. Les soldats qui nous recevaient voulurent que nous dormions avec le casque lourd sur la tête afin

d'être prêts, disaient-ils, à nous abriter dans une citerne en cas de pilonnage sur le camp ! Nous n'en fîmes rien car nous avions flairé qu'il s'agissait d'un bizutage. Il faisait très froid dans ces montagnes, je dormis mal, j'avais froid dans le dos, il aurait fallu que je place une couverture sur la toile du lit. Durant la nuit j'ai entendu plusieurs fois le bruit du canon. Au matin, nous sommes partis vers le Kouif pour rejoindre le PC du 4^{ème} RCC.

Le Kouif

Cette petite agglomération, située à 1 148 mètres d'altitude, était construite autour d'une mine de phosphate. L'exploitation de ce gisement, découvert en 1893, était sa principale activité et faisait sa richesse. Une fois extrait, le phosphate était expédié par chemin de fer à partir de la gare. Au Kouif, il y avait les villas des cadres européens, les quartiers des ouvriers algériens, une centrale électrique, une école, une infirmerie, une salle de cinéma, un stade, des cafés et des commerces. Le 4^{ème} RCC y avait établi son PC en 1960. Le PC était composé, à gauche et au fond, d'une cour de plusieurs blockhaus en béton, à droite des hangars abritaient des blindés, au milieu de cette petite cour se dressait le mâât des couleurs. Nous nous sommes alignés au garde-à-vous, le colonel Raiffaut est venu nous souhaiter la bienvenue et nous a appris que désormais nous n'étions plus des Cavaliers, mais des Chasseurs et qu'il savait récompenser ses hommes, il cita comme exemple : *Une mine trouvée donne droit à la VM* (croix de la Valeur Militaire). Passage de nouveau auprès d'un *garde-mites* qui nous remit, entre autre, les écussons du 4^{ème} RCC à coudre sur nos tenues. Notre calot bleu ciel fut remplacé par un béret et nous devions acheter l'insigne du régiment au foyer. Une Jeep vint nous chercher ce 3 mars pour nous conduire au 3^{ème} escadron qui se trouvait au camp de Rhilane. Nous étions deux, Jean-Henri Pauquet-Lacassagne (qui me retrouvera 53 ans après grâce à internet) et moi à partir vers ce camp distant de 2 ou 3 kilomètres. Les autres partirent vers d'autres escadrons répartis dans des camps proches de la frontière tunisienne.



Le camp de Rhilane

Le long de la piste qui me conduisait à Rhilane, je n'aperçus aucune habitation ni de près ni de loin, pas un seul arbre, pas de cultures, seule une herbe rare poussait entre les pierres d'un sol caillouteux.

A peu de distance avant l'entrée du camp, à droite, se trouvait un panneau sur lequel était écrit, sur un fond vert et blanc : 4^{ème} RCC / 3^{ème} Escadron / capitaine Philippe de Percin-Northumberland.

Al'entrée, la sentinelle leva la barrière. Nous entrâmes dans le camp, il était entouré d'un important enchevêtrement de barbelés abondamment miné. A droite, dans un blockhaus inesthétique, se trouvait le poste de garde et à gauche, dans une maison ancienne à étage, bardée d'antennes, se trouvait le logement du capitaine, tandis que le rez-de-chaussée était occupé par les transmissions.

Le camp, situé à 1 064 mètres d'altitude, était établi sur le flanc en parti terrassé et nivelé d'un piton, il s'étendait sur une longueur de 250 mètres environ et sur 100 mètres de large. Il occupait l'ancien emplacement d'une gare de fret et ses infrastructures dont on avait retiré tous les rails. Dans le passé, une ligne de chemin de fer partait de cette gare et desservait la Tunisie du temps où elle était sous protectorat français. Maintenant, ce pays abritait et aidait nos ennemis, les rebelles de l'ALN. La différence entre le FLN (Front de libération nationale) et l'ALN (Armée de libération nationale) ? pour nous, aucune ! Ils menaient tous deux le combat contre nous, mais à cause de la rivalité entre leurs chefs, ils ne s'aimaient guère et parfois se tuaient entre eux. Le FLN se trouvait à l'intérieur de l'Algérie et l'ALN en Tunisie, depuis ce pays, elle lançait des attaques vers l'Algérie. La Tunisie étant un état indépendant, nous n'avions pas le droit de riposter ou d'intervenir, ni sur son sol ni dans ses airs (il y a eu quelques bavures comme celle de Sakiet-Sidi-Youssef, habilement exploitées par les Tunisiens dans le but de s'attirer, avec succès, le soutien de l'opinion internationale).

Au milieu du camp, se trouvaient le bâtiment administratif et le mess des officiers et des sous-officiers. A proximité, se dressait le mât avec nos couleurs. Le drapeau était descendu le soir et hissé le matin par des hommes de la garde. En haut, un hangar, ancien atelier de réparation des locomotives avec une fosse de visite, servait maintenant pour l'entretien de nos blindés, c'était l'échelon.

A mesure que nous roulions dans le camp, je fus surpris de ne croiser, dans ce grand espace, qu'un adjudant qui tout seul, muni d'un bâton clouté, piquait de-ci de-là sur le sol des mégots qu'il rejetait ensuite plus loin, cela m'inquiéta : dans cet environnement désertique mon cerveau n'allait-il pas se comporter de la même manière ? Plus loin, quatre blindés sans équipage stationnaient moteur tournant, près du hangar, un empilement de jerricans stockant l'essence de l'Escadron, en face de la cuisine, un monticule de terre abritait la soute à munitions, le tout libre d'accès.

Des baraquements en dur provenant de la gare servaient à loger les pelotons. Je fus déposé devant le baraquement du premier peloton, à l'extrémité est du camp. Personne n'était là pour m'attendre. J'entrais dans le couloir, à terre je vis des caisses ouvertes avec des munitions en vrac à disposition, sans aucun contrôle ni justificatif à remplir comme au camp du Lido. Je vis aussi une douille de 75 accrochée avec un maillet à la rampe d'un escalier qui menait à une cave, je pensais, à juste titre, que c'était pour sonner l'alerte, visiblement je n'étais pas là pour faire du tourisme ! De chaque côté du couloir il y avait des chambres, de l'une d'elles sortit un brigadier qui me dit : *Le lieutenant n'est pas là, il te verra plus tard*, et il me conduisit vers la chambre que nous partagerons.



L'entrée du PC au Kouif

Premier contact avec mon peloton

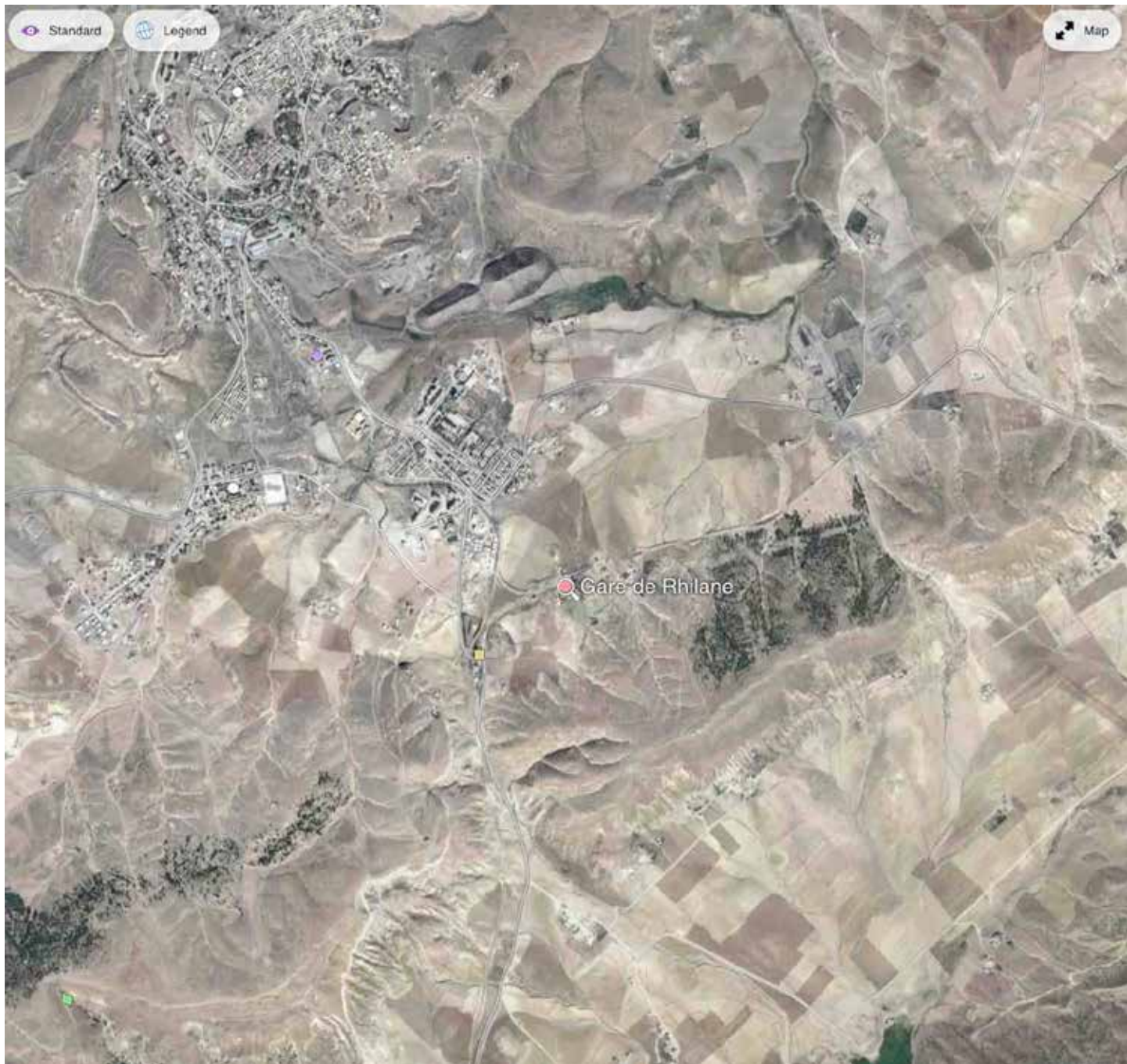
Toutes les chambres du baraquement étaient identiques, d'une surface d'environ dix mètres-carrés chacune abritait quatre hommes qui couchaient sur deux lits superposés. Un poêle trônait au milieu de la pièce (je ne sais pas à quoi il pouvait bien servir car il n'y avait pas un arbre à des kilomètres à la ronde), une absence totale de mobilier, pas de table, pas de placard. Une fenêtre avec son grillage protecteur diffusait la lumière du jour. Sous cette fenêtre, sur le sol carrelé, un râtelier avec quelques carabines US (cette carabine peu encombrante avec son chargeur de 15 cartouches était idéale dans une automitrailleuse où il y avait deux emplacements prévus pour les loger), un ou deux PA et PM (quand nous étions en repos, une chaîne cadenassée ceinturait le tout et le brigadier gardait la clé sur lui, quand il s'absentait il remettait cette clé à une autre personne de notre chambre car il fallait qu'à tout moment nous puissions nous saisir rapidement de nos armes).

Trois hommes occupaient cette chambre : le brigadier Claude D., chauffeur de l'half-track surnommé *Popeye* et Jean Claude V. dit *Facteur* (son métier dans le civil). Jean Claude V. s'occupa de moi, il m'apprit que j'allais remplacer le *Vieux* comme tireur sur l'AM8 du sous-lieutenant, le *Vieux* qui logeait dans une autre chambre allait avoir la *quille*, il allait être libéré. J'appris par eux que le sous-lieutenant Martin était un engagé, il avait pris un engagement de trois ans ce qui lui permettrait ensuite d'entrer comme gradé dans la Gendarmerie. Un engagement de trois ans n'était pas un mauvais calcul, car ceux qui firent ce choix plutôt que de faire les 28 mois comme appelés accédaient au grade de sous-off avec une bonne paye, mais devaient faire huit longs mois de plus que les autres.

Jean-Claude m'expliqua ce qu'était le quotidien au camp, le troisième escadron abritait trois pelotons d'environ trente hommes chacun, ce qui devait faire en tout, en ajoutant les mécanos, les radios et autres, 120 hommes au maximum, gradés compris. Chaque peloton opérait alternativement par cycle de trois jours ou plutôt trois nuits, la première nuit de *Herse* (surveillance du barrage électrifié), le lendemain matin, repos en principe ou de garde de jour, mais même en repos il fallait être toujours prêt à partir en opération. Le deuxième jour, garde de 24 heures au camp, nous verrons cela plus en détail le moment venu.

Jean-Claude m'attribua un PM en attendant que le PA du *Vieux* soit disponible car dans la tourelle exiguë de l'AM8 un pistolet au ceinturon tenait moins de place. Ensuite, il m'emmena dans le couloir, devant les caisses de munitions et me fit remplir chacun de mes chargeurs (32 cartouches de 9 mm *Parabellum* par chargeur) puis il me remit une cartouche supplémentaire en me disant : *Celle-là, c'est pour toi si tu es à court de munitions, ne tombe pas vivant entre leurs mains, nous nous en avons tous une sur nous !* Je l'ai gardée dans mon porte-monnaie. Il ajouta : *Ici c'est un secteur calme il ne s'est rien passé depuis trois mois*, je fus très heureux d'entendre cela, car lors de ma traversé du camp mon attention avait été attirée par des cercles à la peinture rouge sur des murs et bas de porte entourant des impacts d'éclats d'obus, par la suite je vis aussi que la date de l'impact était marquée.

Ce premier jour au peloton j'écrivis sans attendre à tous ceux qui m'étaient chers pour leur communiquer ma nouvelle adresse.



La gare de Rhilane



Un vie spartiate

Dès mon arrivée au 4^{ème} RCC, conscient que j'allais vivre des moments qui allaient marquer dans ma vie, je tins un journal. Pour éviter de nous disperser je pense qu'il est préférable d'abord que *je plante le décor*. En premier, je vais donc raconter la vie ordinaire au camp pour ceux qui s'y trouvaient en repos et non jour après jour, du moins au début, ce sera plus facile à comprendre.

Le matin pas de réveil claironnant comme au camp du Lido : en fonction de ses opérations nocturnes chaque peloton avait des heures de réveil différentes, quand nous étions de repos chacun à notre tour nous allions à la cuisine chercher dans un bouteillon (récipient en alu) du café, des conserves, de la confiture et du pain et assis sur les lits du bas, nous *petit-déjeunions* en buvant le *jus* dans nos quarts ovales en aluminium. Quand le café était froid un coup de *bite chauffante* mettait peu de temps pour le réchauffer. La *bite chauffante* était un thermo-plongeur (résistance électrique avec un manche en bois). Cet engin était interdit à cause de sa voracité en énergie sur notre faible installation électrique. Autre moyen de faire chauffer de l'eau, plus délicat et plus risqué : une lame de rasoir attachée au bout d'un fil électrique était descendue dans l'eau au centre du seau sans toucher la partie métallique et le deuxième fil, fil de masse, était fixé sur le bord du seau, il n'y avait plus qu'à brancher !

Au camp de Rhilane il n'y avait pas de salle d'eau, il n'y avait même pas d'eau, chaque matin la Jeep partait au Kouif chercher 1 000 litres d'eau dans une tonne. Dans le camp, cette tonne était posée à l'extérieur près de notre peloton. Le cuisinier venait prélever l'eau nécessaire aux repas, ensuite nous pouvions en disposer. L'après-midi, avant que la tonne ne soit vide, quand il en restait (rarement) certains d'entre nous, après avoir tiré l'eau dans un seau en fer galvanisé et la réchauffer à l'aide de la lame de rasoir, arrivaient à se laver toujours dehors en plein air. Nous restions fréquemment plusieurs jours sans pouvoir, ou avoir, le temps de nous laver. Pour me raser, j'avais un rasoir électrique bi-tension, il fonctionnait sur la prise de la chambre quand il y avait du courant et s'il n'y en avait pas nous avions des grosses piles de 110 volts qui, en principe, servaient à alimenter les postes de transmissions. Pour laver le linge, c'était plus facile, comme tout le monde j'allais chercher un jerrican d'essence que je versais dans le seau et j'y trempais mon linge, il en sortait impeccable et séchait sans problème, ensuite je vidais le seau à terre.

Les feuillées (*les chiottes*) : La tranchée servant de latrine était creusée un peu à l'écart du bâtiment du premier peloton, des traverses de chemin de fer posées au dessus du vide servaient à placer les pieds. Il y avait six places côte à côte. Un toit rudimentaire en tôle ondulée recouvrait le tout. Lors de sa construction, des séparations avaient été réalisées, entre des piquets, avec une superposition d'étuis en carton goudronnés provenant d'emballages d'obus de 75. Quand je suis arrivé à Rhilane, ces séparations avaient presque entièrement disparu. Quand il y avait trop de mouches, nous jetions dans la tranchée quelques seaux d'essence et nous y mettions le feu. Les feuillées, comme jadis pour les Romains, c'était le lieu convivial où nous nous rendions à plusieurs pour discuter : *Je vais aux chiottes - Attends-moi, je viens avec toi*. Comme la dysenterie nous tordait souvent les tripes, le lieu était très fréquenté.

Pour les repas, comme chacun d'entre nous, je me rendais au réfectoire muni de mes couverts, de mon quart et de mon assiette en métal émaillé à fleurs. Cette assiette avait dû connaître la guerre d'Indochine car au dos de celle-ci était marqué *Hong Kong*. Après le repas, je repartais avec mes ustensiles et comme toujours, la tonne d'eau était vide ! Puisque je ne pouvais pas laver mon assiette, je la tapais contre un des pneus de la tonne pour faire tomber le maximum de sauce.

Avec une bande de mitrailleuse 12,7



Quand la superposition quotidienne des couches de sauces séchées atteignait une petite épaisseur, la croûte se décollait facilement. Le réfectoire se situait dans un petit bâtiment qui faisait aussi office de Foyer en dehors des repas, pas de cartes à présenter comme au Lido. Le cuistot H. préparait la boisson à l'extérieur. Dans une grande marmite en alu, il déposait quelques cachets violets triangulaire, non, ce n'était pas du Viagra, mais du vin déshydraté, ensuite il remplissait la marmite d'eau. Les repas étaient copieux et bons, dans le civil notre cuistot était cuisinier dans la Compagnie des wagons lits. Sur la table, se trouvait une grosse boule de pain rond portant la date et le lieu de sa fabrication gravés au stylet avant sa cuisson. Le lieu : Marseille, la date, un bon mois avant qu'il arrive sur notre table, mais il n'était pas dur. Il y avait aussi sur cette table un bocal rempli de cachets de Nivaquine, ce médicament prévenant les crises de paludisme, nous devions en avaler tous les jours. Comme beaucoup, je restais souvent plusieurs jours sans les prendre, ce qui par la suite m'a probablement déclenché une crise. La Nivaquine non consommée était récupérée par le serveur du mess. Quand il descendait en GMC chercher l'approvisionnement à Tébessa, il allait échanger un bocal rempli de Nivaquine contre un agréable moment avec une pensionnaire du BMC (Bordel militaire de campagne) nous a-t-il dit (la Nivaquine, à partir d'un certain dosage, a la particularité d'être abortive).

Les distractions : c'étaient des parties de cartes, mais comme je n'y jouais pas dans cette chambre de quatre, mes compagnons devaient se débrouiller pour trouver un autre partenaire. Moi, je lisais et relisais le même livre : *Le Sahara brûle* acheté à Alger. Les transistors ne captaient que Radio-Tunis captée bien difficilement par une antenne de fortune. Cette antenne comprenait un grillage déroulé sur le toit, un fil en cuivre assurant la liaison entre ce grillage et la prise centrale de l'antenne du poste, un deuxième fil coincé sur la masse de cette prise descendait dans un seau d'eau (à l'époque, tous les postes à transistor avaient une prise d'antenne afin de pouvoir fonctionner dans les voitures). Radio-Tunis n'était pas une station qui nous était destinée et les infos ne nous apportaient pas grand-chose. Quant à la musique, ce n'était qu'un disque d'Adriano Celentano qui passait en boucle, alors *ras-la-frange* d'Adriano ! Le Foyer ouvrait quand son responsable n'était pas en opération ou de garde. Quotidiennement, un GMC allait chercher à Tébessa un chargement complet de caisses de bières : La bière Pills. Nous n'employons pas de décapsuleur, nous décapitons le col de la bouteille avec une baïonnette comme on procède parfois *dans la Cavalerie* avec une bouteille de champagne ! Le foyer possédait un réfrigérateur fonctionnant à l'alcool à brûler, la bière était toujours fraîche

Dans le camp déambulait un homme qui totalisait deux mois de prison, il avait atterri chez nous probablement éjecté d'un régiment de métropole. Il avait toujours soif et buvait beaucoup de bières, nous le surnommions *Le Broc* (ce nom rappelant celui d'un récipient d'une grande capacité). *Le Broc*, on ne pouvait rien lui confier, surtout pas une arme. *Le Broc* était employé comme homme à tout faire, mais pour ça aussi il n'était pas doué, alors on lui laissait passer le temps au Foyer, appuyé sur la planche qui servait de bar.

La discipline : du moment que nous saluions les supérieurs à partir du grade de lieutenant et que nous étions en tenue de combat correcte pour monter la garde ou pour partir en opération, on ne nous cherchait pas des poux sur la tête. Nous nous habillions comme nous le voulions, en survêtement ou en short quand il faisait chaud, avec des nails ou des sandales aux pieds, le petit béret commando sur la tête ou pas. Nous tutoyions les brigadiers et les margis. Ici il n'y avait pas de coiffeur, le plus doué du peloton coupait les cheveux de ses camarades. Puisqu'on ne m'obligeait pas à avoir *deux doigts de blanc au dessus des oreilles* je me fis raser le crâne *la boule à zéro*.



▲ ▼ Rhilane, avec le passage de deux T-6



Mars 1962

Le Barrage

Résumer en quelques lignes l'histoire du barrage entre l'Algérie et la Tunisie n'est pas facile, car le sujet mérite un livre à lui tout seul. Il y avait aussi un autre barrage sur la frontière marocaine, mais je ne parlerai que de celui que j'ai connu. Partant de la mer et se terminant dans les sables, au sud de Négrine, sur 460 km, une ligne de défense parfois large de plusieurs kilomètres avec un (ou plusieurs) réseaux de barbelés électrifiés et minés fut construite à partir de 1957 entre l'Algérie et la Tunisie sous l'égide du ministre de la défense André Morice. Un deuxième vint, plus en avant, doubler et renforcer ce dispositif : la *Ligne Challe* du nom du commandant en chef. Le barrage était établi en retrait de la frontière, parfois à plus d'un kilomètre, ce qui permettait d'intervenir dans la zone interdite à l'est tout, en restant sur le territoire algérien.

Sur sa largeur en partant du côté tunisien, le barrage se composait successivement en premier d'un grillage empêchant les animaux d'y pénétrer, ensuite derrière ce grillage un autre réseau de barbelé miné de mines anti-personnelles, mines *encrier* en plastique indétectables, mines *bondissantes* et mines *éclairantes*. Au milieu de l'ouvrage passait le réseau central électrifié de 25 000 volts de nuit et 5 000 volts de jour. Il était alimenté par 104 groupes électrogènes répartis le long des 3 000 km de haies électrifiées. Une piste technique non minée longeait ce réseau central et permettait aux électromécaniciens de procéder aux réparations. Côté Algérie, se trouvait un autre réseau de barbelé miné, puis à nouveau, un grillage anti-animaux. De chaque côté du barrage, s'étendait une zone interdite où le moindre endroit qui aurait pu servir de refuge aux fells était rempli de barbelés minés. Le but ? : interdire le passage des troupes de l'ALN, positionnées en Tunisie, de pénétrer en Algérie, d'empêcher le ravitaillement du FLN ou d'empêcher l'ALN de lancer des attaques à partir de la Tunisie vers l'Algérie puis repartir se réfugier derrière la frontière. En mars 1962, quelque 22 000 hommes de l'ALN puissamment armés et entraînés se trouvaient en Tunisie. Le barrage empêchait également les passages de rebelles d'Algérie qui voulaient rejoindre les camps de l'ALN en Tunisie afin de se former. En voulant franchir le barrage, les quatre premiers mois, l'ALN perdit près de 4 000 hommes, 590 furent fait prisonniers, 350 armes collectives furent prises ainsi que 2 000 armes individuelles, mais l'armée Française déplora 273 tués et 800 blessés. Devant l'efficacité des barrages, L'ALN ne risquera plus de grands passages. Un total de 11 millions de mines fut enfoui sur les barrages à l'est et à l'ouest (les chiffres cités sont issus de mes recherches dans les archives en ligne 50 ans après).

La Herse

Le barrage était surveillé en permanence par des patrouilles motorisées blindées qui accomplissaient la *Herse*. Isolé en Tunisie, l'ALN se perfectionna et tenta de nouveaux passages de nuit toujours au prix de lourdes pertes, mais en employant des moyens plus adaptés à la situation. L'approche du barrage par les fells était signalée par des détecteurs sismiques et électroniques, mais aussi repérée par des radars couplés à des pièces d'artilleries, ces radars surveillaient la zone et ils déclenchaient un tir précis que ce soit sur des départs de mortiers ou sur toute présence humaine. De puissants projecteurs à arcs électriques installés à l'arrière balayaient le *no man's land* sur plusieurs kilomètres, mais dans ces montagnes bien des endroits échappaient aux échos radars et aux projecteurs. Arrivés au barrage dans l'obscurité, des spécialistes de l'ALN faisaient exploser les mines et le réseau électrifié avec des *bangalore* (tubes explosifs) glissés sous les fils à l'aide d'une perche, ou bien en déminant un passage et en sectionnant le réseau avec des



▲ ▼ *Le Barrage*



pincés isolantes. La coupure du réseau électrique était immédiatement localisée et la patrouille motorisée blindée la plus proche intervenait rapidement. Aussi, rares étaient ceux qui arrivaient à franchir le barrage, les survivants étaient pourchassés à l'intérieur des terres et presque toujours anéantis. Le jour, des patrouilles motorisées franchissaient le barrage par des portes non électrifiées. La nuit, ces portes étaient fermées et surveillées. Patrouiller de l'autre côté du barrage était très dangereux car des mines anti-chars étaient enterrées par l'ennemi. Bien des engins ont sauté provoquant, outre la destruction de l'engin, des morts et des blessés parmi nos hommes, l'AMM8 était très vulnérable aux mines à cause de la faiblesse du blindage sous sa coque. De jour les survols quotidiens de la ligne par des T-6 assuraient une surveillance efficace.

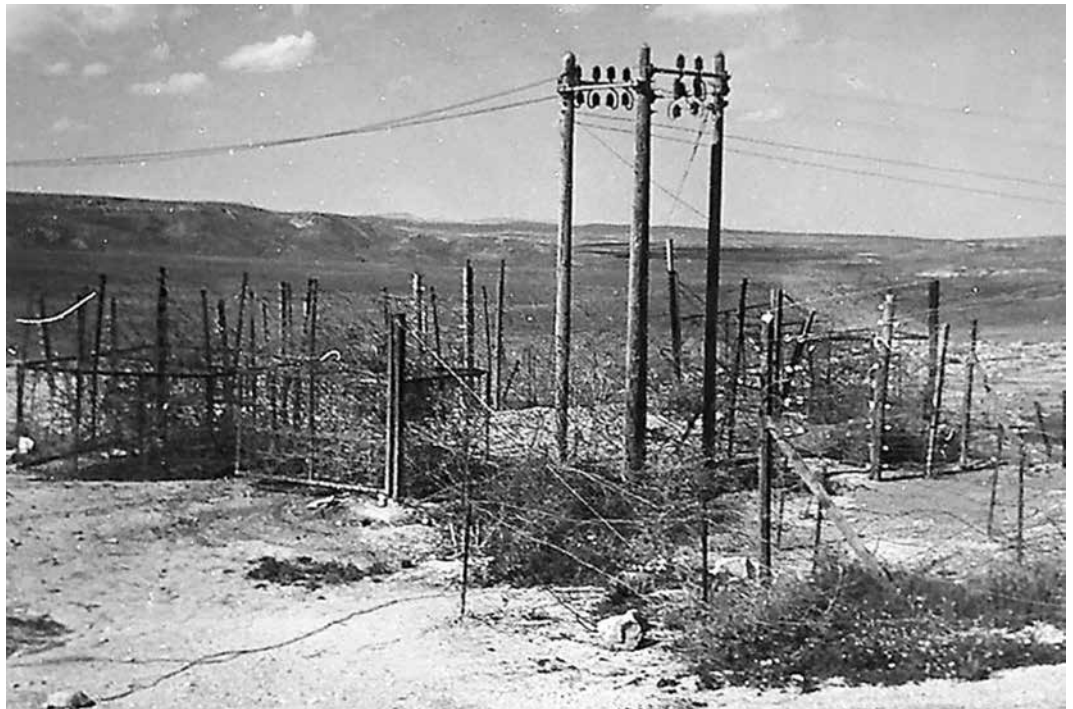
Prêt pour ma première Herse

Arrivé le 3 mars 1962 dans l'après midi au camp de Rhilane, le 6 mars je n'avais pas encore rencontré le sous-lieutenant SLt (désormais je le citerai ainsi en abrégé). Le brigadier Bernard D. (je l'appellerai désormais par son prénom, sans citer son grade) me déclara : *Ce soir nous sommes de herse, tu remplaceras le vieux, comme il est libérable on va le laisser dormir*. Par tradition, on classait les appelés en deux catégories : les *anciens* et les *bleus*, les *bleus* qui venaient d'arriver devaient respecter les *anciens*. Parmi les *anciens*, il y avait des *anciens* plus *anciens* que les autres comme aurait pu dire Coluche. Je devais faire partie de l'équipage du half-track qui portait le nom d'un Maréchal du second empire : *Canrobert*. Théoriquement, quatre hommes composaient un équipage d'AM : un chef de char, un tireur, un pilote et un copilote qui était radio-opérateur, mais sur un half-track trois suffisaient, il y avait donc beaucoup de place libre à l'arrière pour un quatrième : moi ! Je suis allé voir de près ce véhicule américain conçu pour le transport de troupes, semi-chenillé il avait un blindage d'une épaisseur maximum de 12,7 mm à l'avant et de 6,3 mm à l'arrière, il pesait 5,6 tonnes à vide et pouvait rouler à 72 km/h et, bien sûr, il carburait à l'essence. Sur ses flancs extérieurs étaient fixés, avec des sangles, des bidons d'huile et des jerricans d'eau. A l'intérieur, se trouvaient plusieurs caissons de bande de mitrailleuses, une caisse de grenades défensives, à l'avant, au-dessus du copilote une mitrailleuse de 7,62 mm (la 30) fixée sur un rail circulaire pouvait pivoter dans tous les sens. Un empilement de sept coussins posés sur le siège du pilote laissait supposer que celui-ci était de petite taille, et il l'était ! à cause de cela, nous le surnommions *Popeye*. En ce mois de mars, dans ces montagnes de l'Atlas présaharien, les nuits étaient très froides, je préparais des couvertures et un duvet (le duvet n'était pas fourni par l'armée, mais laissé par un ancien à sa libération, habituellement un libérable donnait à ses compagnons de chambre les quelques accessoires qui pouvaient améliorer leur quotidien). En plus de l'usage du duvet, j'héritais d'un coussin gonflable qui avait dû être découpé sur un matelas pneumatique HS (hors service). Les altitudes données, les distances et la géographie des lieux qui vont suivre sont relevées à partir de vues prises par satellites (*Google Earth*), le récit du déroulement des combats provient des notes personnelles écrites jour après jour.

Ma première Herse

Le 6 mars à la nuit tombante, Claude D. Jean Claude V., *Popeye* et moi nous suivîmes, à bord d'un half-track, l'AM du SLt, ce chef du premier peloton, que je n'avais toujours pas rencontré, était à son bord en compagnie d'Ali T., un Algérien Parisien qui effectuait son service militaire. Donc nous étions six à partir pour assurer la Herse au poste 11-22 (appelé ainsi car son altitude sur la carte d'Etat Major était de 1122 mètres). Nous nous engageâmes sur la piste d'accès menant au sommet coté nord et nous arrivâmes de nuit. L'AM se plaça face à l'est, les roues avant calées contre deux pierres prévues à cet effet, notre half-track se gara parallèlement à son côté, les roues avant calées de la même manière. Ces engins stationnaient toujours au même endroit et

*Les portes dans le barrage,
vues du 11/22*



Prêts pour la Herse



les pierres servaient à empêcher l'engin de dévaler dans la pente. Au fond de cette pente, passait la *Ligne Challe*. Dans l'obscurité je ne discernais rien de l'endroit où je me trouvais, mais pour mieux comprendre les événements qui s'y déroulèrent je dois vous présenter notre position vue depuis son sommet : à l'est, en face de nous, nous avions au loin la Tunisie, la face est du piton 11-22 descendait vers un thalweg comme on dit à l'armée où passait le barrage, ensuite derrière cette ligne de défense, se dressait un autre piton accessible depuis la Tunisie, du côté sud du 11-22 une pente abrupte descendait vers une dépression géologique qui se terminait 80 mètres plus bas en une immense vallée. Bernard D. m'expliqua que nous devions surveiller attentivement l'est jusqu'au lever du jour, afin de repérer et signaler la moindre lumière et il ajouta : *Parfois les fells attachent une lampe au collier d'un chien pour nous leurrer*. Deux hommes assureraient la première garde qui se terminerait à minuit, heure à laquelle une Jeep nous amènerait un repas cuisiné avec *el kawoua* (le café) puis deux autres hommes prendraient la relève pour la seconde garde. La seconde garde était la plus pénible, car le manque de sommeil se faisait sentir. Comme il fallait s'y attendre, les plus anciens se réservaient la première surveillance. Bernard D. m'a dit : *Comme tu es un bleu tu assureras la garde après minuit, couche-toi sans perdre de temps et dors en attendant*. Je me glissais dans le sac de couchage et je me roulais dans mes couvertures à l'arrière de l'half-track, Ali T. alla se coucher dans le blockhaus placé à l'angle sud-est du piton. *Blockhaus* est un grand mot, car ce n'était qu'un simple amoncellement de pierres emprisonnées par un grillage dressé autour d'une modeste excavation à ciel ouvert. En cas de pluie, la bâche qui faisait parti de l'équipement de l'AM et que nous appelions toile de tente, servait de protection. Couché sur la tôle du blindage, malgré le froid qui me tenaillait, je m'endormis.

Ma Bataille des frontières, nuit du 6 au 7 mars 1962

22 heures30, je suis réveillé par des explosions d'obus de mortiers tirés plus au nord suivis immédiatement par d'autres qui nous sont destinés. Les fells, en profitant de l'obscurité, s'étaient installés sur le piton d'en face distant de 250 mètres. C'est depuis cette position qu'ils nous harcèlent. Le SLt cria : *Mettez vos casques, quittez le blockhaus et mettez vous à l'abri dans les engins*. Nous rabattons les volets blindés devant le pare-brise et les vitres latérales. Je suis inquiet car un half-track ne possède pas de blindage en partie supérieure. Après avoir entendu le bruit du départ d'un obus, nous attendons avec angoisse l'explosion de son arrivée en espérant qu'il ne tombera pas sur nous. Les premiers impacts sont trop courts, mais bien vite les fells allongent le tir et les explosions nous entourent, des éclats ou des pierres sont projetés contre le blindage. Bernard D. me dit : *Quand tu vois la lueur d'un départ de mortier c'est pour toi*. Pour nous rassurer, nous disons : *Un mortier ce n'est pas précis et quand il touche son but c'est par hasard*. Comme toute personne normalement constituée je pense : *Qu'attendons-nous pour partir nous installer plus loin à la faveur de l'obscurité et les laisser tirer dans un espace vide !* Dans ma vie, je n'ai jamais apprécié que quelqu'un prenne à ma place des décisions me concernant et cette fois, s'agissant de ma vie, encore moins ! Je n'en fais part à personne car un *deuxième pompe* et *bleu* de surcroît n'a pas d'avis à donner. Je ne peux pas leur dire : *Restez là si ça vous plaît, moi, je vais me poster ailleurs*. Nous devons rester là, alors je me recroqueville au maximum en enfonceant le plus possible mon casque sur la tête. Ca y est, notre artillerie pilonne la position fell mais ça ne me rassure pas pour autant, car le piton ennemi se trouve à la même altitude que le nôtre et il est situé à peu de distance, donc pour anéantir les fells, les obus vont forcément passer très bas au dessus de nous. Je crains un tir trop court qui va nous être fatal. Au passage, je reconnais le calibre des *pélots* (obus) qui sifflent au-dessus de nos têtes : le bruit d'un 155 ressemble à celui que fait une Renault *Dauphine* (voiture de l'époque) sur une route. Tout à coup le silence revient et la peur s'envole.



Jean-Henri Pauquet-Lacassagne, pilote de l'AM8

Ouf ! mais avec tout cela à minuit, nous n'avons pas le casse-croûte habituel, évidemment la Jeep ne prend pas le risque de venir jusqu'à nous. Minuit, c'est à mon tour de surveiller. Je sors de mon sac de couchage et je scrute vers l'est. Encore sur les nerfs, personne ne se couche pour dormir. A minuit trente les *électros* nous signalèrent par radio trois coupures de réseau à 2,8, c'est à dire au pied de notre position. Les électromécaniciens situent avec précision le lieu de la coupure de réseau, mais les rebelles peuvent le franchir ailleurs dans la section qui n'est plus sous tension. Le SLt vient dans l'half-track et dans l'obscurité *arrose* la zone avec notre mitrailleuse de 30 en direction de la coupure, il a choisi cette mitrailleuse, car les balles 7,62 font moins de dégâts dans le réseau que les balles de 12,7 de la mitrailleuse de 50 qui hachent les barbelés. Après quelques brèves rafales, la mitrailleuse s'enraye provoquant la colère de l'officier. Vite, il retourne à son AM, la fait se déplacer et tire à la 12,7, tant pis pour le barrage !

Nous pensions que les fells avaient réussi à franchir le barrage et qu'ils continuaient leur progression vers l'intérieur afin de rejoindre la rébellion en évitant de se faire accrocher. Soudain, à 25 mètres à peine, je vois deux lueurs de départ de roquettes anti-char tirées dans notre direction, une destinée à l'half-track et l'autre à l'AM qui heureusement avait changé de position. Ils nous manquent, sinon nous aurions été carbonisés. Immédiatement, j'ouvre le feu avec mon PM en balayant dans cette direction de droite à gauche et en sortant le moins possible ma tête au dessus du blindage, car nous étions pris sous le feu nourri de plusieurs armes automatiques, les balles sifflent autour de nous, d'autres s'écrasent sur le blindage. Par radio, le SLt donne l'ordre d'évacuer rapidement les lieux et de prendre position plus bas (mon idée depuis le début !). *Popeye* ne vérifie pas si ses sept coussins sont bien présents sous son auguste derrière et sans se faire prier il démarre. Hélas, tout comme l'AMM8, le half-track doit reculer vers les assaillants pour éviter de descendre dans le ravin. Pendant cette manœuvre, le tir d'une roquette nous manque et explose entre nos deux engins. Dans l'obscurité, je tente désespérément d'enfoncer un nouveau chargeur dans mon PM et il se coince ! Dans la précipitation, je ne l'ai pas introduit avec les cartouches dans le bon sens et je vois des mains qui s'agrippent au rebord de l'Half-track, un fell tente de sauter à l'intérieur, peut-être est-ce une illusion, mais je frappe violemment avec mon PM en le tenant par la crosse sur ces doigts qui disparaissent aussitôt. Vite, nous retrouvons la piste et moteur hurlant, nous la dévalons en premier suivi de très près par l'AM, encadrés par une pluie de balles d'armes automatiques. Une autre roquette nous dépassa sur le coté gauche et explosa devant nous. Malgré tout ça, je réussis enfin à décoincer mon chargeur et à le replacer dans le bon sens mais je ne pouvais plus tirer sinon je risquais de toucher l'AM. Nous prenons position plus bas en faisant un demi-tour pour faire face aux assaillants. Il est une heure et demi. Le SLt demande : *Est-ce que quelqu'un est touché ?* Bernard D. lui répond que non et j'ajoute : *Je les ai arrosés mon lieutenant.* S'ensuit un silence puis le SLt s'adresse à moi : *Mais qui êtes-vous ? Je ne reconnais pas votre voix.* Il avait complètement oublié ma présence, alors je me présente réglementairement comme on me l'avait fait rabâcher au camp du Lido : *Chasseur Pérodeau Ulysse, 3^{ème} Escadron, Peloton Martin, à vos ordres mon lieutenant.* Encore un silence, puis enfin : *Ah, c'est vous le nouveau ! Mon pauvre vieux, vous n'avez pas de chance pour votre première sortie, quel accueil !* La position que nous venions de quitter était maintenant sous le feu de notre artillerie, avec des obus de 155. Les Fells savaient que s'ils venaient au contact, ils se trouveraient à découvert et canalisés entre les barbelés, ils ne prirent pas le risque de venir au contact. J'étais stupéfait par la précision de l'artillerie qui tirait sur un objectif hors de sa vue car elle se trouvait à 6 km en arrière. La portée du canon de 155 est de 24 à 28 km. Depuis la Tunisie, l'artillerie ennemie de l'ALN tirait sans répit sur le Kouif. Nos deux mitrailleuses étant hors service, c'est avec soulagement que nous reçûmes des renforts en blindés et en hommes. Comme arme en état de fonctionner, il n'y avait

*Les postes de guet le
long du barrage*



*Jean-Henri Pauquet-La-
cassagne*



que le canon de 37 de l'AM et mon PM. A trois heures, le réseau étant réparé par les *électros* et remis sous tension, nous recevons l'ordre de reprendre la position que nous avions abandonnée. Les blindés venus en renfort en tête, nous remontons lentement en suivant un *gus* (un camarade) qui marchait devant nous muni d'une *poêle à frire* (détecteur de mines). Eclairé par la lumière des phares, il balayait la piste à la recherche de ces engins de mort. Je n'étais pas rassuré car des fells pouvaient être restés embusqués sur la position. Aucune mine ne fut détectée. A l'intérieur du blockhaus, les fells avaient lancé des grenades incendiaires, le phosphore et sa chaleur intense avaient calciné certaines pierres calcaires les transformant en chaux, heureusement que ce fortin avait été évacué dès le début du harcèlement. A terre, se trouvaient des grenades offensives non explosées, ainsi qu'une au phosphore. Je tirais une rafale de PM sur une ombre, fausse alerte. Nous reprîmes notre position calés contre les pierres en attendant le lever du jour. Les renforts rentrèrent au camp. Voyant que personne n'avait envie de dormir, je me suis recouché, mais je ne pus trouver le sommeil.

Le jour du 7 mars

Le jour se leva à huit heures, je sortis de l'half-track, une Jeep vint chercher le SLt pour le conduire à l'infirmerie car, alors qu'il ripostait à la 12,7 debout sur la plage arrière de l'AM, il avait été blessé à la main, heureusement sans gravité. Avec le lever du jour, je pus enfin découvrir de visu le lieu où nous nous trouvions. Dehors nous inspectâmes les impacts sur l'half-track, il y en avait sur les volets de la porte et, à l'arrière, deux balles s'étaient écrasées 10 cm au dessous de ma tête, les bidons d'huile accrochés à l'extérieur, percés par les projectiles, s'étaient vidés. Sur l'AM, nous constatâmes que le SLt revenait de loin, en effet, six balles avaient frappés le caisson contenant la bande de cartouches alimentant la 12,7. Je descendis sur le versant est à la recherche des impacts d'obus de mortiers qui nous avaient été destinés. Jean-Claude V. me hurla : *Reviens, c'est miné*. Je fis demi-tour en essayant de suivre le même chemin en sens inverse. Près du blockhaus, je comptais les queues de roquettes (made in USA) présentes sur le sol, ce qui m'a permis de savoir que nous avions été sept fois pris pour cible par des bazookas, les roquettes nous ont fort heureusement manqués (une roquette perce 40 cm de blindage). Jean-Claude V. qui marchait le long du côté sud me cria : *Tu les as touchés, il y a du sang*. Je le rejoignis et je vis effectivement des traces de sang à terre. Le sol était jonché d'étuis de cartouches vides et de cartouches intactes, ce qui permit d'identifier les armes des assaillants : ils possédaient une AA52, cette mitrailleuse moderne de fabrication française était destinée à remplacer le FM 24-29, l'armée n'en possédait qu'un petit nombre, dans notre peloton nous n'en avions qu'une. Les munitions, de fabrication égyptienne, étaient nombreuses. En souvenir, je ramassais quelques étuis et cartouches de 9mm de PM Beretta, ainsi qu'un éclat d'obus de 155 français. Des tracts qui traînaient à terre nous invitaient à rejoindre l'ALN en Tunisie, sur certains tracts il y avait des photos de Légionnaires déserteurs, sur d'autres, pour saper notre moral, ils écrivaient que pendant le temps où nous étions là, d'autres en France s'amusaient avec nos petites amies. Je n'ai plus ces tracts, ils me furent volés. Cette nuit du 6 au 7 mars, pendant que nous avions les yeux tournés vers l'est, l'ennemi franchissait le barrage hors de l'écho radar, contournait le piton, gravissait la pente escarpée du côté sud et montait à l'assaut de notre position sans être repéré. Nous apprîmes plus tard, d'après les informations données par le radar qui les avaient enfin détectés, qu'ils étaient une trentaine. Munis de bazookas et d'armes automatiques, ils avaient tout pour réussir mais avant de parvenir jusqu'à nous ils avaient dû franchir le barrage avec tous les risques que cela comportait, passer à travers la mitraille et les obus, subir des pertes. Toutes ces épreuves firent que probablement ils arrivèrent stressés, ce qui peut expliquer l'imprécision de leurs premiers tirs sur des blindés qui

CAMARADE LEGIONNAIRE

Le carnaval va être fêté le 6 mars, dans le monde entier, en Allemagne encore plus qu'ailleurs.

Comment vas-tu fêter le carnaval, toi Allemand? dans les djebels avec des filles de joie, ou en ville où tu te contenteras du mépris des filles "pieds-noirs".

Pendant ce temps là, tu laisses les filles, les belles filles allemandes aux autres.

Il est temps pour toi de faire comme

KLAUS Huppke 3 ^e Cie du 5 ^e REI	DREWS Werner 1 ^{er} Cie du 2 ^e REI
NEUPERT Dieter "	RAY Lupino "
PETER Kuhn "	GUIDO Panarella "
PREUS Alfred 2 ^e REI	MOSES Helmut 2 ^e REI
WOLF James "	SCHÖTTZ Hans "
HERBERT Karl "	LEHRS Harold "

de désertir cette armée où tu n'as connu que souffrance, misère, injustice et humiliation et rejoindre ton pays, où tu connaîtras à nouveau : la joie de vivre et d'aimer.

Rejoins l'Armée de Libération Nationale, elle se chargera de te rapatrier.

Le Service de Rapatriement
de l'Armée de Libération Nationale Algérienne.

Legionare Kamaraden !

Am 6. März wird wieder Karneval in aller Welt und besonders bei Dir in Deutschland gefeiert.

Wie wirst Du Karneval feiern, Du als Deutscher? Wieder in den Bergen? Vielleicht mit einem verbrauchten Freudenmädchen. Oder genügt es Dir, wenn Du vielleicht in einer Stadt bist, den Töchtern der Schwarzfüßlern von weitem nachzuschauen?

Während dieser Zeit überlässt Du die hübschen deutschen Mädchen und auch Deine kleine Freundin oder Frau den anderen?

Weshalb machst Du es nicht auch so wie :

KLAUS Huppke 3 ^e Cie 5 ^e REI	WERNER Drews 1 ^{er} Cie 2 ^e REI
DIETER Neupert "	RAY Lupino "
PETER Kuhn "	GUIDO Panarella "
PREUS Alfred 2 ^e REI	MOSES Helmut 2 ^e REI
WOLF James "	SCHÖTTZ Hans "
HERBERT Karl "	LEHRS Harold "

Sie sind dieser Armee abgehauen in der Du nur leidest, in der Du ungerecht und unmenschlich behandelt wirst.

Warum willst Du hier im Elend bleiben, geh in die Heimat zurück! Dann kannst Du wieder das Leben und die Liebe genießen.

Komm zu uns, komm zur A.L.N.I

Sie hilft Dir, wie sie schon vielen Deutschen geholfen hat, nach Deutschland zurück zu gehen!

Der Rückführungsdienst
der Armee de Liberation Nationale Algerienne.

FRERE ALGERIEN

**Appelé
Engagé
Harki**

L'INDÉPENDANCE EST PROCHE.

LES COLONIALISTES EUX-MÊMES EN SONT CONVAINCUS.

LE MONDE ENTIER S'APPÂTE À PRENDRE JOIE AVEC NOUS.

ET TOI ! OU SERAS-TU ? POURRAS-TU JAMAIS LEVER TA TÊTE ?

ALORS PRENDS TON ARME ET REJOINS L'ALN,

MAIS VITE AVANT QU'IL NE SOIT trop tard.

أخي الجزائري !

يا لي عيطت لك فرنسا...

يا لقي...

يا لحر كشي...

الإستقلال رأه قلوب.

والإستقلال رؤى متفقيين به.

واللنا لم كله يشهدنا بسلامة يتحقق ليس ذاك أنتم ساء.

وأنت؟ فإين قاي تكون؟ تقدر بحد هذا ترفع رأسك؟

إذن خذ سلاحك والمحق بسيفك المشرق.

عسى نل نل ما يتركك ألي حال.

n'étaient pourtant qu'à une trentaine de mètres d'eux. Pour nous, la surprise fut totale, jusqu'à présent, pour ne pas se faire intercepter, l'ennemi cherchait toujours à passer discrètement entre les mailles du filet, aujourd'hui, il passait à l'attaque. De chasseurs, nous devenions chassés !

A 8 heures, nous repartîmes vers le camp, nous trouvâmes sur notre trajet une mine anti-char mal enterrée par les fells sur laquelle une Jeep et un half-track avaient roulé, heureusement sans qu'elle n'explose. Pendant le trajet retour, j'étais inquiet car, encore conditionné par l'instruction du Lido, j'allais devoir rendre des comptes pour avoir tiré sans en avoir reçu l'ordre.

Arrivée triomphale le 7 mars

Quand nous rentrâmes dans le camp par la porte est, tous les hommes présents au camp s'étaient rassemblés à l'entrée, silencieux et inquiets. Eux aussi n'avaient pas dormi. Depuis le camp ils avaient suivi les combats en entendant le bruit des explosions et en voyant les lueurs des explosions qui se succédaient et celles des balles traçantes qui zébraient la nuit, ils s'attendaient au pire. Lorsqu'ils nous ont vus sains et saufs, ils ont laissé éclater leur joie, nous ont extraits du half-track et portés en triomphe. Soulevés et couchés, nous passâmes à bout de bras au-dessus de l'un à l'autre de nos camarades. Je fus déposé à terre à l'arrière du groupe. Jean-Claude raconta à tous que c'était mon baptême du feu et que j'avais riposté sur les fells. A partir de ce jour, je ne fus plus considéré comme un *bleu*, j'étais devenu un *ancien* ! Les engins refirent le plein d'essence et de munitions, la 30 remise en état, la 12,7 avait une balle coincée dans son canon tellement il avait chauffé, je compris alors pourquoi à bord nous possédions un tube de 12,7 dans les pièces de rechanges. J'appris que les obus fells tombés sur le Kouif avaient tué huit habitants et fait de nombreux blessés. Notre PC avait été particulièrement visé, dans sa cour deux 2 *Chevaux* et une Peugeot 403 avaient été détruites. Mon moral était revenu au beau fixe, après le repas de midi mes nerfs se détendirent, je me couchais et ne me levais qu'en soirée. Grelottant de froid, je me suis équipé pour prendre la garde. L'après midi, une unité de la Légion avait traversé le camp et était partie en opération à l'est. Elle fut copieusement harcelée au mortier ce qui, selon les dires des Chasseurs du 4^{ème} RCC postés à cet endroit, ne perturba en rien son comportement. Les Légionnaires firent mettre nos amis à l'abri en leur disant : *Nous c'est notre métier, on l'a choisi, vous pas* et ils coururent droit devant sans se préoccuper des obus. Trois mulets qui servaient aux fells pour le transport de leurs mortiers et de leurs munitions tombèrent entre leurs mains, ils en achevèrent un qui, vu ses blessures, ne pouvait pas survivre. Le soir à leur retour, quand ils passèrent à nouveau dans notre camp, ils nous firent cadeau des mulets. Un homme du 4^{ème} RCC fut blessé par imprudence en manipulant une grenade incendiaire fell trouvée sur le terrain.

Ma première garde au Camp

Le soir du 7 mars, j'étais de garde au camp de 22 h 30 jusqu'au 8 mars 13 h. Le poste de garde, un cube en parpaings percé d'une porte, à l'intérieur quatre lits, une table avec une chaise pour le chef de poste (ce qui était, il faut bien le dire, le strict nécessaire pour rédiger les rapports).

Une lampe sale sans abat-jour pendait au bout de son fil et toute la nuit éclairait tant bien que peu l'intérieur. Sur les lits, en attendant d'aller relever les sentinelles, les hommes dormaient tout habillés. Deux longues heures de garde et ensuite quatre petites heures de repos. La garde se montait aux deux entrées du camp : la première, côté ouest, permettait le passage pour aller ou revenir du Kouif et la seconde, située à l'autre extrémité du camp coté est, n'était gardée uniquement que la nuit. Par cette porte passaient les blindés et les autres véhicules de Herse se rendant sur le barrage. Lorsque j'étais de garde de nuit à la porte est, je ne me mettais jamais dans la guérite en tôle ondulée (ou plutôt ce qu'il en restait, car elle était tellement criblée de balles quelle ressemblait à du grillage). Afin d'être le moins visible possible, je m'allongeais sur le sol à l'écart, là

Quelque part dans l'Aurès



Les rescapés du 11/22



A Bounamoussa, en écrivant à Monique



où le sol formait une petite cuvette, dans ces lieux hostiles je n'aimais pas me placer à l'endroit où l'on était censé me trouver. J'étais seul très loin du poste de garde, loin de tout baraquement, mais près de la soute à munitions, sans aucun moyen de transmission. Je consultais ma montre sans arrêt, l'heure semblait figée. Dans la nuit les chacals aboyaient les uns répondant aux autres, c'était énervant et rassurant à la fois car : *Lorsque tu entends un chacal gueuler c'est qu'il n'y a personne*, m'ont dits certains, mais d'autres ont ajouté : *Les fells imitent le cri du chacal pour faire croire qu'il n'y a personne*, alors je ne savais pas plus quoi penser du cri de ces maudites bêtes. Parfois l'homme de relève, ayant des difficultés pour se réveiller arrivait en retard, c'était autant de minutes de garde en *rab* (en plus) et de sommeil perdues pour moi. Monter la garde à la sortie Est de nuit, nous permettait lors de fréquentes crises de dysenterie, d'effectuer ces deux heures sans avoir besoin de garder son pantalon. Pendant ma nuit de garde du 7 au 8 mars les 155 pilonnèrent le col du Contrebandier en bas du *II-22*.

Le 8 mars

Consultant d'office pour une cuti, je me rendis à l'infirmerie du Kouif. La petite ville avait souffert la nuit du 6 au 7 mars. Dans les rues, je vis sur la chaussée des entonnoirs provoqués par les explosions d'obus. L'après-midi au camp, je montais à cru sur un mulet fell. Cette satanée bourrique nous aimait autant que ses anciens maîtres : volontairement, elle passait au ras des barbelés afin d'égratigner mes mollets ! Mais au moindre repos, je montais sur son dos. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans la Cavalerie (légère), voyons ! Le soir, j'étais d'intervention, encore une nuit sans pouvoir me déshabiller ni me déchausser. La nuit entière, on entendait ronronner les moteurs des blindés devant le baraquement, il en était ainsi toutes les nuits. Ce soir-là, il ne se passa rien sur le barrage, je n'eus pas à sortir. Jean-Claude V. faisait des cauchemars, il hurlait, ce qui le réveillait et inmanquablement, il demandait : *Quel est le con qui a gueulé ?* nous lui répondions : *C'est toi !* Il n'y avait pas, comme maintenant, de *suivi post-traumatique*. Jean-Claude, nuit après nuit, cauchemardait, il se levait brusquement en hurlant et en renversant parfois le poêle. L'inconscience de la jeunesse me préserva heureusement de ce traumatisme, il n'y avait que la perception d'un bruit me rappelant celui d'une explosion pour me faire bondir, ou bien celui d'une porte de chambre qui claquait.

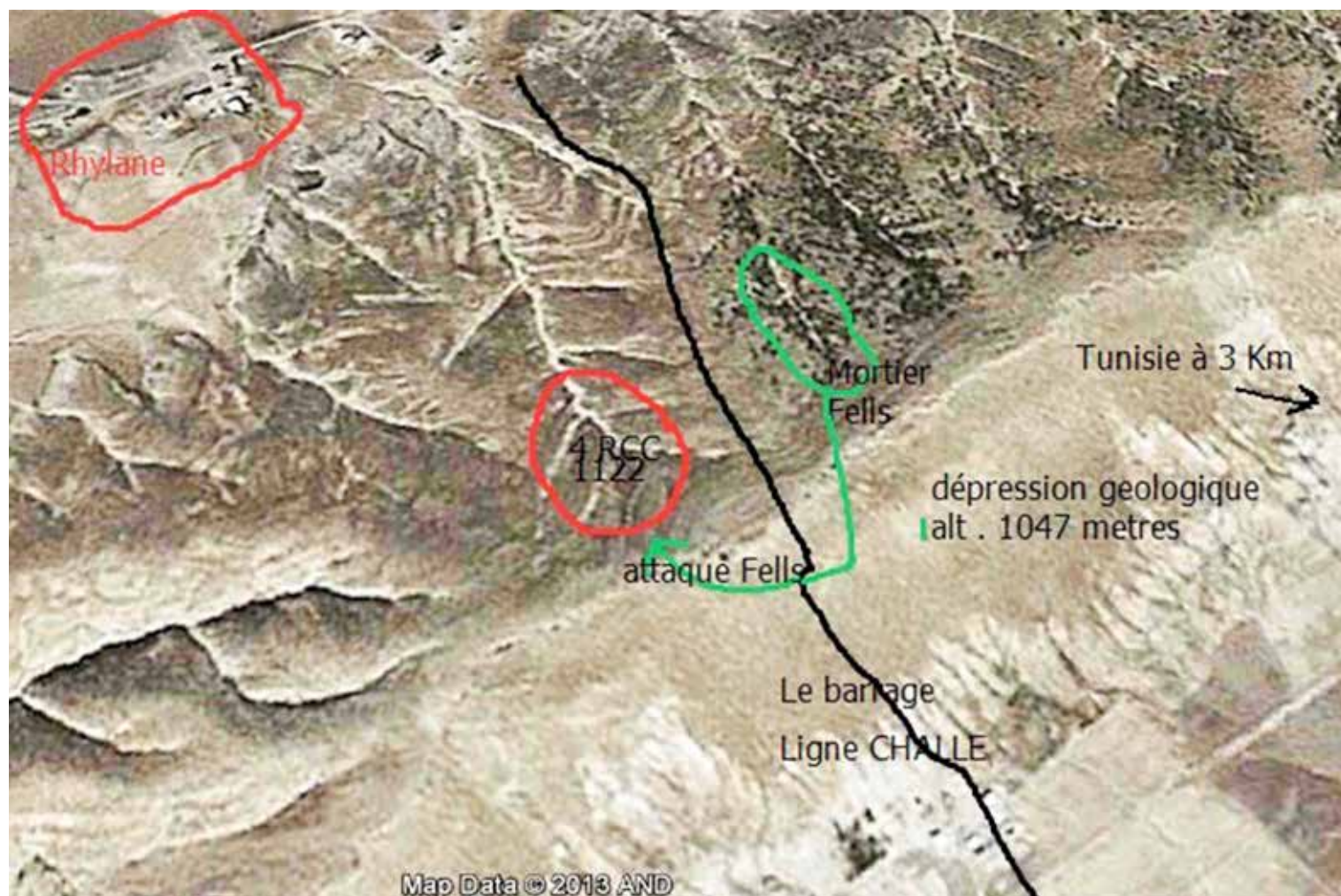
Le 9 mars

Le soir j'étais de Herse au *II-22*. Dans la journée, nous préparâmes nos caissons de bandes pour la 12,7, sur la bande nous placions, à notre guise, les diverses sortes de cartouches, les explosives, les perforantes, les incendiaires, afin que toutes les quatre cartouches il y ait une traçante, indispensable pour guider le tir de nuit. Hier, le secteur ayant été calme, je partis avec mes amis un peu plus rassuré. Nous nous plaçâmes toujours au même endroit face à l'est. Le piton était noyé dans le brouillard. A vingt heures, violent bombardement du côté de Munier, petite agglomération qui a dû être évacuée sous les obus. L'aviation bombarda le secteur, les mitrailleuses tiraient sans arrêt. Puis ce fut à notre tour d'être harcelé. Le radar nous informa avoir repéré un petit groupe de rebelles dans notre secteur, au col frontière. Immédiatement, les 155 leurs tirèrent dessus. *Pharaon* (le nom du projecteur) balaya la plaine de son puissant pinceau lumineux, le ciel fut illuminé par une succession d'obus éclairants, dès que l'un cessait d'être actif, un autre était tiré. L'obus éclairant s'ouvrait à haute altitude et libérait un pot de phosphore fixé à un parachute et pendant deux minutes il diffusait un éclairage semblable à celui d'un clair de lune. Ce type d'éclairage permettait de voir les fells surpris debout avant qu'ils ne se plaquent au sol, par contre, eux distinguaient bien nos blindés ! Le tir précis fut efficace car l'ennemi ne tira aucun obus sur *II-22*. A minuit, le brouillard se leva et nous nous repliâmes sur le *I36*. La Jeep nous amena le casse-



▲ Les AM8 du 3^{ème} Escadron

▼ Le combat du 6 au 7 mars



croûte : des frites chaudes et des conserves. J'aimais particulièrement une conserve contenant un fromage à pâte fondue mêlée de morceaux de jambon, elle était importée des Pays-Bas. Le café, nous en avions suffisamment pour la nuit et nous le faisions chauffer en attachant le bidon à la sortie du pot d'échappement d'un blindé, il était constamment chaud car nous laissions les moteurs tourner presque en permanence. Après ce copieux casse-croûte, je dormis profondément.

Le 10 mars

Cette journée fut calme, j'étais de repos. Depuis la radio de l'AM, *Fonfon*, le margis échangeait des insultes en arabe avec le radio des fells ou, entre autres amabilités, ils se faisaient la promesse l'un et l'autre de lui couper les *glaouis*. Je pense qu'il est inutile de traduire le mot *glaouis* chacun aura compris de quoi il s'agit ! Le SLt Martin qui passait par là le fit taire. L'ALN, depuis la Tunisie, écoutait constamment notre fréquence radio et était informée en permanence des échanges entre les blindés et le camp, parfois ils s'invitaient dans la conversation et la consigne était de ne pas leur répondre. Le camp de l'ALN, très proche derrière la frontière, était visible depuis Rhilane et on voyait flotter son drapeau.

Fonfon, qui était né sur cette terre algérienne, l'aimait profondément, c'était sa patrie. Il nourrissait une grande sympathie pour l'OAS, cette OAS qui, dans l'espoir de faire échouer les négociations en cours avec la rébellion à Evian, commettait de plus en plus d'attentats et d'assassinats. Je ne peux passer sous silence ce qui faisait la célébrité de *Fonfon* : son sexe ! il était d'une taille impressionnante, quand il le rabattait sur sa cuisse gauche il dépassait un peu sur le côté !

Dans la nuit du 10 au 11 mars, à cinq heures et demi sur notre position 11-22, nous fûmes de nouveau harcelés, c'était un samedi. En métropole, *là-bas au pays*, le samedi soir on s'amusait, on dansait pendant que nous étions en Algérie en *maintien de l'ordre* ! En 1962 dans les bals, une nouvelle danse le *Madison* faisait fureur, cette danse, je la hais toujours.

Le 11 mars

Ce dimanche j'étais de repos, la journée fut calme à l'est aussi, l'après-midi je montais au Kouif pour voir un film. La salle de cinéma n'était plus complètement obscure, un obus avait transpercé son toit laissant pénétrer la lumière du jour. J'écoutais les civils européens parler entre eux, ils étaient paniqués par les bombardements nocturnes et certains qui avaient connu la guerre à Paris n'hésitaient pas à faire le rapprochement avec ce qu'ils y avaient vécu en France

Venant du nord un hélicoptère *Alouette II* sanitaire survola le camp. Il se dirigea vers Tébessa avec deux civières fixées à l'extérieur ce qui m'apprit qu'il n'y avait pas que notre secteur qui était attaqué. La nuit encore des obus tombèrent au nord mais un seul sur le 10-22.

Le 12 mars

Le matin je lisais, puis je me rendis au Kouif pour ma cuti. L'après-midi je travaillais avec d'autres au *trou*, le *trou* en question était creusé près du bâtiment du 1^{er} Peloton. Il était destiné à la réalisation d'une casemate enterrée dans laquelle nous pourrions nous abriter lors des bombardements provenant de la Tunisie. Je ne sais pas à quelle époque les travaux ont commencé, mais à l'allure où l'on travaillait ils n'étaient pas près à être terminés ! Abrités des regards à l'intérieur de la cavité, nous nous asseyions et bavardions. De temps à autre le margis nous demandait de remplir une brouette et d'aller la vider ce que nous faisions en nous hâtant doucement, avant de nous asseoir à nouveau. Le soir j'étais de Herse au 11-22. Cette Herse nous l'appréhendions tous, car nous avions eu beaucoup de chance jusqu'à présent mais la chance ne dure pas toujours et ce que nous redoutions arriva, les premiers obus fells furent tirés plus au nord, puis ce fut à notre tour de *déroutiller* : une dizaine d'obus, heureusement un peu courts, nous furent envoyés, encore une

Half-track et AM8



nuît agitée se préparait. Dans la nuit du 6 au 7 mars, nous avons tous été surpris par l'attaque inattendue de notre position, depuis nous savions que les fells ne cherchaient plus à s'introduire en Algérie en nous évitant, mais qu'ils voulaient nous infliger une cuisante défaite. Dès les premiers départs de mortier notre artillerie pilonna le piton d'en face où ils se trouvaient. Le radar nous signala qu'il avait repéré une forte activité et des *paquets* (groupes) de fells dans notre secteur. Les gros moyens furent employés : en faisant plusieurs passages des bombardiers B-26 larguèrent douze bombes au napalm (incendiaires) sur le col du Bricard. Pendant ce bombardement, vu la proximité du piton ennemi, nous n'étions pas plus rassurés que pendant un tir indirect de notre artillerie exécuté sur carte. Le flanc du piton brûla jusqu'au lever du jour. Depuis notre position, nous tirâmes des obus explosifs au canon de 37 sur l'endroit où les fells nous étaient signalés et nous le mitraillâmes vidant trois caissons de bandes accompagnés de tirs de grenades à fusils. Le Kouif était lui aussi visé et des obus s'abattirent encore sur cette localité. A 5 heures, nouveaux échanges d'artillerie au nord. A 5 heures 30, nous nous repliâmes au 136, nous n'étions comme d'habitude qu'à six sur cette position vulnérable. Je crus apercevoir une brève lumière à peu de distance. Prudemment je me rendis sur les lieux avec mon PM, mais je ne vis rien d'anormal. Constamment pris sous un feu puissant qui les poursuivait dans leurs déplacements, les fells ne montèrent pas à l'assaut.

Le 13 mars

Retour de Herse, après avoir fait le plein de carburant et de munitions, nous eûmes droit à quelques heures de repos. L'après-midi, j'étais de garde au 126 sur le barrage. A 18 heures, alors qu'avec le half-track nous longions le barrage à pied, un obus explosa derrière notre engin. Vivement, nous nous aplatîmes sur le sol, comme si cela avait le pouvoir de nous faire pénétrer en-dessous de sa surface, aussi ridicule était la taille de la pierre que je plaçais devant ma tête ! Ce que je craignais ne se produisit pas, il n'y eut aucun autre tir sur notre position. La nuit, l'artillerie pilonna encore une fois pendant qu'une tempête de neige recouvrait la montagne. Nouveaux tirs de mortier sur 126 et sur 11-22. A cette date, je notais sur mon carnet : *Je suis très nerveux, c'est dur !*

Le 14 mars

La neige recouvrait le sol, nous avons eu une *revue de détail* normale et rapide, elle n'était pas comme celles effectuées au camp du Lido qui étaient destinées plus à nous *emmerder* qu'à vérifier s'il nous manquait certaines choses dans notre dotation réglementaire. Dans la chambre, pour faire ma table de chevet comme tout un chacun ici, j'avais récupéré une caisse d'obus de 75 vide que appelions une *mechta*, nous y entreposions les quelques bricoles trouvées par-ci par-là et qui éventuellement pouvaient servir, comme des bouts de ficelle ou de fil de fer. Sur ma *mechta* j'avais posé un crâne humain que j'avais nommé *Alfred*, il ne fit l'objet d'aucune réflexion. L'origine de ce crâne ? je ne sais plus qui l'avait ramassé à l'est au retour d'une herse et j'ignore comment il l'avait trouvé : déterré probablement par un chacal ? Le soir, j'étais de nouveau de Herse dans le froid et la neige, agrémenté par une tempête ! Exceptionnellement, la nuit fut calme, aucun harcèlement et la Jeep amenant le casse-croûte arriva sans problème. Le matin, comme c'était l'usage avant de rentrer, nous fîmes un concours de tir au pistolet sur les canettes de bière que nous avions bues pendant la nuit.

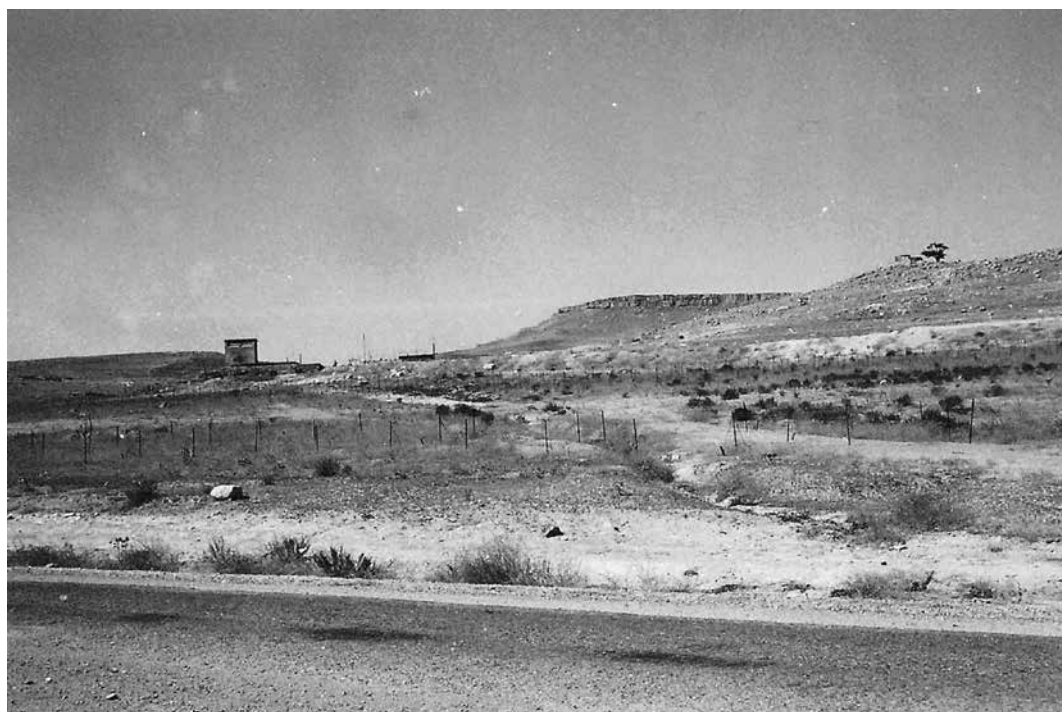
Le 15 mars

Avec Jean-Claude V., accompagnés de H., nous décidâmes de descendre à Tébessa avec le camion de l'*appro* (approvisionnement). Il n'y avait pas d'autorisation à demander, ni de *perm* à poser, les seules conditions pour cela étaient d'être en repos, de signaler au Major notre sortie et d'être armés. Je fis la connaissance du Major, un brave homme qui attendait tranquillement

Je suis Chasseur à cheval, sur un mulet fell



Rhilane



sa retraite le stylo à la main, assis derrière son bureau. Je dis que c'était un brave homme car, quand j'allais dans son bureau, il coupait court au cérémonial dû à son rang et nous parlions de choses et d'autres. Chaque fois qu'un gradé avait eu l'intelligence d'échanger quelques mots avec moi ne concernant pas le service, il avait mon estime, mais malheureusement il n'y en a pas eu beaucoup. Comme au râtelier il n'y avait plus de PA de disponible, je partis armé de mon PM (par la suite, je garderai toujours cette arme car elle était plus adaptée au combat rapproché que le PA). Le GMC nous déposa derrière la majestueuse porte de Caracalla qui est un arc-de-triomphe vestige de la présence romaine, 17 siècles plus tard, c'était des régiments de l'Armée Française qui circulaient à ses pieds, les Légionnaires de notre armée remplaçant ceux de la Rome antique. Quelques heures et quelques consommations plus tard, à 17 heures 30, au même endroit, nous reprîmes le GMC. Sur le chemin du retour, nous nous amusâmes à tirer sur des pierres et sur ce qui restait des poteaux indicateurs, le mauvais côté de ces amusements c'est qu'au retour nous devions nettoyer nos armes, je dus le faire promptement car j'étais de garde de nuit au camp.

La nuit, nouveaux bombardements par les fells à partir de la Tunisie sur le Kouif, nos 155 répliquent. J'étais de garde à la sortie est. Dans l'obscurité je me rendis à mon poste. A peine arrivé, trois éclairs illuminèrent le ciel à quelques mètres au-dessus de moi, je me jetais à plat ventre sur la terre boueuse. Pensant être sous le feu redoutable d'obus fusants, mon cœur battit très vite et très fort. En effet, ces obus explosent avant de toucher le sol et se coucher ne sert pas à grand-chose puisqu'ils arrosent au-dessus de vous. Les explosions redoutées furent remplacées par trois *bzzzzz*, c'étaient des courts-circuits sur le transformateur suspendu sur un poteau. Ce transformateur alimentait le camp, lequel fut instantanément plongé dans l'obscurité la plus totale.

Le matin, un homme partait du poste de garde et se rendait aux cuisines chercher le café. Nous lui disions : *Surtout n'oublie pas d'accrocher la serpillère*. Sur le chemin du retour, il rentrait dans le bureau du Major qui à cette heure matinale était inoccupé, prenait le drapeau, le plaçait sous son bras et quand il passait devant le mât, il posait le bidon et hissait les couleurs ! Cette façon de faire nous arrangeait bien, mais un jour *Phiphi*, notre capitaine, découvrit cette manière irrévérencieuse de procéder, évidemment, elle lui déplut fortement et ce fut à nouveau un piquet de soldats qui dut présenter les armes.

Le 16 mars

J'appris qu'hier matin, juste après notre départ pour Tébessa, le capitaine avait fait réunir l'escadron au garde-à-vous, rassemblé sous le mât où flottait nos couleurs et ce afin de récompenser les six hommes qui avaient combatus dans la nuit du 6 au 7 mars sur *II-22*. Comme toujours, nous n'en n'avions pas été informés par avance. Après avoir lu à haute voix la citation qui lui était attribuée, il décora le SLt Martin de la Croix de la Valeur Militaire avec étoile d'argent. Jean Claude V. qui possédait déjà la VM s'est vu attribuer un *clou* (étoile) de bronze supplémentaire. Comme il était parti à Tébessa avec moi, il le récupéra plus tard. *Popeye* et moi nous eûmes droit respectivement à la lecture de notre *témoignage de satisfaction* mais point de médaille ! Quand à Bernard D. et Ali T. je ne me souviens plus s'ils furent récompensés.

Ce matin, je fus appelé au bureau du SLt, je m'y rendis pas trop rassuré. Sa chambre faisait office de bureau, c'était la première pièce à l'entrée de notre baraquement. Après avoir frappé à la porte, j'entrais, me mis réglementairement au garde-à-vous à trois pas et je l'ai salué virilement comme il se doit. *Repos*, me dit-il. *Si quelqu'un méritait bien la VM c'était vous, mais comme vous venez d'arriver ça va faire des jaloux et des histoires avec les anciens, je vous ai fait remettre un témoignage de satisfaction à l'ordre du régiment et j'aurais bien bientôt l'occasion de vous remettre la VM* (il faudrait qu'il se dépêche, car j'ai 71 ans et je l'attends encore !). Ouf, non seu-

Rhilane



Revue d'armement, mitrailleuses 12,7 et 7,62



Entraînement au tir au fusil



lement je ne me suis pas fait engueuler *pour avoir ouvert le feu sans en avoir reçu l'ordre*, mais en plus, on me félicite pour cela. Je pris congé, toujours réglementairement. Je reçus ma feuille dactylographiée à la fin du mois d'avril.

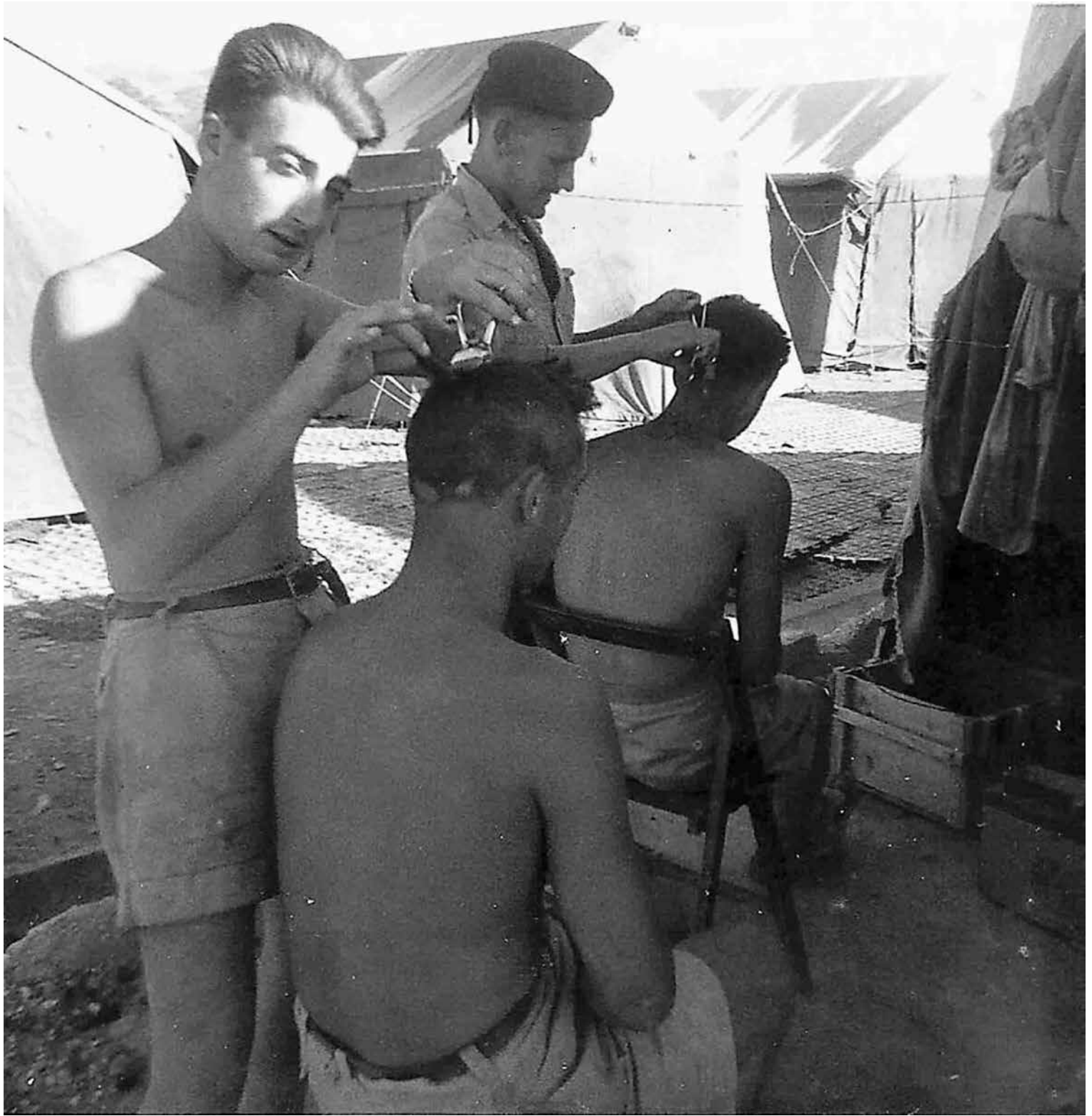
Maintenant, c'est au tour du Major de vouloir me rencontrer. Je me rendis donc à son bureau, un comptoir, qui avait dû servir de guichet au temps du Chemin de Fer Algérien, nous séparait. Après avoir coupé court aux salamalecs militaires, il me dit : *Je vais inscrire votre témoignage de satisfaction sur votre livret militaire* et il ajouta : *Peut-être plus tard cela vous donnera droit à une pension d'ancien combattant*. Je ne pus m'empêcher de sourire et de penser : *Moi, ancien combattant !* Les anciens combattants sont ceux qui ont fait la guerre de 14-18. Enfant dans mon village, je les voyais assis sur un banc racontant toujours des souvenirs de guerre que nous n'écoutions pas et qui nous ennuyaient. L'inscription faite, le Major me regarda et me dit : *Je ne devrais pas vous le dire mais je ne comprends pas pourquoi on a écrit de pareilles choses sur vous*. Il m'expliqua que le livret établi lors des *classes* suivait le soldat jusqu'à son retour à la vie civile. Ce livret contenait les notes et les appréciations qu'il avait obtenues durant son service militaire, sur le mien figurait : *Très indiscipliné, à surveiller fortement*. Si lui en était catastrophé, moi par contre j'en étais plutôt fier, mais je ne le lui fis pas voir.

Le 17 mars

Quotidiennement *Phiphi*, le capitaine qui portait le titre de Comte dans le civil, faisait le tour du camp, ce qui le conduisait inmanquablement à la cuisine. Un peu à l'écart de la cuisine, à l'intérieur d'un petit enclos, il y avait une truie qu'il avait achetée et qui était engraisée avec les restes des repas en attendant d'être mangée à Noël. Il lui parlait un moment l'appelant *Fifille*, avant de repartir. La cuisine se trouvait à l'extrémité du hangar de l'échelon, les murs étaient très hauts et très poussiéreux, dès qu'un pot de graisse à cuisiner était ouvert, les mouches venaient s'y engluer. A peu de distance, attachée à un piquet, broutait la chèvre de H., notre cuisinier, c'était la sienne et elle n'était pas destinée à être mangée. Le matin, je faisais partie des hommes de corvée de pluches, *corvée* ce mot ne convenait plus ici, nous étions cinq ou six assis devant la cuisine autour du sac de pomme de terre que, tranquillement, nous épluchions, ensuite, énorme avantage, nous mangions avec le cuisinier. J'ai le souvenir d'énormes steaks au poivre taillés dans des quartiers de viandes sorties de la chambre froide, de telles *corvées de pluches* comme ça j'en aurais fait tout les jours ! Pour clôturer la journée, au repas du soir, nous eûmes du poulet accompagné de quelques bonnes bouteilles de vin des côteaux de l'Harrach. Depuis mon arrivée à Rhilane, je n'ai connu que des repas copieux et bons, je suis persuadé que nous le devons à notre capitaine qui essayait d'adoucir les moments éprouvants que nous vivions. La nuit, il y eut encore des incidents au 2-8, je sortis de nouveau en intervention.

Le 18 mars

Je me réveillais très tard à cause de l'intervention de la nuit. Aujourd'hui, c'était mon vingtième anniversaire. J'appris qu'à Evian la rébellion et le gouvernement avaient signé un accord de Cessez-le-feu qui entrerait en vigueur le 19 mars à midi. Quoiqu'incrédule, je fus soulagé. Il régnait une certaine agitation parmi nos gradés, certains étaient pour l'*Algérie Française*, d'autres voyaient une honteuse capitulation mais surtout la perte de leurs nombreuses primes. Le Cessez le feu n'était pas l'indépendance, il permettait d'organiser un référendum d'autodétermination auprès de toute la population algérienne en leur demandant s'ils voulaient oui ou non leur indépendance. En attendant, la frontière restait fermée, les hommes du FLN ne devaient pas circuler armés, accord qu'ils ne respectèrent pas, des incidents au Kouif firent sortir les hommes d'intervention. La nuit j'étais de herse au 11-22 dans la tourelle de mon AM, aucun incident, la nuit fut calme.



Je tonds un copain

Pourquoi ces attaques?

Avant de continuer mon récit, je pense qu'il est nécessaire de les expliquer. Aujourd'hui nous disposons d'archives et des travaux de quelques historiens qui nous permettent d'y voir plus clair. Le but de ces attaques sans précédent était de peser sur les négociations qui étaient en cours à Evian. D'après certains historiens, l'ALN bien abritée en Tunisie, voulait infliger à l'armée française une cuisante défaite afin de se présenter plus forte face aux combattants des djebels, qui eux étaient traqués vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

D'après Faivre : *Les archives inédites de la politique algérienne*. On peut penser que le GPRA souhaitait une attaque massive, avec éventuellement une victoire qui pourrait être présentée comme un Dien-Bien-Phu, qui aide à la conclusion des accords vis à vis de l'opinion française. Boumediene, qui voyait loin, a préféré remplacer cette attaque par un baroud d'honneur, moins coûteux en hommes et qui l'imposait comme commandant suprême, fonction qui lui aurait été supprimée en cas d'échec. Ce soit disant *baroud d'honneur* lui fut d'ailleurs vivement reproché par Ben Kedda, le président du GPRA.

Autre hypothèse avancée : Une défaite aurait aussi arrangé le gouvernement français afin que l'opinion publique, lasse de cette guerre, accepte plus facilement les concessions faites au FLN. Pour cela le Général De Gaulle aurait donné l'ordre de dégarnir le barrage, ce que l'armée ne fit pas. Je ne sais si cette information est fondée, mais si elle l'est, elle ne me surprend pas car la politique n'hésite pas à sacrifier des hommes quand cela l'arrange. Je pense que les deux sont peut-être vraies, mais ce dont je suis certain, c'est que nous en avons pris *plein la gueule* !

L'attaque du 6 au 18 mars

N'ayant pas trouvé d'archives au 4^{ème} RCC concernant les moyens déployés par l'ennemi, je me réfère donc au *Bulletin mensuel de renseignement du Corps d'armée de Constantine* :

Trois cents actions ont été lancées par l'ALN du 6 au 14 mars, (dans notre secteur nous en avons eu jusqu'au 18) de la mer à Bir-el-Ater (au sud de Tébessa). 6 000 obus ont été tirés en cinq jours (les 6, 7, 8, 13 et 14 mars, avec une accalmie du 9 au 12). Trois zones ont été particulièrement visées : La Calle (3 000 obus), le Bec-de-Canard (2 300 obus dont 1 200 sur Aïn-Zana), Le Kouif (mon secteur) (700 obus). De nouveaux moyens lourds ont été mis en œuvre : canons de 85 anti-chars, obusiers de 122 et mortiers de 120. Un groupement opérationnel a été mis sur pied et les Commandos engagés disposaient d'appuis lourds et de postes radio (C9, C10, PP8). La DCA a été très active (canons de 20 en particulier). Treize cadavres (ennemis) ont été trouvés, un FM et huit armes de guerre récupérés. (LH 2833/1-2836/1).

Les pertes en hommes

Le bulletin d'activités du Corps d'armée (LH 2932/2) estime *les pertes en hommes à la frontière Tunisienne, du 6 au 14 mars, à six tués et 18 blessés amis, dix tués et 35 blessés civils, neuf tués et quatre blessés prisonniers de l'ALN. Un FM récupéré. Les pertes estimées de l'ALN seraient d'au moins 50 tués et 150 blessés. L'activité aérienne a été intense entre le barrage et la frontière. Le GATAC (Groupement Aérien Tactique) a fait 714 sorties avec moyens lourds.*

Le bulletin d'activités du Commandant supérieur (EMI/3-1H 1856/3) fait le point suivant : *Entre le 6 et le 13 mars, l'ALN de Tunisie a procédé à de nombreux et puissants harcèlements du barrage, par armes lourdes bien abritées. 122 sabotages des réseaux ont été relevés, mais aucun franchissement n'a été tenté (ce qui est faux, je suis bien placé pour le savoir). Nos ripostes d'artillerie et d'aviation, bien que très efficaces, n'ont pu prendre l'avantage sur les positions de batterie adverses bien protégées du fait des restrictions imposées pour l'emploi des armements lourds en territoire étranger et ami.*

Le 19 mars

Rentré de Herse le matin, je me suis reposé ensuite. A midi, à l'heure où le Cessez-le-feu entrait en vigueur, j'étais de corvée de plats, après les avoir récupérés à la cuisine je les amenais au réfectoire lorsque l'alerte retentit. J'abandonnais mon activité, pris mes armes et sautais dans l'half-track du chef. A vive allure, nous nous rendîmes au Kouif pour y assurer un maintien de l'ordre urgent. Nous déboulâmes à plusieurs engins sur le terrain de foot qui dû en garder la trace longtemps, dans son élan une AM avait même emporté une cage de but. Une grande agitation régnait dans la ville. La population, très jeune, avait envahi les rues, grimpant sur tout et n'importe quoi, en scandant *Algérie musulmane*. Nous prîmes position face à eux. Le colonel, dans son PC, avait probablement eu quelques inquiétudes car 17 blindés provenant de cinq escadrons étaient présents. Contrairement à ce que nous craignions, nous ne fûmes pas pris à parti par la foule, bien au contraire, ils nous portèrent du café et du thé à la menthe. Un Pied-Noir qui s'était joint à eux nous apporta du vin rosé et de la bière, eux semblaient heureux. Cette joie n'était pas partagée par tous les Algériens du Kouif, car ensuite des heurts se produisirent entre eux et nous dûmes les séparer. Le soir à Rhilane, j'appris que désormais il n'y aurait plus de Herse, cela ne me rassura pas car nous pensions que le Cessez-le-feu ne tiendrait pas, je sais maintenant que nos adversaires pensaient la même chose et comme nous, ils se tenaient sur leurs gardes. A 20 heures, mon peloton reçut l'ordre de préparer les paquetages, nous allions partir pour Bekkaria.

Déchaînement de la violence en Algérie

Après le Cessez-le-feu, l'OAS dans la clandestinité accentua ses attaques, il y eut une recrudescence d'enlèvements et d'assassinats dans le but de faire échouer le processus de paix, l'OAS lança un ultimatum à l'armée pour qu'elle la rejoigne et certains officiers rejoignirent leurs rangs. L'OAS ne déposa les armes que le 27 juin 1962. Les accords d'Evian nous laissaient la responsabilité de faire respecter l'ordre, maintenant, en face de nous, nous avions des Européens comme nous qui étaient devenus nos ennemis. Aussi, dans certaines villes lors des manifestations, les soldats furent hélas contraints de tirer sur la foule. Les hommes armés du FLN qui maintenant circulaient librement n'étaient plus nos ennemis ! Eux aussi réprimaient l'OAS, mais également leurs compatriotes qui avaient pris parti pour la France et ils n'étaient pas en reste en matière de d'enlèvements, de tortures et d'assassinats, y compris après l'indépendance. Ce résumé est bien court pour un sujet aussi important, mais comme dans mon coin désertique je ne fus heureusement pas confronté à ces cruautés, je n'en dirai pas davantage. Il y eut aussi encore des soldats français tués par le FLN, je ne donnerai pas de chiffres car ils varient suivant les sources.

Le 20 mars

Le Cessez le feu a bousculé toute l'organisation du camp, sauf pour les tours de garde, l'emploi du temps était à revoir. Nous reçûmes l'ordre de rejoindre Bekkaria, notre nouvelle affectation. Nous chargeâmes nos paquetages dans les bahuts et en attendant le départ qui ne se décidait pas vite, nous jouâmes au foot. Bekkaria, je ne savais pas où ça se trouvait et ce que nous allions y faire. L'après-midi contre-ordre, nous ne partions plus et nous nous réinstallâmes à nouveau dans nos chambres. Je ne m'étais pas déshabillé, ni lavé depuis plus d'une semaine. Je pus enfin me glisser dans mon *sac à viande* pour dormir (le *sac à viande* était un sac de couchage en toile qui remplaçait les draps).

Le 21 mars

Le matin, je me rendis au Kouif *consulter* à l'infirmerie, j'avais un pouce d'infecté et du pus sortait sous l'ongle, je ne sais plus lequel. Environ deux semaines auparavant, en armant la 12,7, je l'avais laissé dans le logement du trajet de la culasse et il fut écrasé par celle-ci. Il devint tout

noir et mon pouce s'était infecté. Je pensais, à tort, qu'à la longue il finirait par guérir. A la suite de cette consultation, je fus exempté de service pendant 48 heures mais tous les jours je devais retourner à l'infirmerie du Kouif pour y recevoir des soins.

Avant le Cessez-le-feu nous allions au Kouif pour contrôler et fouiller les ouvriers qui sortaient de la mine ce qui, avant d'en connaître la raison, m'avait fortement intrigué. Par la suite, j'appris que les galeries de la mine s'étendaient à l'est en passant sous le barrage, ce qui aurait pu servir aux fells pour pénétrer en Algérie (après, bien sûr, qu'ils eussent creusé au bon endroit). Le soir à Rhilane, je *bullais*, ce mot revient souvent dans mes notes ainsi que *je m'ennuie*. (*Buller* ou *coincer la bulle* ont pour synonymes *ne rien glander* ou *ne rien foutre*, c'est plus clair ainsi !).

Le 22 mars

Le matin, j'étais consultant au Kouif pour y faire soigner mon doigt qui suppurait toujours. Après les soins, de retour au camp, je *bullais*. A nouveau, nous reçûmes l'ordre de préparer nos paquetages. Le soir il faisait froid, nous embarquâmes dans nos blindés direction Bekkaria (je n'ai aucun souvenir de ce lieu, heureusement que je tenais un journal car je ne l'aurais pas mentionné). Nous logeons dans le foyer, j'apprends qu'il y a neuf civils européens dans le coin, nous sommes peut-être là pour les protéger.

Le 23 mars

Ce matin à l'infirmerie on a dû m'arracher l'ongle. Malgré cinq piqûres effectuées autour de mon doigt l'extraction fut très douloureuse. De retour au camp je *bullais*. Aujourd'hui, grâce aux outils informatiques, je suis en mesure de vous présenter Bekkaria. Ce camp était dans un site sans végétation situé à 18 km au sud du Kouif, 13 km au sud-est de Tébessa à une altitude de 903 mètres et distant de 6 km à vol d'oiseau de la frontière actuelle de la Tunisie.

Ce 23 mars à Alger, les gardes-mobiles donnent l'assaut au quartier de Bab-el-Oued où s'était retranché l'OAS qui venait de tuer dans une embuscade six appelés du contingent. Pendant l'assaut du quartier, l'armée tira au canon de 37, à la mitrailleuse et fit intervenir les T-6, il y eut de nombreux morts. Ce jour là, je reçus un mandat, il était le bienvenu, car je n'avais plus les moyens de m'offrir une bière.

Le 24 mars

Je suis allé faire soigner mon doigt à Bekkaria. Nous n'avions rien à faire, si ce n'est qu'occuper les lieux ! Le soir nous avons bu quatre caisses de bières, nous étions très agités et je n'ai écrit sur mon carnet qu'ensuite, allez savoir pourquoi ?

Le 25 mars

C'était dimanche, journée monotone, les copains jouaient au foot, moi je n'ai jamais été friand de ces jeux collectifs qui obéissent à un règlement, c'est mon côté individualiste et solitaire. Enfants, quand nous jouions au ballon dans la cour de l'école, dès que nous l'avions au bout de nos sabots en bois, nous tentions de le garder jusqu'au but sans le passer à quiconque. Comme beaucoup, je fus heureux d'apprendre la signature du Cessez-le-feu, c'était la quasi certitude de rentrer vivant. Curieusement on s'habitue à la guerre et à l'excitation permanente, inactif, je m'ennuyais ! Le temps libre me permettait d'écrire plus longuement à ceux et à celle qui attendaient mon retour au pays, mais à ce jour, j'avais encore 22 mois à *tirer*.

Le 26 mars

Le matin, je fis soigner mon doigt qui ne guérissait pas vite, l'infection l'avait rongé sous l'ongle. L'après-midi je *bullais*. Une bonne nouvelle entendue à la radio : le service militaire va être réduit de deux mois. Je fus de garde de 16 heures à 6 heures 30 du matin. A Alger, rue d'Isly, une

manifestation face à l'armée dégénéra. Dans ce climat tendu, un coup de feu fut tiré on ne sait pas par qui, aussitôt l'armée ouvrit le feu. L'association des victimes du 26 mars publie une liste de 62 morts civils et 7 militaires (dont 2 gendarmes).

Le 27 mars

Le matin, je me rendis encore à l'infirmerie pour faire soigner mon doigt. L'après-midi, dans l'inactivité la plus totale, je m'ennuyais, mes amis jouaient au foot ou au volley.

A Bekkaria nous étions très peu nombreux du premier peloton, une douzaine d'hommes environ avec comme engins une AM (la mienne), un seul half-track et une Jeep pour les chefs.

Le 28 mars

Toujours des soins le matin. L'emploi du temps fut un peu différent car *Phiphi*, notre capitaine, devant venir nous rendre visite, nous nettoyâmes la carrée de fond en comble. Ensuite, comme tous les jours : *bulle*. Sur mon carnet je m'interrogeais sur le temps que cela allait durer ?

Le 29 mars

Après les soins du matin, je me planquais à l'intérieur d'un blockhaus pour y lire tranquillement, je lisais beaucoup. Chacun d'entre nous possédait quelques livres de poche, nous nous les prêtions, ce qui nous permettait de connaître différents ouvrages et de passer le temps.

Le 30 mars

Mon doigt étant enfin guéri, les soins s'arrêtèrent ce jour. Je me planquais à nouveau dans le blockhaus pour lire. L'après-midi, nous partîmes en half-track jusqu'à *Farandole*. *Farandole*, était le nom de la position sur laquelle un bâtiment abritait le groupe électrogène qui alimentait un projecteur. Ce projecteur dont le diamètre dépassait ma hauteur émettait une puissante lumière, elle était produite par un arc électrique passant entre deux électrodes en charbon, son pinceau lumineux éclairait le barrage sur plusieurs kilomètres. L'ennemi le redoutait, il se plaquait au sol sans bouger pour ne pas être repéré. Le récit écrit de nos jours par un ancien ennemi raconte que la lumière était d'une telle intensité qu'ils en étaient éblouis et aveuglés. En regardant à la jumelle, j'aperçus au bord d'un oued deux fells qui *chouffaient*, un en tenue camouflée était armé d'un PM, l'autre en tenue vert olive armé d'une carabine observait à la jumelle (les accords d'Evian stipulaient qu'ils devaient se déplacer non armés). En quelques jours, la situation avait bien changée, maintenant nous cohabitons !

Le 31 mars

Le matin je *bullais* en lisant dans le blockhaus. L'après-midi, sortie à bord de l'AM jusqu'à *Farandole*. Cette position, qui était inoccupée depuis le Cessez-le-feu, devait être surveillée. Nous assistons à un rendez-vous entre gradés français et gradés fells, ils se sont serrés la main, se sont photographiés mutuellement, ont discuté un moment, puis se sont quittés sur une autre poignée de mains.

Ce mois de mars 1962 se terminait ainsi, j'étais vivant mais que d'événements vécus en quelques jours !

Avril 1962

Le 2 avril

Le matin je *bullais*. L'après-midi on nous fit laver les véhicules. A Bekkaria, comme à Rhilane, l'eau manquait, alors pour laver nos blindés, nous prenions un seau rempli d'essence à laquelle nous ajoutions de l'huile minérale. Il fallait bien doser ce mélange, s'il y avait trop d'huile la poussière collait sur la tôle poisseuse, s'il y en avait pas suffisamment le véhicule avait une peinture terne, un bon dosage donnait du brillant.

Le 3 avril

Le matin, je suis parti à l'est en AM accompagné du pilote pour assurer la protection d'une équipe du Génie qui réparait un pont qui avait sauté. J'ai aperçu, plus loin, un groupe de fells avec leur drapeau qui montaient la garde. Ils prenaient de plus en plus d'assurance et maintenant ils nous surveillaient. De retour au camp dans le courant de l'après-midi, malgré le vent qui soulevait la poussière, nous fîmes l'entretien des véhicules. Après, on nous occupa à nouveau : une séance de déminage fut organisée, avec la *poêle à frire*, nous trouvâmes deux couvercles de boîtes de ration. Je fus de garde de 20 heures à 22 heures.

Le 4 avril

Le matin je *bullais* comme souvent et l'après-midi je partais en protection à bord de l'AM. En principe, un équipage d'AM est composé de quatre hommes, mais presque toujours nous n'étions que deux à bord, le tireur (moi) et le pilote. Nous avons assuré la protection du Génie jusqu'à 16 heures. Une fois rentrés, nous préparâmes la revue mensuelle du 5 avril.

Le 5 avril

La revue mensuelle consistait principalement à contrôler l'état et la propreté du matériel. Sur les cotés de l'AM, dans les coffres, étaient entreposé le matériel nécessaire à nettoyer les canons, les pièces détachées destinées à réparer les mitrailleuses ainsi qu'un canon de rechange pour la 12,7. J'installais la bâche de l'AM à terre devant elle et je plaçais dessus l'armement qui était sous ma responsabilité, pour cela je descendais les deux mitrailleuses de la tourelle et les posais sur leur pied respectif que j'avais sorti des coffres, ainsi que toutes les pièces de rechanges.

Le 6 avril

Nous quittons définitivement Bekkaria. Je ne sais pas si un autre escadron nous remplaça, si ce ne fut pas le cas, le matériel fut certainement perdu car le FLN occupait systématiquement les postes que nous laissions sans surveillance et s'appropriait notre matériel. De retour à Rhilane, je retrouvais les amis et je me réinstallais dans ma chambre. Avec la réduction du service militaire des amis avaient eu la quille et mes frères d'armes du 11-22 partirent progressivement aussi. J'étais désolé de les voir s'en aller, mais eux qui m'aimaient bien me quittèrent pourtant sans regrets ! Au 4^{ème} RCC, des amis j'en ai toujours eu, mais mes compagnons de lutte avaient quelque chose de plus.

Les 7-8-9 et 10 avril

Probablement pour nous occuper, on nous fit aménager un terrain de volley. Pelles et pioches furent de sortie et nous nivelâmes le sol caillouteux. Ici et là, sous les pierres, se trouvaient des scorpions. Nous en ramassions quelques uns et les rassemblions sur le sol ensuite nous répandions circulairement autour d'eux de l'essence que nous enflammions. Une croyance prétendait que prisonnier dans un cercle enflammé le scorpion se piquait derrière la tête et qu'il en mourait. Un

ami me dit alors qu'en fait il se déshydratait à la chaleur mais qu'il ne se piquait pas, et il ajouta : *De toute façon, il est insensible à son poison*. J'ai vérifié, il avait raison, et d'ailleurs, si nous avions plongé peu de temps après le scorpion dans de l'eau, il aurait aussitôt retrouvé sa vitalité. Une autre distraction était d'essayer d'attraper ces gros lézards argentés que nous appelions lézards des sables et qui disparaissaient rapidement hors de notre vue.

Les 11-12 et 13 avril

Nous partîmes de bon matin à plusieurs AM escorter un convoi d'armes et de munitions à Constantine, puis ensuite à la base opérationnelle de Tèlergma. Nous devions le protéger d'une éventuelle attaque de l'OAS qui aurait pu s'emparer de ce précieux armement. Un hélicoptère en liaison radio permanente avec nous survolait le convoi. Pour la première fois, j'avais à coté de moi un chef à bord, le SLt Martin qui se débattait avec la radio. A cette époque, ce moyen de transmissions était capricieux, parfois à notre grande surprise, nous pouvions entrer en contact avec des engins éloignés et parfois, nous ne pouvions pas communiquer avec d'autres plus proches. Dans ce cas, ceux qui nous captaient relayaient les messages. Le 13, nous rentrons en escortant le même convoi, son chargement était différent et moins risqué : 22 tonnes de piles pour alimenter les postes de transmissions.

Le 14 avril

De retour au camp de Rhilane, nous nettoyâmes les engins toujours avec ce mélange d'essence huilée. Ce nettoyage effectué, nous reprîmes les pioches dans le but de créer des gradins sur le flanc du talus bordant le terrain de volley, ensuite, luxe suprême, on nous informa qu'une douche était en cours de préparation. Depuis mon arrivé à Rhilane, j'ignorais qu'une douche rudimentaire se trouvait derrière la porte fermant l'extrémité du couloir. Au plafond était accroché une pomme d'arrosage alimentée en eau par un tuyau en caoutchouc qui traversait le mur. A l'extérieur, sur un échafaudage en bois, un bidon de 200 litres dépassait du toit et le tuyau en caoutchouc était raccordé à sa base. Avant de pouvoir utiliser la douche, le chauffeur de la Jeep devait aller remplir la tonne d'eau, puis à l'aide d'un seau, deux hommes remplissaient le bidon. Cette opération terminée, un seau rempli de sable copieusement imbibé d'essence était enflammé sous le bidon. Quand l'eau était à la bonne température la voie hiérarchique reprenait ses droits, le capitaine se douchait en premier et ainsi de suite. Lorsque notre tour arrivait, le niveau de l'eau avait baissé dans le bidon, mais comme l'essence continuait à brûler, l'eau était brûlante. Sur les trois douches que j'ai prises à Rhilane, je me souviens qu'une fois, après m'être copieusement savonné, je ne pus me rincer par manque d'eau.

Le 15 avril

Probablement pour nous occuper, nous passâmes la journée à nettoyer les *bahuts* (véhicules) et à poursuivre le terrassement du trou, abri qui n'avait plus aucune utilité maintenant que le Cessez-le-feu était signé.

Le 16 avril

Je fus de corvée de *pluches*, ce qui me permit de dévorer un superbe steak au poivre, ensuite j'aidais le cuistot à nettoyer les plats. L'après-midi, un match de volley entre le premier et le deuxième peloton fut organisé, nous gagnâmes, probablement pas grâce à mes capacités !

Le 17 avril

De bon matin *Fonfon*, notre margis, partit à Bône chercher des *bleus* débarquant de métropole. Depuis le Cessez-le-feu, avec la réduction du service militaire, bien des hommes avaient été libérés et n'avaient pas été remplacés. *Fonfon* est revenu de Bône avec seulement deux *bleus*. Un

curieux spécimen fut attribué à notre peloton. Dès son arrivée, la première question qu'il me posa fut ahurissante, il me demanda où se trouvait le foyer et la salle de télévision ! Je l'entraînai sur le coté de notre baraquement et je lui fit voir le rouleau de grillage déroulé sur le toit : *Avec cette antenne on arrive à capter difficilement une seule station, Radio-Tunis alors la télé !* Il a vite compris où il se trouvait. Il portait la particule dans son nom de famille, de L. Un deuxième classe qui porte un nom à particule dans la Cavalerie ça me laissait pantois. Son histoire était d'abord familiale puisqu'il était perpétuellement en conflit avec *Madame sa mère*. Pour l'emmerder, il s'était engagé dans l'armée. Il aurait pu trouver mieux car visiblement c'était lui le plus emmerdé ! Après avoir suivi un stage EOR à Saumur, il en était sorti avec le grade de sous-lieutenant. Responsable de l'armurerie dans sa caserne en France, il avait égaré un PA, comme cette arme n'était plus présente à l'armurerie, il n'y avait aucune raison qu'elle soit encore enregistrée, donc il l'a faite disparaître du registre ! Après pas mal d'ennuis, il s'est retrouvé 2^{ème} classe à Rhilane. Pour terminer avec ce personnage attachant, il était devenu profondément anti-militariste et détestait les gradés.

A partir de cette date, je ne tins plus de journal, pensant que ce que j'allais vivre serait sans intérêt, dommage car je dois faire confiance à ma mémoire pour raconter ce qui m'a marqué.

L'Après Cessez-le-feu à Rhilane

Dès que je vis passer *Phiphi* devant le peloton portant le béret réglementaire sur son chef et non son petit béret commando habituel, j'eus quelques inquiétudes pensant que le temps où nous nous habillions à notre convenance était révolu. Il n'en fut rien, ce capitaine ne devait pas être obtu.

Au Premier Peloton, nous avions un ami passionné par l'armée napoléonienne, il passait son temps libre à dessiner et peindre sur du papier les soldats de la Grande Armée. Je ne sais comment le capitaine, lui aussi grand passionné de cette époque, collectionneur de figurines et de soldats en plomb, le sut, toujours est-il que mon ami fut invité chez lui. Ils soupèrent ensemble et discutèrent tard dans la nuit. *C'est un homme fort agréable*, nous a-t-il dit à son retour.

Par la suite, *Phiphi* avait vendu ou échangé les mulets piqués aux fells contre des moutons, ce qui permit à l'ensemble de l'escadron d'organiser un bon méchoui, et à moi de sauter un repas car je n'arrive pas à ingurgiter de la viande de mouton !

Le froid qui régnait à cette altitude laissa la place à une température plus clémente. De temps à autre, je partais en AM assurer la protection d'équipes du Génie qui réparaient les destructions tout en étant observé à courte distance par des fells armés. Remettre en état était absurde, car il était évident que nous allions quitter ce pays.

Autre corvée aussi absurde, un matin nous partîmes à bord des GMC, ils nous déposèrent dans une plaine parsemée de gros rochers. Notre travail : à l'aide d'une masse casser en petits morceaux ces gros rochers pour faire du remblai afin de créer des pistes. Un adjudant du Génie surveillait l'ensemble des travaux, en se déplaçant constamment mais nous savions l'endroit où il se trouvait en écoutant le bruit que faisaient les masses qui, à son approche, s'abattaient sur la pierre et qui cessaient dès qu'il s'éloignait.

Un triste soir, le moral dans les chaussettes, je me mis à trembler, à hurler de colère puis à culbuter tout ce qui se trouvait sur mon passage, le poêle une fois de plus, ramassa un magistral coup de pied qui le projeta à terre, aussitôt mes amis bondirent sur moi et me maîtrisèrent difficilement. Le sous-lieutenant prévenu me fit transporter à l'infirmerie du Kouif solidement maintenu. Une ou deux piqûres me firent dormir comme une pierre. Le lendemain, la Jeep me ramena au camp frais et dispo comme si rien ne s'était passé. Crise de paludisme ou moment de dépression ? Je ne le sais pas, mais cela ne s'est plus reproduit.

Les Cigogneaux

Ainsi s'appelait le centre de repos, au bord de la mer proche de Bône, véritable hôtel, géré par l'armée pour le rétablissement de ses hommes en convalescence consécutives à des blessures physiques et ou morales. Est-ce en rapport avec ma crise ou pas ? On m'envoya passer trois jours aux Cigogneaux. Devant le centre, se trouvait une plage réservée aux militaires. Elle était partagée en deux, un côté pour les hommes et l'autre pour les femmes, compagnes des gradés. Trois jours sans monter la garde, trois jours à dormir et à me baigner, c'était magnifique !



▲ ▼ *Les Cigogneaux à Bône*



Retour des réfugiés

Autour du 25 juin 1962, avec six AM nous nous rendîmes sur le barrage électrifié à proximité de la porte 120 qui permettait de le franchir. Vêtus de treillis propres, coiffés du béret réglementaire mais sans nos armes individuelles, nous devions procéder à une ouverture temporaire de cette porte pour permettre le retour au pays des civils algériens réfugiés en Tunisie afin qu'ils puissent participer au référendum. Arrivés sur les lieux de bon matin, une odeur pestilentielle nous souleva le cœur, elle provenait du cadavre d'un bourricot qui gisait gonflé les pattes en l'air. Devinant ce qui allait se produire, je m'éloignais. Des *volontaires désignés d'office* comme nous disions, furent chargés d'ensevelir cette charogne, ils la traînèrent vers un creux de terrain et tant bien que mal ils la recouvrirent de terre comme ils le purent.

Des tentes avaient été montées pour abriter les officiels et la Croix-Rouge canadienne, ainsi que du ravitaillement destiné aux réfugiés. Des observateurs de l'ONU étaient présents entourés par de nombreux journalistes et caméramen venus pour immortaliser ce moment historique. Aujourd'hui je suis étonné de ne pas trouver la trace de leurs reportages dans les archives. L'ALN n'était pas autorisée à quitter la Tunisie : le Cessez-le-feu n'était pas l'indépendance, malgré cela des hommes de l'ALN munis de leurs armes individuelles s'agitaient dans tous les sens pour se donner de l'importance. J'étais conscient de vivre un moment historique alors je pris de nombreuses photos.

Un fell était de faction près de la porte 120, je suis allé le voir et je me suis fait photographier à ses côtés. J'ai discuté un peu avec lui, il avait fait des études à Paris et connaissait bien le Quartier Latin. Pour avoir des informations, je lui ai parlé des attaques du 6 au 7 mars sur 11-22, il n'a pas été très loquace, il m'a dit que lorsque nous sommes remontés vers notre position sous la lumière des projecteurs, nous étions dans le champ de tir de leurs mitrailleuses mais qu'ils n'ont pas eu l'ordre de tirer, vrai ou faux ? Je pense que c'est faux, pourquoi nous auraient-ils épargnés si 2 heures auparavant ils avaient fait le maximum pour nous tuer ! La conversation s'arrêta là, un de nos gradés qui passait m'invita à me taire. Mais lorsqu'un journaliste me demanda ce que je pensais de tout cela, je lui ai dit que j'étais très heureux qu'il y ait eu enfin un Cessez-le-feu.

Quand tous ce beau monde fut prêt, la porte fut ouverte et franchie, suivant une mise en scène préparée à l'avance : un enfant tenu à la main par son père endimanché avancèrent lentement devant les caméras et les appareils photos, ensuite suivit le reste de la foule. Ils furent dirigés vers les tentes de la Croix-Rouge où du ravitaillement leur fut distribué ainsi que du lait pour les enfants. Les enfants de moins de huit ans étaient nés en Tunisie et de ce fait ils ne connaissaient pas l'Algérie, à partir de cet instant, eux aussi devenaient des expatriés.

Passage du barrage (contrôle à la sortie des mines du Kouif)





*Le retour des Algériens après
le Cessez-le-feu*



*Le retour des Algériens après
le Cessez-le-feu*





*Le retour des Algériens après
le Cessez-le-feu*



Après le Cessez-le-feu





*Avec un soldat de l'ALN
après le Cessez-le-feu*



*Une Alouette venue pendant
le passage du barrage*



La «piscine» d'Aïn-Chabro

Aïn-Chabro

Le premier peloton déménagea pour aller s'établir au camp d'Aïn-Chabro au nord du Kouif. Le camp entouré d'un mur en pierres sèches sur lequel courait du barbelé se trouvait dans un endroit superbe, une oasis d'eau et de verdure, des sources d'eau très pure alimentaient des bassins bétonnés où nageaient des serpents. De grands peupliers abritaient des colonies de cigognes qui nichaient sur les plus hautes branches en claquant jour et nuit. Si nous n'avions pas eu des tours de garde à assurer, nous nous serions crus en vacances, pas de rassemblement pour la descente ou la montée du drapeau, il restait accroché à son mat jour et nuit. Je me baignais et je nageais en laissant la priorité aux serpents. Je pus enfin me savonner et me laver quotidiennement, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps.

La nuit à Aïn-Chabro, il y avait continuellement du bruit, les cigognes claquaient, les crabes d'eau douce sortaient et renversaient les casseroles dans la cuisine, sans oublier les incursions des chacals. Une garde de nuit a marqué ma mémoire : en plus de tous ces bruits inquiétants, une forte tempête soufflait et le vent sifflait dans les branches. Alors que je patrouillais à l'intérieur du camp, un bruit me fit retourner et je vis une silhouette allongée au dessus du mur essayant de le franchir. Mon cœur battit très fort. Cessez-le-feu ou pas, je n'allais pas me laisser égorger et au moment où j'allais *rafaler* avec mon PM, la silhouette disparut, puis réapparut, c'était la branche d'un arbre que la tempête soulevait et rabaissait. Ouf !

La nourriture n'était pas aussi correcte qu'à l'époque où nous combattions, quotidiennement, nous avions des raviolis de qualité médiocre qui piquaient dans la bouche et à l'intérieur des joues. Le stock de cette denrée semblait inépuisable comme ces biscuits de guerre si durs que nous devions les claquer contre les murs pour les casser. J'ai le souvenir d'en avoir vu un resté fiché entier dans une porte après qu'il eut pénétré dans le contre plaqué !

Au pied d'un peuplier, je trouvais un cigogneau tombé de son nid. Dans le camp il y avait une volière où je l'abritais la nuit pour qu'il ne se fasse pas dévorer et je le (ou la) baptisais *Aglée*. Quelques jours après j'en trouvais deux autres, j'appris alors qu'un imbécile était monté les dénicher, je les adoptais aussi. Pour nourrir ce petit monde, je partais à la chasse aux serpents. Pour les saisir, je posais mon pied sur la tête de ces reptiles et je le soulevais en le tenant par l'extrémité de sa queue ce qui lui ôtait la possibilité de se retourner (dans ma jeunesse, je courais pied nus dans les champs, j'avais appris à me méfier et à faire la différence entre les vipères venimeuses avec leurs têtes triangulaires et les couleuvres inoffensives à têtes ovales). Je présentais la couleuvre devant le bec du cigogneau qui l'avalait immédiatement, parfois la couleuvre faisait demi-tour dans l'estomac du volatile et ressortait par où elle était entrée.

Le référendum d'autodétermination sur l'indépendance de l'Algérie eut lieu le 1^{er} Juillet 1962. Le *oui* pour l'indépendance sortit des urnes à plus de 99,72%. Le jour de la proclamation des résultats nous avons reçu l'ordre de ne pas nous montrer pour ne pas provoquer la population qui manifestait sa joie. Est-ce pour nous narguer que des véhicules surchargés de gens juchés jusque sur le toit des cabines agitaient le drapeau du FLN et scandaient *Ya ya Ben Bella* en passant devant notre camp ? (Ben Bella était l'un des chefs historiques du FLN. Emprisonné en France il deviendra, dès sa libération, le premier président de la République Algérienne). Puisque c'était défendu, muni de mon appareil photo je suis allé voir la manifestation à travers une meurtrière percée dans le mur, je ne fus pas déçu : un camion qui roulait surchargé de manifestants freina brusquement devant le camp et tous ceux qui étaient sur le toit du véhicule se retrouvèrent allongés à terre. Je ne me souviens plus s'il y eut des blessés graves mais ce que je me remémore, c'est qu'ils repartirent en



sens inverse en silence et à pieds, probablement vexés.

Nous quittâmes Aïn-Chabro pour retourner à Rhilane, nous abandonnions ce site au FLN. Mes cigogneaux furent récupérés par un Pied Noir. *Alfred*, le crâne que j'avais adopté, devenait encombrant alors je l'abandonnais sur une étagère à l'intérieur d'un placard (j'imagine la tête et le bond en arrière que fit celui qui le découvrit).

Nous fûmes réunis au garde-à-vous devant le mât où flottait notre drapeau afin de procéder à son ultime descente, mais il refusa de descendre, la corde étant coincée dans la roulette du haut. Quelques coups de hache plus tard, le mât fut abattu et le drapeau récupéré.

Ci-contre à gauche : Jean-Henri Pauquet-Lacassagne

Ci-dessous et à droite : Moi-même et mes cigogneaux





Retour à Rhilane

Le 3 juillet 1962, la France reconnaissait l'indépendance de l'Algérie, désormais nous n'étions plus chez nous. Le capitaine nous fit réunir devant le mât aux couleurs et nous lut un discours (probablement écrit par le ministre de la Défense et destiné à tous les régiments), ce discours qui commençait ainsi : *Nous n'avons pas perdu la guerre* me fit sourire.

Maintenant avec le recul, je sais que nous ne l'avons pas perdue, il n'y avait pas un seul endroit où le FLN éreinté nous empêchait d'aller, il devait se cacher en permanence comme du gibier. Ceux qui avaient constitué une armée bien approvisionnée en armes individuelles et en artillerie (l'ALN), bien à l'abri dans des casernes au Maroc et en Tunisie, n'arrivaient pas à franchir les barrages aux frontières (ce qui prouve que lorsqu'on le veut bien il n'existe pas de zone de non droit dans un pays).

Toutefois, même si nous n'avions pas quitté l'Algérie, aucun européen n'y aurait été en totale sécurité : tout opposait ces deux peuples qui ne se mélangeaient pas, ils n'avaient ni la même religion ni les mêmes droits et si on y ajoute la démographie galopante algérienne, on peut en conclure que l'indépendance était inéluctable.

Le reste du discours nous informa que désormais l'Armée Française allait se doter d'une force nucléaire dont les premiers essais avaient eu lieu à Reggane dans le Sahara à partir de 1960, ce Sahara riche en pétrole qui désormais allait appartenir à l'Algérie.

Après l'Indépendance

Oran, deuxième ville d'Algérie, était marquée par la violence et la haine, la population européenne était pro-OAS et cette organisation secrète y commettait de nombreuses exactions. Le 21 mars 1962 les attentats de l'OAS y firent 23 morts, 32 blessés (sans compter les victimes des combats qui s'ensuivirent). Le 17 juin l'OAS cessa les combats.

À Oran, le FLN fêta l'indépendance le 5 Juillet. Cette manifestation dégénéra, des Pieds-Noirs (environ 700) et des Algériens (une centaine) hommes, femmes et enfants favorables à la France furent torturés, violés, massacrés, émasculés, éventrés, accrochés à des crocs de boucher. La plupart des personnes enlevées ne furent jamais retrouvées. L'Armée Française n'intervint pas.

Ben Bella prit le pouvoir en 1963 et devint le premier président de l'Algérie. Abandonnant leurs biens, un million de Pieds-Noirs avaient déjà quitté l'Algérie, les autres accélèrent leur départ vers la France où ils furent fort mal accueillis, les exactions de l'OAS les discréditaient, à cela s'ajoutait une certaine propagande politique qui les présentait tous comme des esclavagistes.

Les Harkis qui avaient choisi la France et combattu à nos côtés furent presque tous volontairement abandonnés par la France sur le sol algérien où un grand nombre d'entr'eux, y compris leurs familles, furent atrocement massacrés, les autres furent chargés par le FLN de déminer le barrage et la plupart y perdirent la vie.

Il s'en est encore failli de peu

Un dimanche matin, alors que j'écrivais à Monique, j'entendis dans le couloir le sous-lieutenant demander des volontaires pour aller assurer la protection d'une équipe du Génie. Ce n'était pas loin et tout le monde serait de retour avant midi. Comme je m'ennuyais au camp, je me portais volontaire et je pris mon courrier pour le terminer pendant que le Génie faisait son travail. Nous partîmes à deux AM plus un half-track avec seulement deux personnes à bord de chaque engin. Sur les lieux, l'équipe du Génie avait commencé son travail qui consistait à récupérer une citerne de plusieurs milliers de litres avec l'aide d'une grue. Cette réserve était juchée en hauteur sur un échafaudage métallique, elle faisait fonction de château d'eau.

Presque arrivé sur les lieux, une Jeep stationnée sur la piste nous arrêta, la piste était encaissée et nous ne pouvions pas contourner ce véhicule. Devant la Jeep, il y avait un attroupement d'algériens qui s'opposaient à ce démontage en vociférant contre les gradés du Génie descendus de leur véhicule. Sans tenir compte de leurs protestations, les hommes du Génie continuaient le travail afin de récupérer leur bien, la cuve dissociée de son support était soulevée par la grue.

Les choses se gâtèrent rapidement quand les fells arrivèrent. Bien vite, les gradés de part et d'autre élevèrent la voix en invoquant les accords d'Evian, des mines anti-char furent déposées par les fells sur la piste devant et derrière nos engins, trois fells prirent position couchés à terre en pointant leur FM sur nous. Tout doucement, pour éviter toute provocation, j'orientais ma tourelle et inclinait mon canon de 37 couplé avec la mitrailleuse de 30 de façon à les pointer sur le tireur fell qui dirigeait son FM vers moi. Il était sur ma droite à découvert sur une petite hauteur. J'ouvris la culasse du canon et je plaçais un obus explosif sur le siège vacant du chef de char, puis comme si de rien n'était, je montais sur la plage arrière de mon AM engager une bande dans la 12,7. Le climat était tellement tendu que si un volet d'AM s'était refermé et avait claqué cela aurait suffi pour déclencher le feu.

Le temps passait et les fells arrivèrent avec un camion équipé d'armes anti-char. A partir de ce moment là, ils étaient maîtres de la situation, bien qu'armés nous étions retenus prisonniers. Avec arrogance ils passaient et repassaient entre nos engins. Je me souviens particulièrement d'un fell obèse de petite taille qui avait des hanches très larges et des épaules étroites, il ressemblait à une poire ! Quand je le regardais passer, il m'adressait un regard haineux comme si j'étais responsable de sa malformation.

Le soleil tapait fort rendant la tôle de l'AM brûlante. Je n'avais pas d'eau et la soif me tenaillait, il y avait bien attaché sur la tourelle, un jerrican peint en blanc contenant de l'eau mais surchauffée par le soleil elle était imbuvable et avait un goût de rouille insupportable. Comme nous devions faire un simple aller-retour, je n'avais pas pris mon bidon (mon bidon ne ressemblait pas à ceux de mes compagnons, eux ils avaient un bidon US en alu recouvert d'une toile qui humidifiée la rafraîchissait, mon bidon était en acier émaillé fermé par un bouchon en liège).

Par radio, après discussions avec les autorités supérieures, le Génie dut replacer la cuve sur son support. A partir de ce moment la situation devint moins tendue et je pus terminer ma correspondance. La cuve remise en place, les fells ôtèrent les mines et dégagèrent la piste. Je remis mon canon de 37 dans le sens de la marche et nous rentrâmes dans l'après-midi Nos ventres restèrent vides jusqu'au repas du soir !

Le départ définitif de Rhilane

Viens vite, Ali s'en va, d'un bond je sortis de la *piole*. A l'extérieur, devant le peloton près de la Jeep, entouré d'amis, se trouvait Ali bouleversé, les larmes aux yeux, déclarant : *Vous êtes mes frères, eux ne sont rien pour moi*. Victime des accords d'Evian, il partait pour être remis aux autorités du FLN. Ali T. qui vivait à Paris avant son incorporation, mon frère d'arme près de qui j'avais combattu au 11-22, dut nous quitter pour revêtir l'uniforme de ses anciens ennemis. Ali ne s'étant pas engagé dans l'Armée Française ne risquait pas d'être assassiné, cependant, il dut subir un pénible lavage de cerveau. Plus tard, un de nos amis le rencontra fortuitement à Tébessa accompagné de soldats fells, ils échangèrent quelques mots. Est-ce parce qu'il n'était pas seul ou était-il déçu de la France qui l'avait abandonné, ou bien avait-il été endoctriné, toujours est-il qu'il n'était plus le même, il était devenu distant. Combien de temps est-il resté militaire sous le drapeau algérien vert et blanc, a-t-il revu Paris ? Je ne le sais pas, ni ce qu'il est devenu.

Il faisait de plus en plus chaud, la tôle des engins était brûlante, pour grimper à bord de l'AM je devais obligatoirement m'agripper à sa carcasse et monter rapidement afin de conserver le moins longtemps mes mains au contact du métal. La chaleur ne me faisait pas souffrir, mais à Rhilane j'ai beaucoup pâti de la soif, dans mon enfance la soif j'avais appris à la gérer et à *faire avec*. Chez moi il n'y avait pas l'eau courante, il y avait un puits qui en été donnait une mauvaise eau croupie avant de s'assécher. Il fallait alors chercher l'eau au puits communal, eau que nous économisions car le niveau du puits communal baissait aussi en période de sécheresse.

Une sortie à plusieurs AM nous amena à travers le djebel à une sorte de belvédère où nous nous arrêtâmes à l'ombre des pins, là le SLt nous fit descendre avec interdiction de boire l'eau d'un puits qui se trouvait là, elle pouvait être empoisonnée. Comme toujours, nous n'avions pas été informés du but de la sortie et je découvris alors qu'il s'agissait d'une journée de promenade destinée à nous détendre, mais je n'avais pas d'eau et l'eau rouillée du jerrican était brûlante car dès que nous nous arrêtons de rouler elle ne se rafraîchissait plus. Lorsque nous avions de la bière nous faisons un trou dans la terre, nous y placions les canettes et, grâce à une petite décharge de neige carbonique provenant de l'extincteur d'un engin, nous obtenions une boisson glacée. Ce jour-là, je n'avais rien pour me désaltérer et j'avais une soif atroce. Je descendis dans le bas du belvédère où passait un oued presque asséché. Dans un endroit piétiné par les chameaux, l'empreinte en creux d'un sabot contenait un peu d'eau mais aussi des crottes de cet animal et je bus cette eau ! La nuit un porc-épic devait également s'y désaltérer car j'y ramassais quelques piquants qu'il avait perdus.

Le sous-lieutenant Martin quitta le Peloton probablement libéré et ne fut pas remplacé, le Margis *Fonfon* prit le commandement du Premier Peloton. Nous apprîmes que nous allions quitter définitivement Rhilane pour aller à Tébessa, mais auparavant il fallait regrouper le matériel que chaque peloton avait en compte. Chacun de nous, à son niveau, avait quelque chose en compte confié par l'armée : les hommes de troupe avaient leur paquetage et leurs armes, le capitaine était responsable de la totalité du matériel confié au Troisième Escadron. Pendant le temps où le Troisième Escadron occupait Rhilane, ce qui n'était pas d'une utilité indispensable avait été déposé et oublié, à droite et à gauche. *Fonfon* fouinait partout et peu à peu constituait un inventaire à la Prévert. Je découvris avec étonnement qu'il existait des boucliers de protections qui se fixaient sur les 12,7. Peu à peu il retrouva tout, mais un objet lui a procuré beaucoup de soucis : le piquet pour attacher le chameau restait introuvable ! Nous n'avions jamais eu de chameau mais nous

avons en compte son piquet d'attache, de guerre lasse, une barre de fer qui traînait par là fut baptisée piquet à chameau et fit parfaitement l'affaire !

Entre la piste et les feuillées *Fonfon* et d'autres *gus* creusèrent un trou d'environ deux mètres-cubes dans lequel on déposa bien rangés, des obus de 75, des obus de mortiers et de 37, le tout fut recouvert de terre. La raison je l'ignore, ce stock était-il destiné à l'OAS après notre départ, ou bien puisque les munitions en notre possession étaient comptabilisées, fallait-il détruire celles qui étaient en surnombre maintenant que la guerre contre le FLN était terminée ? C'est probable.

Au cours du mois de juillet 1962, nous partîmes avec armes et bagages nous installer contre la base aérienne de Tébessa, commençant ainsi une vie de nomade qui allait nous faire remonter peu à peu vers le nord. Le PC quitta aussi Le Kouif.

La citerne d'eau du litige



La base aérienne de Tébessa

Finis les abris en dur, maintenant nous logions et dormions sous de grandes tentes collectives. Elles étaient installées près du terrain de l'ALAT (Aviation Légère de l'Armée de Terre). La tente attribuée au Premier Peloton jouxtait la piste d'envol. Un hélicoptère Sikorsky se garait tout près, quand il décollait ou se posait, en plus de l'énorme vacarme, le brassage des pales soulevait et décrochait la toile du toit. Sous ces tentes nous étouffions de chaleur, heureusement que nous avions de l'eau sans restriction. Pour essayer de trouver le sommeil, je jetais plusieurs litres d'eau sur ma paillasse mais ça ne la rafraîchissait pas longtemps car l'évaporation était rapide. J'ai essayé de me coucher par terre contre la toile de tente pensant y trouver un peu de fraîcheur, mais en tournant la tête sur le côté, j'aperçus tout contre un scorpion qui avait eu la même idée que moi, alors vite, retour au lit !

Depuis la base de l'ALAT se trouvaient des appareils légers: Piper, *Broussard*, mais aussi des hélicoptères Sikorsky, *Alouette II*, Piasecki H 21 *Banane* surnommés ainsi à cause de leur forme. Plus loin en avant, il y avait la piste d'envol longue de 3 000 mètres sur laquelle décollaient et atterrissaient les T-6 qui surveillaient et intervenaient sur le barrage, ainsi que les bombardiers qui étaient venus à notre aide avant le Cessez-le-feu.

Un gros porteur Nord 2501 *Noratlant* équipé de moteurs à hélice me divertissait, cet engin parcourait une bonne partie de la piste avant de pouvoir s'arracher péniblement du sol. L'atterrissage était aussi spectaculaire : pour pouvoir s'arrêter, ce monstre, dans un vacarme infernal, inversait le pas de ses hélices et ouvrait un parachute de queue qui le freinait.

Sur toute l'étendue de la base, aucun revêtement en tarmac, piste et zone de stockage avaient le sol recouvert de plaques métalliques trouées comme on peut le voir sur quelques photos.

Quand nous n'étions pas de garde, à cause de la chaleur, après le repas de midi, la sieste était obligatoire jusqu'à 16 heures. Je n'ai jamais pu dormir, je n'avais pas sommeil (maintenant avec l'âge, c'est l'inverse !). Puisque j'étais le seul dans ce cas, pour me distraire je me coiffais du képi de SLt, je mettais des galons à mes pattes d'épaule et je pénétrais sous une tente en hurlant : *A vos rangs, fixe* faisant bondir au pied de leurs lits les dormeurs réveillés en sursaut. Au début ça marchait, mais à vrai dire, ça ne les a pas divertis !

Pendant les heures de sieste le foyer était fermé, alors nous achetions préalablement des canettes de bière. Pour les rafraîchir un peu je les entourais d'une toile humide et je les déposais à l'entrée de la tente, seul endroit où il y avait un souffle d'air.

Un après-midi j'ai tenté d'apprendre à couper les cheveux en compagnie de C. qui avait un certain talent en ce domaine. Pensant qu'une coupe *boule à zéro* était facile à réaliser, je me saisis d'une tondeuse et je me mis à tondre un copain volontaire en suivant parallèlement sa boîte crânienne. Le résultat m'apprit qu'un crâne n'était pas parfaitement arrondi et qu'il y avait des facettes, formes disgracieuses que j'avais reproduites agrémentées de quelques trous. Ma victime ne fut pas enchantée et me le fit savoir sur le champ. Ce fut la première et dernière coupe !

Proche de notre camp était établi un peloton cynophile où les hommes cohabitaient avec leurs chiens, je m'y rendis pour porter un pli. Il n'y avait pas de sentinelle à l'entrée alors j'y pénétrais. Immédiatement je fus repéré et un homme vint à ma rencontre en me disant de ne plus avancer. Arrivé près de moi, il me dit : *Tu as eu de la chance que les chiens ne t'aient pas attaqué*. J'appris qu'il n'y avait jamais d'homme de garde chez eux, même pas de nuit, car des chiens se déplaçaient dans l'espace séparant les deux clôtures en barbelés qui entouraient leur camp. En

compagnie de mon guide, j'assistais à l'entraînement des chiens pour l'attaque. Chaque animal ne connaissait qu'un seul maître qui s'occupait uniquement de lui. Quand le maître-chien était libéré, il emmenait son chien avec lui. Par la suite, de temps à autre, je retournais au peloton cynophile pour m'entraîner sur une barre fixe installée dans leur camp, mais je n'y pénétrais plus sans être accompagné par un maître-chien.



▲ ▼ Tébéssah et la base aérienne



La permission de détente

Enfin, après de longs mois d'armée, une permission de détente tant attendue, me fut accordée. Je pus retourner au pays pendant quatre semaines, trois semaines qui étaient la durée normale de la permission à laquelle s'ajoutait une semaine supplémentaire acquise en 1960 par l'obtention du brevet de la Préparation Militaire Élémentaire. Cette Préparation Militaire n'était pas obligatoire mais, s'ils le voulaient, les jeunes civils du canton pouvaient suivre cette instruction militaire faite le dimanche matin par les Gendarmes dans leur caserne de Castelmoron. Là, ils apprenaient à connaître les grades, à saluer et à faire un peu d'exercices avant leur incorporation. J'y ai participé surtout pour tirer à la carabine 22 long rifle sur des cibles posées au flanc du coteau de Castelmoron. Cette PME permettait en principe de pouvoir choisir son régiment, de monter en grade, ou dans le pire des cas, de terminer avec un galon de première Classe, mais surtout de bénéficier d'une semaine de permission supplémentaire. Ce brevet ne m'apporta que le principal, la permission supplémentaire !

Je ne vous raconterai pas à nouveau mes traversées de la Méditerranée qui furent toujours mouvementées. A peine débarqué au pays, je découvris les changements qui avaient eu lieu en mon absence : nouvelles danses, musiques différentes, nouveaux chanteurs, ce fut un énorme étonnement pour moi qui venait de passer de longs mois dans le fin fond du djebel. Le plus grand choc fut de découvrir l'évolution de la mode, pas de celle des hommes qui a peu variée au cours des siècles, mais celle des femmes. A mon départ, les jupes leur descendaient aux genoux, quand je suis venu en permission, les jupes avaient raccourci d'au moins 10 cm, révélant un peu plus leur anatomie (ce n'était pas encore les minis jupes mais on s'y dirigeait rapidement sans le savoir). Je trouvais cela osé, mais pas déplaisant, cependant ce qui me plaisait moins, c'était que Monique en suivant la mode avait aussi raccourci ses jupes ! J'ai partagé ma perme entre Verteuil et Poulainville avant de repartir en Algérie.

Une vie de nomade

Au retour de ma permission une Jeep qui m'attendait sur le port de Bône me ramena au camp, je ne sais plus à quel endroit il se trouvait. Maintenant le 4^{ème} RCC avait pour mission de couvrir le retrait des troupes françaises du Sud qui quittaient leurs positions pour monter vers le Nord afin d'embarquer vers la France.

De juillet à octobre 1962, mon régiment quitta progressivement la région de Tébessa pour les environs de Morsott où les escadrons occupèrent un camp différent. De par notre mission nous étions les derniers à remonter, l'approvisionnement en nourriture s'en ressentit, beaucoup de *rations* nous furent servies ainsi que ces maudits raviolis. Je ne me souviens plus des noms des lieux où j'ai campé, mais je n'ai pas oublié les tempêtes de sables qui piquaient douloureusement notre peau. Malgré nos efforts pour les rendre étanche, ce sable maudit pénétrait dans nos tentes. Quand nous mangions nous tentions de protéger le contenu de nos gamelles sous notre veste de treillis, hélas en vain, il craquait toujours sous nos dents. La poussière, nous en avions l'habitude car lors de nos déplacements en AM nous en soulevions d'épais nuages qui recouvraient le véhicule suiveur. Tant qu'ils roulaient, les hommes du véhicule de tête respiraient l'air pur mais dès l'arrêt le nuage poussiéreux les rattrapait et les dépassait. A l'exception de l'emplacement de nos lunettes, nous avions le visage coloré en brun-rouge par la latérite, mais cette poussière désagréable ne piquait pas comme le sable.

Un nom de lieu retrouvé derrière une photo m'apprend que j'ai séjourné à Gambetta dans la région de Souk-Ahras. Est-ce là où, près du camp, on voyait une nécropole punique ou romaine ? Les sarcophages étaient creusés dans le rocher parfois en position verticale, j'aimais me promener dans ce lieu antique. Je me déplaçais en regardant le sol, j'y trouvais une minuscule monnaie que je mis précieusement dans mon porte-monnaie, elle me suivit longtemps mais je la perdis quelque part en France. Si elle se retrouve un jour entre les mains d'un archéologue, il va se poser des questions sur sa provenance car cette monnaie n'avait cours qu'en Afrique du Nord.

Un autre souvenir dans un lieu dont j'ai oublié le nom : Notre peloton avait planté ses tentes contre un dépôt de matériel en plein air, principalement du mobilier de chambrées provenant des camps abandonnés, lits, armoires et tout un bric à brac que nous étions censés garder. La population locale vivait dans des gourbis à proximité du camp avec ses chèvres parquées dans des enclos clôturés par des cactus. En Algérie les cactus n'ont rien à voir avec ceux que nous avons en France dans des pots. Ici, ils peuvent mesurer jusqu'à trois ou quatre mètres de haut avec des épines énormes. Sachant que nous n'avions plus le droit de nous servir de nos armes, la population locale coupait les barbelés de la clôture du dépôt pour aller voler. Armés de triques, nous nous lançions en Jeep à la poursuite des voleurs avant qu'ils n'arrivent à leur gourbi, endroit où n'avions plus le droit de pénétrer. Parfois, pour courir plus vite, ils abandonnaient leurs larcins et se réfugiaient dans un fourré composé de cactus serrés, je ne sais pas dans quel état ils étaient à l'intérieur, mais nous, nous ne tentions pas d'y entrer. Un après-midi, un adjudant excédé prit une carabine US, mit un genou à terre et tira en direction des voleurs, pas trop haut au dessus de leur tête pour leur faire peur, immédiatement cela lui valut une belle engueulade de la part d'un supérieur. Les jours passant, les choses s'envenimèrent, désormais nous étions attaqués à la fronde par des groupes de voleurs qui pénétraient dispersés simultanément dans le dépôt. J'avais trouvé dans le camp un rouleau de toile costaud long de plusieurs mètres et large de 15 cm environ, j'en coupais un morceau et j'en fis une fronde. N'étant pas David, mes premiers tirs furent dangereux, après avoir mis une pierre dans la toile tenue par les extrémités je fis des moulinets puis je lâchais un côté, seulement il fallait connaître le bon moment pour lâcher. Mes premiers projectiles partirent parfois derrière moi en direction des copains qui n'appréciaient guère, ou parfois ils montaient à la verticale et je devais m'éloigner rapidement de leurs points de chute. N'étant pas plus bête que mes assaillants, je compris rapidement l'art de la balistique du projectile de fronde. Dès lors mes tirs à grande distance furent précis et j'eus le plaisir de voir mes adversaires courir à leur tour avant l'arrivée de la pierre, aujourd'hui lorsque je vous l'écris, j'en éprouve toujours autant de plaisir !

Le problème des vols fut résolu le jour où il fut décidé de vendre le matériel. La population en fut informée et un commerce entre voleurs eut lieu dans le dépôt. Chacun d'entre nous vendait qui un lit, qui une armoire, qui des rouleaux de grillage. Pendant que l'acheteur partait chercher son âne pour charger son acquisition, son achat en son absence était parfois revendu par un copain du peloton à un autre acquéreur, ce qui créait des conflits bruyants entre les acheteurs. Pendant ce temps, les vendeurs en profitaient pour discrètement s'éloigner en toute innocence. Je ne sais pas qui a empoché l'argent de cette vente mais le soir, nos chars passèrent sur le matériel restant mettant un point final aux vols et aux disputes. Les possesseurs des biens achetés ou volés ne les conservèrent pas longtemps car le FLN les leur confisquèrent.

Courant en direction de notre camp, je vis arriver un Algérien poursuivi par un groupe d'individus armés de gourdins qui voulaient le tuer. Il s'engouffra dans notre camp, j'ignore quelle protection nos officiers furent autorisés à lui apporter et ce qu'il est devenu. Désormais nous savions que ceux qui avaient choisi la France, ainsi que leurs familles, étaient en danger de mort.

Bounamoussa - Le camp de Cheffia

Au mois d'octobre 1962, ce qui restait de l'Escadron avec ses pelotons de nouveau regroupés s'installa sur une hauteur près de Bône au camp de la Cheffia, En contre-bas un barrage hydraulique était en construction, les ingénieurs et les cadres qui venaient de métropole pour le réaliser habitaient avec leur famille dans des bungalows contre notre camp, un large accès ouvert permettait à la piste de traverser l'ensemble.

Enfin, nous avions l'eau courante ! En plein air, au dessus d'un lavabo en tôle long de deux mètres, un tuyau en fer supportait plusieurs robinets. L'eau était fortement argileuse et une couche rouge tenace colorait le fond du lavabo tandis que sous les robinets qui fuyaient, se dressait une petite pyramide de glaise, évidemment l'eau avait le goût de la boue. Comme toujours dans le bled, pas de local prévu pour effectuer notre toilette alors nous nous lavions toujours en plein air.

Plus bas sur le côté, un village, probablement créé par l'Armée Française, regroupait la population isolée afin de la protéger et surtout de la surveiller. Dans ce village, le soir après leur travail sur le barrage hydraulique les ouvriers se retrouvaient à l'intérieur d'un café.

Mon peloton logeait dans un baraquement préfabriqué avec des tôles en fibrociments fixées sur une ossature en bois. Hélas, à l'intérieur du bois ainsi que dans nos paillasses logeait une abondante et indestructible colonie de punaises de lit qui la nuit venait nous sucer le sang. Ces bestioles dévoraient chacun d'entre nous, mais certains plus que les autres, ces sales bêtes avaient leur préférence ! Je me souviens d'un camarade qui essayait de dormir sur la table métallique de la chambrée, pour se protéger il avait répandu sur celle-ci de la poudre DDT en une ligne circulaire entourant son corps et malgré cela, il était attaqué.

Au fil du temps nos effectifs diminuaient, les hommes de troupe et les officiers n'étaient pas tous remplacés car le retour du 4^{ème} RCC en métropole était prévu pour l'année suivante. Nous n'avions plus *Phiphi*, notre capitaine, ni les adjudants. De ce fait *Fonfon* notre margis se trouvait toujours chef du peloton. Nous avons retrouvé avec plaisir H., notre cuistot de Rhilane, accompagné de son inséparable chèvre.

Nous sommes restés quatre mois à la Cheffia. Pendant cette période, le régiment prépara son retour en France. Nous reçûmes l'ordre de retirer les caissons de munitions sanglés à la tourelle de nos blindés, nous dûmes enlever les obus des tourelles et ôter les cartouches de nos chargeurs qu'il fallut déposer dans les caisses, ainsi que toutes les munitions que nous possédions, le tout fut entreposé sous une tente. Pour moi, il était hors de question que je monte la garde avec un PM ayant un chargeur vide car dans ce cas je n'avais aucune possibilité de me défendre, alors je décidais de conserver dans ma poche 35 cartouches, de quoi remplir un chargeur de PM en cas de besoin. Les mitrailleuses furent descendues et entreposées enchaînées avec nos armes individuelles sous la tente. Mon lit fut déposé sous cette tente dans le petit espace resté libre au milieu de ce capharnaüm. *Fonfon* m'ayant désigné comme gardien du matériel, je ne devais pas le quitter des yeux et je devais me faire remplacer lorsque je devais m'absenter. L'avantage pour moi, c'est que je ne montais plus de gardes, plus de corvées à effectuer et ce qui n'était pas négligeable, je couchais dans un lit sans punaises. De temps à autre, je m'absentais brièvement sans me faire remplacer, le camp n'était pas étendu et j'apercevais facilement ma tente depuis l'endroit où je me trouvais. Pour les repas, pas de problèmes, nous les prenions dehors sur des tables installées près de ma tanière. En plus de mon paquetage, comme tous les copains, je possédais une valise. J'avais fait suivre, placée dans mon AM, ma *mechta*, une caisse à munitions

dans laquelle j'entreposais tout ce que je ne pouvais ranger dans ma valise. Ma tente était placée tout contre la clôture faite de plusieurs rangées de barbelés non enchevêtrés, simplement tendus entre des piquets, des enfants du village filles et garçons passaient en la longeant. Depuis l'autre côté des barbelés, je discutais souvent amicalement avec eux et je connaissais leurs prénoms, une petite fille nommée Akila venait me voir tous les jours avec ses amies. En fouinant dans tout le bric-à-brac qui m'entourait, j'avais trouvé une combinaison-char en toile pas trop abîmée, j'en fis cadeau à Akila pour son père. Un matin j'entendis contre ma tente de l'autre côté de la clôture une voix qui appelait : *Roumi, Roumi*, je sortis et vis Akila qui m'apportait trois œufs de poule que ses parents m'offraient en remerciement. Je fus à la fois très touché et bien embarrassé : que faire de ces œufs ? je me devais de les manger. Comme je n'avais pas de bois pour faire du feu, je fis un feu uniquement avec de l'herbe sèche et je réussis à les faire cuire dans ma gamelle.

Dans tout le fouillis qui était entreposé, je trouvais une djellaba, un pantalon et un pull civil. Ça me donna une idée : une nuit par un magnifique clair de lune, je décidais d'aller boire une bière au café du village habillé en civil, c'était risqué mais tellement excitant, en quelque sorte un pied de nez à l'armée ! Pour éviter de passer par la porte du camp qui était gardée j'escaladais la clôture en barbelés et je descendis vers le village, mais une autre clôture assez haute barrait le chemin, je l'escaladais en me servant des fils barbelés comme les barreaux d'une échelle puis je sautais de l'autre côté. Après avoir jeté un coup d'œil dans la salle du café depuis l'extérieur, j'y rentrais prudemment et je n'y vis aucun militaire. Ma présence dans l'établissement ne passa pas inaperçue : *Tu es un militaire*, me dirent certains consommateurs, malgré mes dénégations ils ne furent pas dupe. Je bus ma bière mais je ne m'éternisais pas en ce lieu, après tout, j'avais réussi mon coup. Je refis le chemin en sens inverse, franchissais les mêmes clôtures de la même façon et, à mon grand soulagement, pas de comité d'accueil à l'arrivée ! Je me suis couché satisfait de ma personne. Le lendemain matin *Fonfon* pénétra furieux dans ma tente, il avait été informé de mon escapade nocturne je ne sais par qui. Sur le champ je fus démis de ma fonction et j'écopais de trois jours de gardes consécutives de 24 heures, ce qui me déplut alors je lui ai rappelé que n'avais pas demandé à être soldat et en plus en Algérie. Il me rétorqua qu'il valait mieux que je me taise : *Ce que tu as fait est très grave tu as laissé les armes sans surveillance* et il ajouta que j'avais de la chance car il n'avait pas fait suivre l'information de mes exploits *plus haut*. Je fus immédiatement remplacé par un loustic qui venait d'arriver au peloton. Je pris mon paquetage et ma valise mais pas ma *mechta* et me voilà de retour à la chambrée avec ses punaises. Après avoir fait mes trois jours de gardes, je suis retourné chercher ma *mechta*, hélas, mon remplaçant se l'était approprié et n'a pas voulu me la rendre. Ainsi, je perdais une carte Michelin sur la quelle je notais les endroits datés où j'avais séjourné (elle m'aurait été bien utile pour écrire mes souvenirs), je perdais également les tracts fells que j'avais ramassés au 11-22 et divers souvenirs. Il n'était pas seulement un voleur qui n'hésitait pas à montrer fièrement mes tracs fells comme étant les siens, gonflé, lui qui venait d'arriver de métropole après la guerre, mais aussi, il était plus mauvais gardien que moi : son plaisir était de sortir du camp en plein jour laissant la tente sans surveillance avec des grenades dans les poches, il partait au bord de l'oued et les lançait dégoupillées dans la retenue d'eau, content de voir les poissons flotter le ventre en l'air. Depuis le camp nous entendions les explosions. Par la suite, la surveillance du matériel fut assurée par les hommes de garde.

La garde de nuit sur un piton

A quelques kilomètres du camp, sur le haut d'un piton boisé, se trouvait un poste de garde, un vrai blockhaus sans éclairage que nous occupions seulement la nuit afin d'éviter que les Fells se l'approprient. Nous nous y rendions en Jeep, nous n'étions seulement que quatre hommes, seuls loin du camp. Pour y pénétrer, nous devions nous mettre en la file indienne et suivre un étroit couloir bétonné qui longeait la façade. C'était un tunnel de protection contre les balles qui empêchait également une éventuelle attaque massive de l'accès. Au fond du conduit, sur le coté droit, se trouvait la porte d'entrée blindée. Au rez-de-chaussée une pièce sans fenêtre devait abriter une dizaine d'hommes, au-dessus se trouvait une terrasse avec sa tour de garde, nous y montions à l'aide d'une échelle amovible qui pouvait être retirée. Dans cette tour se trouvaient trois lits pour les trois hommes au repos, le quatrième étant de garde sur la terrasse avec un PM en principe sans cartouches. Moi, j'avais les miennes dans ma poche ! Avant la nuit, sur un mur, nous pouvions détailler une œuvre d'art qui faisait la longueur d'un lit réalisée de mémoire par un artiste inconnu : elle représentait en couleur ce qui nous manquait le plus, c'était une magnifique créature allongée nue avec une poitrine à faire damner un saint, largement offerte afin qu'aucun détail intime ne puisse échapper à notre œil concupiscent, un tableau gynécologique en quelque sorte mais fortement érotique. La terrasse surplombait un thalweg au fond duquel se trouvaient, fichées dans le sol qui devait être boueux aux moments des tirs, de nombreuses grenades à fusils non explosées. Le tireur avait oublié de retirer la goupille de sécurité, toutefois il était préférable de ne pas les bousculer. Un jour un Algérien se présenta au camp pour acheter ce blockhaus qui lui fut vendu. J'aurais bien aimé voir sa tête quand il a découvert le tableau.

Les distractions

Je sortais parfois du camp pour grimper en haut du piton boisé qui surplombait le camp et d'où l'on découvrait un magnifique panorama. Un ami qui dessinait fort bien accrocha dans la chambre un dessin qu'il venait de réaliser représentant un dahu. Comme tout le monde le sait, cet animal court sur le flanc des collines en tournant toujours dans le même sens afin de rester droit à la verticale, car ses deux pattes du coté de la montée sont plus courtes que celles du coté de la pente. Le dessin porta ses fruits, une nouvelle recrue interloquée n'avait jamais entendu parler de cet animal, nous lui expliquâmes qu'il se chassait la nuit en tenant un sac ouvert sur son passage et en criant *dahu, dahu*, jusqu'à ce qu'il entre dans le piège

Pour lui être agréable, à la tombée de la nuit nous l'amenâmes sur une hauteur avec son sac à paquetage grand ouvert et en criant : *dahu, dahu*. Discrètement nous l'abandonnâmes, mais en rentrant afin d'éviter tout accident, nous signalâmes aux hommes de garde sa présence hors du camp. Tard dans la nuit, nous l'entendîmes crier, puis il a enfin compris. A son retour, vexé, il nous a affirmé qu'il ne nous avait jamais cru.

Une seule séance de cinéma en plein air nous fut offerte, mais quelle séance inoubliable ! Nous étions assis par terre face à une toile qui servait d'écran. Le film qui nous fut projeté raviva notre libido, ce fut *Lucrèce Borgia* avec Martine Carol. Ce n'était qu'une succession d'orgies avec des créatures de rêve, nues, les seins à l'air, ce qui n'était pas habituel pour les films de l'époque. Je passe sous silence les commentaires grivois hurlés par beaucoup d'entre nous.

Au cours des mois

Une opération de destruction des punaises fut organisée dans la chambrée. Pour cela, les lits furent sortis et les parties en bois du baraquement furent abondamment imbibées d'essence jusqu'à ce qu'elle pénètre dans les moindres interstices, bien sûr pour une fois, personne ne fumait car le bâtiment rempli de vapeurs d'essence pouvait exploser. Tout se passa pour le mieux, mais je ne me souviens plus si les punaises furent éradiquées.

Un après-midi, je fus chargé de dérouler depuis le camp une rallonge électrique afin d'alimenter un bungalow d'un couple civil originaire de la métropole. Le mari travaillait à la construction du barrage. Je ne sais plus pourquoi, ce bungalow n'avait plus d'électricité. Mon branchement terminé, l'épouse m'offrit une bière et nous parlâmes du pays. Ce fut un délicieux moment de détente. Plus tard, j'appris qu'un Français qui travaillait au barrage avait été assassiné. Nous n'étions plus chez nous et il n'y eut aucune intervention de la part de notre armée.

La fin de l'année approchait, le temps à passer sous les drapeaux se réduisait progressivement, mais j'ignorais quelle serait la date de ma libération. Il était une tradition, parmi les appelés, de tenir à jour *son calvaire*. C'était un dessin qui représentait un monument funéraire quadrillé comportant autant de cases carrées qu'il y avait de jours à *tirer* avant la *Quille*. Chaque jour effectué était marqué par une croix dans une case. Quand il ne restait plus que cent cases vierges (soit le centième jour avant la libération), l'intéressé fêtait au foyer le *Père Cent*. Je n'ai jamais fêté mon *Père Cent* mon *calvaire* n'était pas précis. Comme j'allais passer moins de jours que prévus dans cette galère, cela ne me dérangea pas.

Janvier 1963, nous avons décidé, Monique et moi, de nous marier avant d'attendre la date encore inconnue de ma libération, mais là encore en 1963 c'était l'Armée qui décidait si je pouvais (ou non) me marier. Elle disposait de nous comme un maître disposait de son esclave ! J'achetais au foyer une feuille double, format 21x29,7 puis sur le haut de la première page je fis une demande d'autorisation de mariage officielle au colonel. Les autres feuilles vierges étaient destinées à recevoir les commentaires de la hiérarchie. L'Armée se renseignait également sur la moralité de la future épouse. Comme nous étions encore mineurs, il fallut aussi une autorisation parentale, ce qui ne posa aucun problème ni à l'un ni à l'autre. Autre obligation, héritage d'une loi du régime Pétain prise sous l'occupation et qui ne fut abrogée qu'en 2008, chacun des époux devait fournir un certificat médical qui se passait en deux visites séparées. Un matin, une Jeep vint me chercher pour me conduire à l'hôpital militaire de Bône. Je ne me souviens pas des deux visites, mais ce que dont je me souviens c'est d'avoir subi une prise de sang faite par une infirmière qui n'a pas cessé de m'engueuler, car elle me jugeait trop jeune pour me marier et *qu'il serait préférable, disait-elle que je m'amuse encore quelques années avant de me passer la corde au cou !*

Le départ de l'Algérie - Retour au pays

De temps à autre, des *bahuts* nous déposaient sur le port de Bône où, alignés sur le quai face à un bateau, nous présentions les armes aux hommes d'un régiment qui regagnait la France. Je regardais avec envie ces hommes qui, l'un derrière l'autre, sac à paquetage sur le dos, gravissaient la passerelle pour embarquer.

Après une dernière revue de matériel, les coffres des auto-mitrailleuses furent plombés. Ensuite, conduites par nos chauffeurs avec la totalité de nos engins, elles furent regroupées près de Bône. De retour au camp, les chauffeurs nous décrivirent l'endroit : c'était une immense et impressionnante étendue en plein air dans laquelle était parqué tout le matériel des régiments qui quittaient l'Algérie. Beaucoup de pièces d'artillerie et toutes sortes de véhicules militaires qui y étaient poussés sans ménagement. Ils ont vu un chauffeur avec une Jeep positionnée à l'arrière qui poussait une colonne de huit Jeeps. Ici et là, des montagnes de rangiers et d'habillements arrosées d'essence brûlaient lamentablement. En attendant leur destruction, des armes récupérées à l'ennemi s'empilaient n'importe comment, parmi elles des fusils de chasse faisaient des envieux. Un adjudant m'a demandé de lui fabriquer une caisse destinée à expédier des affaires à son domicile, je pense que les gradés se servaient sans problème dans ce qui devait être détruit. Le bruit courait que tout ce matériel serait embarqué pour être immergé au large.

Enfin, le 16 février 1963, ce fut à notre tour de quitter l'Algérie, ce pays où le 4^{ème} RCC avait perdu 66 hommes ! Cette fois, nous ne présentions pas les armes, ce fut à nous qu'un peloton les présentèrent, nous passâmes devant lui le sac à paquetage sur l'épaule pour monter à bord du *Sidi Ferruch*. En empruntant la passerelle, je regardais mon pied droit qui quittait le sol en dernier. H., le cuistot, avait été libéré avant nous et malgré toutes ses démarches, il ne put amener sa chèvre avec lui, il l'avait confiée à un ami pensant pouvoir la récupérer lors de notre retour, mais hélas, cette pauvre bête n'a pas eu le droit de monter à bord et fut abandonnée sur les quais, partageant en cela le sort de bien des Harkis.

Je ne vous raconterai pas ce que fut la traversée, car elle se déroula par une mer calme et nous pûmes nous promener sur le pont. Accoudés au bastingage, je discutais avec un ami et lui montrais les cartouches que j'avais conservées. Il me dit : *Tu es fou*, il saisit ces munitions et les jeta à la mer, je n'étais pas content mais il me restait encore une : ma balle, celle que Jean-Claude m'avait donnée et qui était toujours dans mon porte-monnaie. Le 17 février nous débarquions à Marseille, aussitôt nous montâmes à bord de *bahuts* pour rejoindre le camp de La Valbonne situé dans l'Ain, à 30 km au nord-est de Lyon.

Au camp de La Valbonne - Février 1963

Le camp qui nous accueillit était occupé par le 8^{ème} Régiment de Cuirassiers. Une partie de ce camp fut attribuée au 4^{ème} RCC. Une ligne de chemin de fer longeait le camp dont l'entrée principale se trouvait derrière un passage à niveau attenant à la gare. Derrière ce passage à niveau, le poste de garde et un planton qui contrôlait les entrants avant de lever la barrière. Cette barrière était symbolique, car le camp n'était pas clôturé, ni murs, ni barbelés, nous qui avons toujours vécu enfermés entre des barbelés minés, dans l'insécurité des camps, nous n'imaginions pas que cela puisse être possible. Ce camp s'étendait sur 1 600 hectares avec son terrain de manœuvre répartis entre les communes de Balan et de Béligneux.

Mon casernement : le bâtiment dans lequel nous logions au premier étage, une chambrée par peloton avec le sol en parquet. A côté de la chambrée, une salle d'eau avec des lavabos et la chambre individuelle où logeait le chef de peloton. Bien sûr, il y avait bien longtemps que nous n'avions pas disposé de ce confort (relatif) et d'hygiène, mais à moi il me manquait toujours la liberté de mes faits et gestes et de ma pensée.

A ma grande stupéfaction, je constatais qu'en France les militaires de carrière avaient la vie belle, comme des ouvriers qui vont quotidiennement au travail, ils effectuaient le jour (ou la nuit, si le service l'exigeait), le nombre d'heures réglementaires puis ils sortaient du camp en civil et rentraient chez eux. Dans le bled, nous ne quittions pas le camp, nous étions en service 24 heures sur 24, jour et nuit tous les jours, y compris les gradés qui partageaient la dure vie de leurs hommes. Nous-mêmes, le soir à la Valbonne, nous avions quartier libre si nous n'étions pas de garde, nous pouvions sortir en tenue correcte après le service, le temps de boire un verre au café du village. Nous devions rentrer avant l'extinction des feux.

Nous avons gardé nos habitudes prises de l'autre côté de la méditerranée, bien sûr nous saluions les gradés, assistions au lever et à la descente des couleurs, mais nous ne faisons pas de zèle et nos déplacements se faisaient à marche normale les mains dans les poches, le pas cadencé nous l'avions abandonné dès la fin des classes et ne voulions plus en entendre parler. Les hommes du 8^{ème} Cuirassier admiraient et enviaient notre comportement, mais pas les gradés instructeurs.

Le Régiment, qui avait fondu au cours des mois, était en cours de restructuration, à l'exception du colonel nous n'avions plus les même gradés. Comme nouveau chef de peloton, nous avions hérité d'un adjudant, un vrai qui avait péniblement obtenu son grade en fin de carrière, un spécimen comme on les trouve dans les livres antimilitaristes, il ne devait pas avoir beaucoup combattu pour être aussi c. ! Cet inconscient voulait nous imposer la même discipline que nous avions subie pendant les classes, il n'y est jamais parvenu. La seule chose que nous partagions en commun lui et moi c'est que nous éprouvions tout deux la même aversion l'un envers l'autre ! Je ne citerai pas son nom de famille, seulement ses initiales par respect pour ceux qui le portent : L. T. Ce nom, quand je devais me présenter à lui, je le hurlais comme tout bon militaire se doit mais avec mon accent du Sud où l'on prononce toutes les lettres d'un mot, j'appuyais fortement sur le T final ce qui prononcé ainsi devenait le synonyme de l'organe sexuel masculin, intérieurement je jubilais, ce n'était pas gentil de ma part car enfant il avait dû en souffrir. Je voyais à son air que cela le rendait furibond, mais il ne pouvait rien me dire. Mes amis prudemment escamotaient le T final.

Les repas se prenaient au réfectoire, là aussi c'était le luxe : un self service ! La première fois que nous nous y rendîmes, nous partîmes nonchalamment prendre notre repas et nous eûmes la désagréable surprise de découvrir sur le haut des marches un sous-officier bedonnant qui voulait nous faire mettre en rang avant de nous autoriser à entrer l'un derrière l'autre. Nous nous regroupâmes et nous fonçâmes tous ensemble bousculant au passage ce sous-off, qui avait en plus le tort d'être Arabe, et nous entrâmes ! Cette scène se répéta jusqu'au jour où il nous attendit un nerf de bœuf à la main, alors nous changeâmes de tactique : une fois en rang ceux de tête ne bougeaient pas mais ceux qui étaient derrière les poussaient progressivement sans en avoir l'air en criant : *Ne poussez pas derrière*. Sous la pression, la colonne commençait à se gondoler puis à se disloquer, les hommes du milieu s'éparpillaient à droite et à gauche. Immanquablement, le sous-off ne sachant où donner de la tête se précipitait en brandissant le gourdin à bout de bras en tentant de faire reformer la colonne. Alors, les hommes en tête s'engouffraient en courant dans le réfectoire, cela nous le répétâmes à chaque repas.

Mars 1963

Le dimanche, quand nous n'étions pas de service, il nous était possible de nous rendre à Lyon, la gare de chemin de fer se trouvait en face du camp. Nous prenions un billet aller et retour. En ce temps-là, il n'y avait pas de compostage de billet, le voyageur présentait son billet au contrôleur avant d'embarquer et celui-ci le récupérait au retour. Il y avait rarement des contrôles sur les 30 km entre La Valbonne et Lyon donc, au retour le billet était intact sans trou. En descendant du train, nous traversions la voie sans passer devant le contrôleur et nous rentrions au camp toujours en possession de notre billet qui resservait tant qu'il n'avait pas été contrôlé. Je ne suis pas allé souvent visiter Lyon.

Entre-temps, j'avais obtenu l'autorisation de me marier. Une courte permission me fut accordée pour me rendre à Poulainville chez Monique. Le départ depuis La Valbonne pour rejoindre la gare de Lyon-Perrache ne posa aucun problème, mais à Lyon la SNCF s'était mise en grève, impossible d'acheter un billet aux guichets, ils étaient fermés. Les rares trains qui roulaient étaient bondés. Je réussis à en trouver un puis à me coincer dans un wagon surchargé. Je fis le voyage debout jusqu'à Paris. A l'arrivée à Paris, gare de Lyon, pas de contrôle, j'avais voyagé gratuitement. Je me rendis à la gare du Nord. Là aussi j'eus beaucoup de mal à trouver un train partant en direction d'Amiens. Arrivé à Amiens, mauvaise surprise car à Paris les guichets n'étaient pas en grève comme je le pensais, à l'arrivée un contrôleur ramassait les billets et faisait payer les voyageurs qui n'avaient pas de billet, c'est à dire le prix du trajet depuis Paris avec, en plus, une amende. Il y avait beaucoup de monde devant moi, je réfléchis et je sortis mon billet aller-retour La Valbonne-Lyon. Dans la cohue, je présentais mon billet le dos non imprimé dessus, il le prit sans le contrôler, je m'en tirais bien, mais je regrettais quand même ce ticket. Avec Monique, nous organisâmes notre mariage pour la fin du mois.

L. T. n'était plus notre chef de peloton, il se consacrait au dressage des nouvelles recrues, mais il fallait toujours s'en méfier car il était toujours à l'affût d'un mauvais coup. Maintenant, comme chef de peloton nous avions un sous-lieutenant, un appelé, nous sommes devenus rapidement des amis, hors service nous nous tutoyons, malheureusement j'ai oublié son prénom. Notre escadron avait aussi un nouveau capitaine, je ne souviens pas de son prénom, mais seulement de son nom : Mareschal de Charentenay.

Nous n'étions pas inactifs, les corvées et les tours de garde existaient toujours (j'en parlerai plus loin). Au cours d'une garde, j'eus la surprise de revoir mon auto-mitrailleuse ! Contrairement à ce qui m'avait été dit, elle n'avait pas été jetée à la mer. Elle était parquée parmi d'autres, mais à la vue de cet engin, véritable prolongement de moi-même, dépouillé de ses armes et attendant sa destruction prochaine pour être remplacé par des véhicules blindés plus modernes, un sentiment de tristesse m'envahit : *Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?* Je montais pour la dernière fois à son bord pour lui faire un dernier adieu. Le temps du service militaire se réduisait progressivement et j'appris avec soulagement que je serai libéré au début du mois de mai.

Le 18 mars, j'eus 21 ans, je devenais majeur. Le 21 mars, après avoir obtenu une permission pour me marier, je pris le train pour Amiens afin de rejoindre ma chère Monique. Le 22 nous descendions dans le lot-et-Garonne pour nous marier le 23 en mairie de Verteuil-d'Agenais. Le 24, nous remontions à Amiens et le 25 je regagnais le camp de la Valbonne. Comme voyage de noce, nous aurions souhaité mieux !

La dernière piqûre de rappel de la redoutable TABDT avait eu lieu en mon absence, je n'eus pas à la subir avant mon départ comme je le craignais, un gratte-papier l'ayant notée comme effectuée sur mon livret militaire, merci à lui.



Avec Monique

Avril 1963

Nous montions la garde dans la partie du camp qui nous était allouée. Cette garde, je la trouvais ridicule. En effet, n'est-ce pas ridicule de monter la garde avec une arme sans munitions dans un camp immense qui de surcroît n'avait pas de clôture. Lors de ma première faction, je m'étais assis dans un camion. Dans la pénombre, j'aperçus des gars du 8^{ème} Cuirassier qui se dissimulaient pour sortir du camp en douce. Je les appelais et leur dit qu'avec moi ils pouvaient sortir et rentrer comme ils le voulaient sans se cacher. Tous mes amis du 4^{ème} RCC en firent de même quand à leur tour ils montèrent la garde. Cela se sut rapidement et tous les soirs notre secteur devint un lieu de passage très fréquenté par les gars du 8^{ème} Cuirassier.

Avant d'aller rejoindre le lieu où je devais monter la garde de nuit, j'indiquais à la relève le camion dans lequel il me trouverait. Je m'allongeais confortablement sur les sièges du véhicule désigné, le PM bien calé sous moi pour ne pas me le faire *piquer* par une *crevure* qui aurait la mauvaise idée de faire une ronde, puis je dormais. Tous mes amis en faisaient autant.

Un week-end *porte ouverte* fut organisé par le 8^{ème} Cuirassier. Par beau temps, la population et les familles des soldats entrèrent en grand nombre visiter les bâtiments, les blindés et consulter les stands. J'avais ramené mes habits civils pour le jour de ma libération, je décidais de les revêtir et d'aller faire un tour chez les Cuirassiers. Le plus risqué était le trajet, dans une caserne les bâtiments sont séparés par de grandes places et de loin, on y était facilement repéré par les autorités. Mon casernement était assez éloigné, j'eus beaucoup de chance et je suis passé inaperçu. Me promenant parmi la foule, je visitais le 8^{ème} Cuir et je m'offris le plaisir de me faire expliquer comment fonctionnait un char par un appelé du Cuir. Dans la conversation, il me dit : *Tu verras quand tu seras soldat*, je lui répondis : *4^{ème} RCC, ça te plairait d'être de la 61 2/c*, surpris, le *gus* me regarda avec des yeux ronds et me dit : *Tu es gonflé toi !* Le retour dans la chambrée se passa sans encombre, malgré la longueur du trajet à découvert je ne fis pas de mauvaises rencontres.

Fin mars, sur un espace découvert à proximité de mon casernement, un stock d'éléments métalliques avait attiré mon attention me rappelant le métier que j'exerçais avant. Sur le chantier, deux personnes consultaient un plan. Je me suis approché pour discuter métier, je tombais au bon moment pour eux, c'étaient deux serruriers (maintenant nous disons *métalliers*), le père et son fils, qui avaient remporté l'adjudication pour le montage de baraquements du type Fillod. Ces braves gens sortaient de leur domaine de compétence et avaient des soucis avec les plans. Je me fis un plaisir de les aider et de leur indiquer l'implantation de chaque construction. Ma collaboration alla bien plus loin, car dans le marché qu'ils avaient décroché il était convenu que l'armée fournirait la main d'œuvre, ils obtinrent ma présence et je recrutais moi-même une équipe de monteurs parmi mes amis. Les deux patrons me confièrent la direction du montage, ce qui les soulageait et leur permettait de continuer leur activité par ailleurs. Je n'avais pas de problème pour réaliser le montage, mais j'en avais avec certains de mon équipe qui étaient des adeptes de la position assise. J'abordais franchement le problème avec eux, ils me rétorquèrent avec raison qu'ils ne voyaient pas pourquoi ils se *crèveraient le cul*. Je proposais aux artisans de leur fournir tous les matins un bon casse-croûte avec un litre de vin pour quatre comme c'était l'usage sur les chantiers de l'époque, ce qu'ils acceptèrent. Quand on travaille physiquement, un solide casse-croûte est plus réconfortant qu'un café au lait avec des tartines beurrées. Je tentais par ailleurs de les faire exempter de garde, mais je n'y réussis qu'à moitié, ils eurent ainsi que moi-même des tours de garde sur 12 heures. Grâce à nos accords, le chantier avançait rapidement dans une bonne

ambiance. Les baraques Fillod étaient en tôles, ainsi que leurs charpentes, du haut de celles-ci, je passais d'une ferme à l'autre en enjambant le vide (une ferme est une partie de charpente placée entre deux poteaux sur laquelle sont posés les éléments de toit). Presqu'à la fin du chantier, en me déplaçant sur les fermes, une d'elles qui était moins rigide que les autres fléchit sous mon pied et je tombai, ma tête heurta la ferraille qui était au sol. J'étais sérieusement *sonné*, je ne bougeais pas en attendant l'ambulance. Je fus chargé dans celle-ci avec infiniment de précautions, avec interdiction de me lever car je pouvais avoir une fracture au niveau du crâne et je fus conduit en urgence à Lyon. Arrivé dans la cour de l'hôpital militaire, le chauffeur me dit de descendre et de me rendre à pied aux urgences. Il ajouta que le règlement lui interdisait de me conduire plus loin ! A l'intérieur de l'hôpital, après avoir expliqué mon cas, j'entendis un autre son de cloche : *Qu'est-ce que je foutais debout !* Me voilà de nouveau allongé, radiographié, gardé en observation à cause d'un traumatisme crânien décelé. Dans mon lit d'hôpital, j'étais bien, mais avec l'interdiction de me lever. Si je voulais manger et satisfaire des besoins naturels, rien n'était prévu, il fallait donc que je me lève. Au retour d'un repas du soir, nous trouvâmes nos affaires fouillées et notre argent volé, je n'avais plus un sous. La gendarmerie prévenue vint enquêter. Ils trouvèrent un lit déserté par son occupant lequel, bénéficiant d'une complicité interne de l'hôpital, s'était fait porter *pale* (malade) afin de sortir de la caserne. Il était parti faire une virée en ville et devint le suspect numéro 1. Nous avons fait le maximum pour protéger ce sympathique garçon qui ne pouvait en aucun cas être le voleur, il était parti bien avant l'heure du vol, mais à son retour il fut embarqué direction la tôle ! Je restais peu de jours à l'hôpital de retour à La Valbonne, je fus exempté de service pendant quelques jours. En dehors des repas que j'allais prendre au réfectoire, je restais allongé sur ma couverture de lit, habillé et les rangers aux pieds. Un après-midi l'adjudant L.T. entra dans la chambrée, j'aurais dû me lever et me mettre au garde à vous, mais je ne le fis pas, cet animal se mit en colère, en vain, je refusais de me lever pour cause de traumatisme crânien, de rage il souleva mes pieds et plaça un journal sous mes rangers pour protéger la couverture puis il repartit, l'affaire en resta là. Peu de temps après, l'artisan pour qui j'avais travaillé vint me rendre visite accompagné de son fils, ils me donnèrent un bon pécule pour me récompenser de mon activité puis ils me proposèrent un emploi dans leur entreprise, emploi que je déclinai en les remerciant, Lyon étant bien trop loin de Poulainville.

La Valbonne



La libération

Le matin du 29 avril les libérables furent rassemblés au garde à vous sur la place d'arme. Le Colonel Raiffaud prononça un discours d'adieu. Il nous informa que nous étions en permission libérable de 15 jours et qu'en cas de mauvaise conduite la Gendarmerie se chargerait de nous ramener dans la prison du camp puis, en se tournant vers un sous-fifre, il lui demanda : *Dans quelle tenue partent-ils ?* La réponse : *En civil mon Colonel*, le rassura : *Ouf je préfère cela !* Il termina sa causerie en nous recommandant de bien faire attention au code de la route, d'être prudent en conduisant et il ajouta : *Hélas, le mois qui va suivre ne se terminera pas sans que j'apprenne la mort accidentelle de l'un d'entre vous.* Cela me fit sourire bêtement, car il avait certainement raison. Ensuite j'entendis l'adjudant L.T. prononcer cette phrase à voix haute qui n'augurait rien de bon pour ceux qui restaient : *Maintenant que ces branleurs de le 2/c sont partis, ça va changer !* Je me suis habillé en civil et je me rendis chez le garde-mite pour rendre mon paquetage. L'adjudant qui contrôlait ne créait pas d'ennuis à ceux à qui il manquait de l'habillement, nous avions tellement déménagés sans avoir la possibilité de faire changer nos effets abîmés. L'armée nous fit cadeaux de nos chaussures de sorties. Notre livret militaire nous fut remis avec cet avertissement : nous devions dans quinze jours le présenter à la Gendarmerie du canton où nous nous étions déclaré résider. Puisque je n'avais pas demandé à être soldat, je décidais de ne pas m'y rendre. Le dernier ordre qui nous fut donné est celui de se présenter au poste de garde pour y faire enregistrer sa sortie, je décidais aussi de ne pas m'y présenter ! Je pris ma valise, je traversais la voie ferrée loin du poste de garde et, à travers champs, j'ai quitté définitivement le camp et l'armée le 29 avril 1963, après avoir passé quinze mois et demi en Algérie et deux mois et demi en France.

S.P. 88 027, le 14 Mars 1962.

REGION TERRITORIALE ET
CORPS D'ARMEE DE CONSTANTINE

ZONE EST CONSTANTINOIS

4° REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL

DECISION N° 26 du I4. 03. 1962.

ORDRE DU REGIMENT N° 8 du 13 Mars 1962

Le Lieutenant-Colonel RAIFFAUD Commandant le 4°
Régiment de Chasseurs à Cheval, accorde un Témoi-
gnage de satisfaction à l'ordre du Régiment au
chasseur :

- NOM & PRENOMS ; PERODEAU Ulysse Jean Omer
- DOMICILE : Verteuil d'Agenais Lot et Garonne
- R. M. : 5°

.....
" Jeune chasseur qui a fait preuve d'un courage exemplaire dès
sa première sortie opérationnelle. Dans la nuit du 6 au 7
Mars 1962 près de RHILANE (Sous Secteur du KOUIF) a exécuté
avec son P.M. un tir à bout portant sur des rebelles qui
montaient à l'assaut de sa position. A ainsi permis à son
Half-track de manoeuvrer sous le feu de l'ennemi, contribuant
à causer des pertes à l'adversaire. "

Après l'armée

De retour à la vie civile, comme pour me dépolluer, j'ai détruit les échanges de courrier entre Monique et moi, jeté ma plaque à vache à la poubelle et donné mes insignes à un collectionneur. Comme décidé, je ne me rendis pas à la Gendarmerie pour faire viser mon livret militaire en arguant que s'ils voulaient me voir, ils n'avaient qu'à venir. C'est ce qu'ils firent et même plusieurs fois au grand dam de mon beau-père qui, comme tous les honnêtes gens, n'était pas rassuré en voyant les Gendarmes. Mon domicile déclaré était le sien, mais comme j'avais repris mon travail en déplacements, ils ne m'y trouvèrent pas avant le mois de mars de l'année suivante et enfin, ils purent régulariser mon livret. A chaque changement de domicile, le livret militaire devait être visé par la Gendarmerie car j'étais comme tout le monde mobilisable jusqu'à l'âge de cinquante ans, ou cinquante-cinq ans si l'on en faisait la demande.

Pour me rendre dans le Loiret où je travaillais, je prenait le train. Un jour, me trouvant sur les quais de la gare d'Austerlitz, je rencontrais H., notre cuistot, qui me parla de sa chèvre. Lorsque nous débarquâmes d'Algérie, dans l'espoir qu'elle fut parmi nous, il était descendu à Marseille hélas pour rien.

Avec Jean-Claude V. mon ami avec qui nous avons vécu les combats au 11-22, comme des frères, nous nous retrouvâmes plusieurs fois soit chez l'un soit chez l'autre. La nuit qui suivit nos retrouvailles Jean-Claude fut en proie à de terribles cauchemars dans son sommeil, il se levait revivait les combats et cassait les vitres de la fenêtre de sa chambre. Un jour où mon travail me fit passer près de chez lui, j'allais lui rendre une petite visite, il était absent, son épouse me demanda de ne plus revenir, je ne revis plus Jean-Claude, je ne sais pas ce qu'il est devenu, il me manque.

Il a fallu attendre l'année 1999 pour que les *événements* d'Algérie soient reconnus et requalifiés en Guerre d'Algérie.

Je n'ai plus ma balle, elle est quelque part dans un champ d'Eure-et-Loir, jetée par un copain de travail à qui je la montrais (c'est une idée fixe chez mes amis). Les années ont passé. L'Armée n'a pas eu besoin de moi et ça ne m'a pas manqué ! Maintenant, je côtoie des anciens officiers de carrière, ce sont des amis et ils me paraissent normaux.

Poulainville, février 2014.

Ulysse Pérodeau.

Histoire de l'aviation en Algérie

Déjà parus :

- **L'aviation légère en Algérie (1909-1939)** (Pierre Jarrige)
- **L'aviation légère en Algérie (1945-1962)** (Pierre Jarrige)
- **Le vol à voile en Algérie (1862-1962)** (Charles Rudel, Pierre Jarrige)
- **L'ALAT en AFN** (Alain Crosnier, Pierre Jarrige)

Déjà parus en publications numériques :

- **Bidon 5** (Georges Estienne - Réédition augmentée)
- **Paris-Dakar-Tombouctou-Alger** (Ludovic Arrachart - Réédition augmentée)
- **Mémoires d'Albert Chaillot** (Henri Chaillot, Pierre Jarrige)
- **L'Aviation Militaire en Algérie (1912-1918)** (Pierre Jarrige)
- **Ceux de 14-18** (Pierre Jarrige)
- **Les ERALA d'Algérie** (Pierre Jarrige)
- **Bulletin d'information des Réservistes de la 5^{ème} RA** (Réédition)
- **1^{er} PMAH 20^{ème} DI** (Daniel Rougeau, Claude Leroy, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Livre d'Or du Djebel-Oum-Settas** (Reproduction)
- **L'ALAT vue par les dessinateurs** (AA.ALAT-Languedoc-Roussillon, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Touggourt** (Gustave Camliéri, Pierre Jarrige)
- **Maison-Blanche** (André Heinzelmann - Réédition augmentée)
- **Nanard fais nous un dessin !** (AA.ALAT-Est, Pierre Jarrige)
- **PMAH 19^{ème} DI** (Francis Beaulier, François de Pitray, Jean-Pierre Meyer, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Médecin en hélico** (Jean Massière, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste prémilitaire** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **A grands coups d'aile vers l'Afrique missionnaire** (Léon Bradfer, Henri Bradfer)
- **Les insignes de l'ALAT en AFN** (Christian Malcros)
- **Parachutisme prémilitaire à Mostaganem** (Bernard Faucher, Claude Marcellin, Jean-Claude Palisser, Pierre Jarrige)
- **Nord 3400 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilotes de la Promo 56Ebis** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Max Hoste MH 1521 Broussard dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilote de T-6** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)

- **Sikorsky H-19 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Emile Contant, pilote de la Grande Guerre** (Simone Gassier, Pierre Jarrige)
- **Westland WS 55 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Biroutage à Arzew en Piper L-18** (Jean-Claude Maillot, Pierre Jarrige)
- **Piper L-21 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **PMAH 10^{ème} DP** (Jean Gervais, Amédée Arzel, Claude Mourlanne, Joseph Estoup, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Stampe SV4C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Alouette II SA318C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Piper PA22 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **André Costa** (Pierre Jarrige)
- **La soufflerie de l'AIA d'Alger** (Marc Rapin - ONERA)
- **La véritable histoire de l'hélicoptère** (Yves Le Bec)
- **Pilote à El-Oued** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Tébessa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à El-Goléa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de la SGAA** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de l'Escadrille Mercure** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **NC 856 Norvigie dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Hiller UH-12 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Nord 3202 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Observateur-Pilote de l'ALAT** (François Bard, Pierre Jarrige, AA.ALAT-Languedoc-Roussillon)
- **Bell 47G-1 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Bell 47G-2 dans l'ALAT** (Christian Malcros)



Pierre JARRIGE
www.aviation-algerie.com
 Février 2018
 ISBN 979-10-97541-04-0
 Reproduction autorisée
 Publication gratuite - Vente interdite